(BnF

Gallica

Tatiana Leïlof, roman  
parisien, par Édouard Rod

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

(BnF

Gallica

IRod, Édouard (1857-1910). Tatiana Leïlof, roman parisien, par  
Édouard Rod. (1886).

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart  
des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le  
domaine public provenant des collections de la BnF. Leur  
réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet  
1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et  
gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment  
du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait  
l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la  
revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de  
fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de  
l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes  
publiques.

3/Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation  
particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur  
appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés,  
sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable  
du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les  
bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont  
signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque  
municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à  
s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de  
réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le  
producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du  
code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica  
sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans  
un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la  
conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions  
d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en  
matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces  
dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par  
la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition,  
contacter

utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

tt&i

J -

LEÏL.OI

I/auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de  
traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l’intérieur (section  
de la librairie) en janvier 1886.

DU MÊME AUTEUR

A. LA MÊME LIBRAIRIE \*

I.a Femme «Mienri Vanneau. Un vol, in\* 18. 3 fr. 50

l a Courte à la mort, nourelle édition, augmentée d’une préface.

Un vol. in-18. 3 fr. 50

L'Autopsie «lu «loeteur X... Un vol. in-18. 3 fr. 50

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLOTt, KOURRIT ET C\*% RITE CARASCIERF., 8.

E,

T ATI AN A LEILOF

ROMAN PARISIEN

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT et Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCltRE, 10

I»El»(Vr I.ÉoaT'’

Tous droit\* réservés

A

ADRIEN R EMACLE

+

t

1

TA.TLAJMA LEILOF

1

l’êto i r. e.

Ce fut au commencement de l’hiver, à l’un de ces  
nouveaux concerts du dimanche qui venaient de s ou¬  
vrir et n attiraient encore que la petite élite du public  
artistique, que Paris vit et admira pour la première  
fois Tatiana Leïlof. L’orchestre Lamoureux achevait,  
au milieu d’explosions d’enthousiasme, le scherzo de  
la symphonie en /a, quand le nom de Max Beermann  
se mit à courir de bouche en bouche\* Aussitôt il se  
produisit ce murmure de robes et de mouvements  
qui traduit si bien l’émotion des foules. Aux fau¬  
teuils, au balcon, jusqu’aux galeries supérieures,  
toutes les têtes se tournèrent vers la loge où l’illus¬  
tre musicien était assis, indifférent au courant élec¬  
trique que la nouvelle de sa présence venait de

2

T AT IA NA LEILOF.

déterminer. À côté de son masque glabre et dou¬  
loureux, à peine éclairé par de petits yeux presque  
aveugles, singulièrement expressif sous une épaisse  
chevelure noire montante rejetée en arrière à la  
façon de celle du Jupiter antique, apparaissait une  
tête de jeune fille admirablement belle sous l'écrou¬  
lement de cheveux jaunes qui sortaient d'un chapeau  
Rembrandt à plume rouge et tombaient sur de fines  
épaules drapées dans un corsage très-simple, rouge  
également. Tandis que derrière elle, dans le fond de  
la loge, une femme mure, qu'on apercevait à peine,  
restait immobile et attentive, elle remuait sans cesse,  
se penchait familièrement vers son voisin, riait, à  
propos de rien, d'un rire qui montrait toutes ses dents  
et creusait ses joues et son menton de fossettes qui  
donnaient tout à coup à son visage une expression  
de cruauté, de désir et d’énergie. Elle ne paraissait  
nullement gênée par les lorgnettes qui se détour¬  
naient de Beermann pour se braquer sur elle; on  
eut dit, au contraire, quelle jouissait de cet hom¬  
mage inconscient du public, qu’elle se trouvait heu¬  
reuse d’attirer les regards, d'être belle, d’avoir à  
ses côtés un homme à nom illustre. Déjà des ques¬  
tions couraient dans la salle :

TATIANA LEILOF. 3

— Qui est-ce donc?.\*. Est-ce sa maîtresse?...

— Sa fille?...

— Sa femme?\*.. Il est marié?...

Et les mieux renseignés répondaient :

— C’est une Russe qui se destine au théâtre..

A quel théâtre?... Elle ne {pouvait jouer la comé¬  
die, puisqu'elle était étrangère? Ce serait donc  
l'opéra?... ou la féerie?... Personne ne le savait  
encore.

Peu de jours après, on la revit aux concerts que  
donna Max Beermann à la salle Erard\* Toujours  
vêtue de sa robe rouge cardinal, son même chapeau  
Rembrandt posé sur sa merveilleuse chevelure, elle  
écoutait, extasiée, les harmonies que le maître déchaî¬  
nait sur son clavier. Quand Beermann s’arrêtait un  
instant, entre deux morceaux, pour essuyer la sueur  
qui trempait son visage, elle l’applaudissait de toutes  
ses forces, comme un homme; quand, pour sortir  
pendant les pauses, il fuyait très-vite par l’étroit  
couloir ménagé entre les spectateurs, en s’inclinant  
gauchement de tous les côtés et en secouant la tête  
d’un mouvement de lion fatigué, elle le suivait d’un  
sourire de libre et franche admiration dont toute sa  
figure était illuminée. Beermann donna six concerts,

4

T A TIA N A LE1L0F.

et six fois on vit mademoiselle Leïlof assise à la  
même place, dans la même toilette. On parlait d’elle,  
on se la montrait; mais les renseignements étaient  
vagues et contradictoires. Un jour enfin, par un  
journal du malin qui lui consacra un Courrier de  
Paris, on apprit sa biographie et ses projets :

Tatiana Lwowna Leïlof venait des extrêmes  
limites de la Russie d’Europe, de la province de  
Samara,. Fille d’un grand seigneur terrien, elle  
avait été élevée en pleine liberté, « comme une  
pouliche sauvage », prenant plaisir aux exercices  
du corps, courant les steppes à cheval, en costume ;  
d’homme, chassant, maniant les rames sur la Sarnara. I  
« Et celles que les chroniqueurs, s’écriait le reporter, ;  
vont noircir pour elle ! » Mais ses habitudes mascu¬  
lines ne l’avaient point empêchée de cultiver » les  
arts ». Tellement, que trouvant sans doute sa pro¬  
vince semi-asiatique un centre insuffisant pour déve- '  
lopper ses talents, elle était bravement venue à Paris. 1  
Elle avait d’abord hésité entre la musique et la pein¬  
ture; puis, en fin de compte, elle s’était décidée j  
pour les planches. La difficulté d’apprendre une ;  
langue étrangère, pas plus que celle de se débarras¬  
ser d’un accent russe assez prononcé, ne l’avaient

TATIANA LEILOF. &

rebutée. Elle s'était mise à l'œuvre avec un profes¬  
seur, et, au bout de quelques mois, elle aurait pu  
concourir avec n'importe quelle élève du Conserva¬  
toire. Il ne lui manquait plus qu’un théâtre. Mais sa  
beauté et de hautes protections avaient aplani toutes  
les difficultés ; en sorte qu’avant même d’avoir achevé  
son instruction, elle se trouvait engagée pour une  
de nos grandes scènes. « Très-curieuse, cette artiste  
cosaque. «

L'auteur de l’article, un débutant déjà connu,  
nommé Jacques Lavignol, après avoir longuement  
raconté cette histoire, s’accordait le plaisir d’admirer  
Tatiana et de la décrire tout à son aise en termes  
expressifs; il parlait de « ses dents de jeune louve »  
et de a sa toison fauve », et il terminait en rappor¬  
tant les traits les plus frappants de sa conversation  
avec la future étoile.

En effet, sa chaude imagination de Provençal  
s’était exaltée auprès de mademoiselle Leïlof. En la  
voyant si belle devant lui, dans le décor modeste  
d’un petit appartement de: Batignolles, si coura¬  
geuse et prête à toutes les luttes, il n'avait pu résis¬  
ter au plaisir de la courtiser un peu, tout en la  
questionnant avec son sans gêne de reporter

TATÏANÀ LEILOF.

— Que comptez-vous faire, à présent que vous  
voilà engagée?

— Mais.\*, débuter le plus tôt possible.

— Et puis?...

— Eh bien, créer des rôles, avoir des succès,  
conquérir Paris...

— Avec votre talent seulement?...

Elle avait ri en répondant :

— Sans doute.

— Vous croyez donc que le talent suffit à une  
femme pour conquérir Paris?... Le talent est un  
mauvais levier, —à moins qu'il n'ait un bon point  
d'appui...

— Et ce bon point d'appui, c'est?...

— ...La galanterie.

Tatiana ne s’était point fâchée de cette brutalité;  
mais, après un moment de’réflexion, toute pensive,  
elle avait répondu d'un ton ferme :

— J'ai des défauts, beaucoup de défauts, mon  
cher monsieur... Je suis coquette plus que les autres  
femmes, ambitieuse aussi, volontaire, entêtée, et  
j’ai un fond de perversité que je sens s’agiter en  
moi. Aussi, ce que vous me dites ne me surprend  
pas; depuis quatre ou cinq mois que je suis en train

T A T IA N A LEÏLOF. 7

de découvrir Paris, je m’en étiis bien aperçue.\*\*  
Mais ce qu’ici vous appelez la galanterie, ça con¬  
siste, si j’ai bien vu, à se livrer au plus offrant, à  
passer de l’un à l’autre sans souci de ses propres  
goûts, de son plaisir, de sa dignité... Je trouve cela  
lâche et dégradant... non par respect pour la morale,  
mais par amour de l’indépendance... Et je ne veux  
pas que la vie me dégrade... Les hordes à demi  
sauvages qui parcourent ma province et plantent au  
hasard de leurs arrêts leurs camps volants ont un  
proverbe que j’ai toujours trouvé très-beau : « Le  
cyprès rompt et ne se courbe pas, — le vaillant  
meurt et ne tombe pas ! «

Un peu étourdi par ce petit discours, Lavignol  
avait pourtant tenu bon, tout heureux d’ailleurs  
d’étaler son expérience de débutant fraîchement  
déniaisé

— Vous ne savez pas au-devant de quelles dé¬  
ceptions vous courez. Paris est impitoyable pour  
quiconque n’accepte pas ses modes et ses fantaisies.  
11 faudra que vous déposiez vos idées tartares comme  
vous avez déposé votre costume russe... Vous voulez  
conquérir Paris? Très-bien. Mais il faut d'abord  
que Paris vous conquière. C’est un duel que vous

8

T A T ï A N A L E I LO F.

engâgez, vous êtes sûre d’y perdre quelque chose,  
même si la victoire vous reste. Paris ne sera à vous  
qu’à condition que vous soyez à lui...

Laissant éclater sa belle confiance en elle-même,  
elle s’était écriée :

— Nous verrons bien !

— ...Si vous résistez, il se formera contre vous  
une ligue universelle de toutes les servilités... Ici, le  
cyprès plie comme un vulgaire roseau. Quant aux  
vaillants, ils commencent tous par tomber; après,  
ils se ramassent comme ils peuvent et ne s’en portent  
pas plus mal. Que ferez-vous? Si vous n’êtes pas  
comme les autres, l’opinion publique n’en tiendra nul  
compte et vous mettra au même rang. Vous êtes trop  
belle pour qu’on vous accepte jamais pour une hon¬  
nête femme, ou bien on parlera de vous comme d'une  
exception, vous deviendrez une curiosité : on épiera  
vos gestes, on guettera vos sympathies; on inventera  
des histoires sur vous, et les journaux les racon¬  
teront...

— ...Je provoquerai les journalistes!... Je fais  
mouche six fois sur dix à vingt-cinq pas — de mes  
pas, qui valent ceux d’un homme— et je tire l'épée  
comme un officier...

TATIANA LEIL0F. 9

Lavignol avait éclaté de rire :

— Mais, ma chère enfant,., mademoiselle, veux-  
je dire... celui de nous que la frayeur du ridicule  
n’empêcherait pas d’accepter votre cartel aurait du  
coup sa fortune faite!...

C’était sans doute en pensant à ces folles idées  
qu’il avait écrit son mot de la fin : « Très-curieuse,  
cette artiste cosaque ! »

L’article de Lavignol était d’ailleurs rempli  
d’inexactitudes. D’abord, en sa qualité de Provençal,  
Lavignol roulait toujours à la fiction, en laissant  
simplement son imagination suivre sa pente natu¬  
relle. Ensuite, sur plus d’un point, Taliana lui avait  
menti, par vanité naïve et par défaut de sens moral  
un mensonge ne lui coûtait rien ; elle n’aurait pas  
caché la vérité pour échapper à un danger : elle la  
fardait sans scrupule pour attirer les yeux davan¬  
tage.

Tatiana venait en effet de la province de Samara.  
Mais son père, loin d’être un « grand seigneur ter¬  
rien », était un simple négociant et faisait le com¬  
merce des tabacs. Veuf de bonne heure et toujours  
absent à parcourir la province pour ses affaires et à  
courir aux frontières pour ses contrebandes, il avait

i

10

TATIANA LE1LOF.

installé sa famille dans une propriété relativement  
peu considérable. Tatiana et ses deux frères, Ivan et  
Fédor, vivaient au milieu des paysans, sous la  
surveillance d’une sœur de leur mère, tante Péla-  
gueïa, et d’un précepteur français chargé de l1 édu¬  
cation des deux jeunes garçons.

Pàvel Platonovitsch Leïlof était un véritable type  
de Grand Russien, avec sa large face au front puis¬  
sant, sa forte carrure, sa barbe épaisse, — cette  
barbe à laquelle ses compatriotes, même les paysans,  
tiennent si fort, que, pour la conserver, ils osèrent  
braver les ordonnances de Pierre le Grand qui eut  
un jour le caprice de faire raser ses sujets comme  
des Hollandais, — cette barbe qui leur a valu leur  
surnom national de katzapî (boucs). Quoiqu'il comp¬  
tât parmi ses aïeux en ligne maternelle quelques-uns  
de ces Allemands que Catherine II avait appelés pour  
coloniser le bassin de la Volga, Pàvel Platonovitsch  
haïssait les étrangers, vénérait sa patrie, ne parlait  
jamais de Moscou sans rappeler qu’elle est « la troi¬  
sième Rome et la plus sainte, celle dont le règne ne  
finira jamais «. Il était pieux et superstitieux, sans  
que sa piété le gênât pour mentir, quand ses intérêts  
l’exigeaient, avec un grand luxe de mots, de gestes

TA T 1A N A LE1L0F.

11

et de serments. U aimait le Tsar; dans ses conversa¬  
tions politiques il répétait volontiers : » La terre est  
la mère, le Tsar est le père ; sans le Tsar, la terre est  
veuve. » Mais chaque fois quil pouvait voler le Tsar  
dans quelque affaire de contrebande, il navait ni  
une hésitation ni un remords. 11 était bon et violent,  
la bouche toujours prête à sourire et la main à frap¬  
per. Il savait quun père doit user un fouet sur les  
épaules de sa fille, en acheter un neuf pour lui admi¬  
nistrer les derniers coups permis à son autorité,  
et le passer au mari en lui recommandant d’en faire  
fréquent usage. Mais s'il venait assez souvent chez  
lui pour se faire craindre de ses enfants, il venait  
trop rarement pour se faire aimer. Pour eux, il  
n'était guère qu'un épouvantail dont le nom évoquait  
des punitions, des coups, des cris. Les deux frères  
et la petite sœur tremblaient à son nom. Quand la  
turbulence de Tatiana poussait à bout tante Péla-  
gueïa, il lui suffisait, pour être obiie aussitôt, de  
dire :

— Je raconterai ça au père, quand il viendra.

D’ailleurs, la bonne vieille fille se serait bien  
gardée de mettre sa menace à exécution : effrayée  
déjà par tempérament, elle mourait de peur devant

12

T AT1A N A LEILO F.

son beau-frère et perdait l’esprit dès qu’il fallait lui  
dire quatre mots.

Plus occupée de la maison que des enfants, tout  
entière à ses conserves, qui faisaient son orgueil,  
tante Pélagueïa n’apprit guère à sa nièce qu’à dire  
ses prières. Et les vagues notions de religion qu’elle  
lui donnait, elle les entremêlait de notions plus pré¬  
cises sur le monde surnaturel, décrivant les esprits  
des eaux, des bois, de la steppe, cherchant dans la  
maison les trous du domovoï— le lutin familier qui  
protège et qu’on craint pourtant d’apercevoir, —  
détaillant des récits terribles où, dans l’effroi des  
solitudes, des hommes se débattent désespérément  
sous l’oppression de génies ennemis. En sorte que,  
plus d’une fois, la petite fille frissonna en écoutant,  
le soir, ces bruits mystérieux qui déchirent le silence,  
le cri mélancolique d’un héron ou la plainte des  
roseaux, qu’elle prenait alors pour l’appel de quel¬  
que âme errante ou pour la chanson lointaine des  
roussalkis dansant sur la rivière. Ses frayeurs ne  
l’empêchaient pourtant pas d’errer dans les campa¬  
gnes, au contraire : elle s’attachait davantage aux  
choses, en les croyant animées d’une seconde vie  
plus proche de la nôtre, et sa nature était trop vail-

TATI ANA LE I LOF.

13

lante pour se laisser abattre par le sentiment des  
forces hostiles et invisibles partout répandues.

v'ailleurs, une autre influence, plus pratique et  
plus ferme, contre-balançait celle de tante Pélagueïa ;  
toujours avec ses frères, Tatiana assistait à leurs  
leçons, et, en même temps qu’elle s’attachait à leur  
précepteur, elle les devançait, grâce à son intelli¬  
gence plus vive, sans effort, en se jouant. Peu à  
peu, ce précepteur, un jeune homme de vingt ans,  
nommé Julien Loysel, à la voir toujours attentive et  
progressant ainsi toute seule, se prit d’affection pour  
elle, la fit participer plus sérieusement aux leçons.  
Ce fut ainsi quelle apprit la musique, le français, le  
dessin, quelques éléments de science, prenant pour  
elle, sans s’en apercevoir, tout le petit bagage intellec¬  
tuel qu’lvan et Fédor trouvaient trop lourd; ainsi  
quelle apprit quil y a réellement là-bas, bien loin,  
plus loin que Kazan, plus loin que Moscou, dans  
v l’inconnu, un pays dont Julien lui parlait quelque¬  
fois avec enthousiasme, et dont elle écoutait, avec  
une curiosité croissante d’année en année, les descrip¬  
tions et les histoires. Que ce pays inconnu l’attirait!  
Quels horizons il étendait devant elle!... Quoi donc!  
Il y a des fleuves bordés de montagnes, de villages,

U T ATI AN A LE1C0F.

de maisons blanches ; et elle ne connaissait que la  
Samara qui coule sans berges à travers des plaines  
infinies! 11 y a des régions où la terre a etc soulevée  
par de gigantesques commotions, où d'épaisses  
forêts chevelues jaillissent d’un sol riche, et quand  
elle partait à cheval dans l’espoir de voir quelque  
chose de pas encore vu, c'étaient toujours les maigres  
broussailles de Kovit recouvrant comme de vastes  
taches de lèpre des étendues qui semblaient se renou¬  
veler sans cesse! 11 y a des contrées où l'horizon  
change à chaque pas, s’éloigne, se rapproche, déroule  
des aspects variés et vivants, et, de quelque côté  
qu elle se dirigeât, c'était le même paysage, des  
champs à perte de vue, avec à peine, ici et là, l'agi¬  
tation d’un campement de Tatars ou la coupole d’une  
église peinte à croix dorée!... 11 y a surtout des  
villes où de hautes maisons serrées les unes contre  
les autres dressent dans l’air leurs cheminées comme  
des mâts, où des foules se coudoient sur de larges  
trottoirs tout bordés de palais, où de merveilleux  
spectacles s'offrent à chaque pas à la curiosité, une  
ville parmi les autres, Paris, que Julien connaissait  
et qui est la plus belle de toutes : Paris! et, à qua¬  
torze ans, Tatiana n'avait vu qu’une fois Samara, la

T A TIÀ N À LE I LO F.

15

cité inachevée aux maisons espacées, comme perdues  
dans des vides le long des rues poudreuses, avec sa  
forteresse en ruine depuis les temps de Pouga-  
tcheff !... 11 y a, enfin, une vie d’émotions, d’aven¬  
tures, de changements, une vie qui n’est pas une  
monotone végétation sur place, et Tania, la petite  
fille blonde dont l'esprit courait toujours, passait ses  
journées à aider tante Pélagueïa à préparer ses  
conserves, n'ayant rien à faire pour apaiser son désir  
large ouveit d'action, d’énergie, de forces dépen¬  
sées, rien qu'a monter sur un cheval pour devancer  
ses frères à la course ou pour galoper dans les soli¬  
tudes, sous le souffle des esprits!... Et les ans pas¬  
saient, monotones comme les plaines rongées par la  
lèpre des Kovil, et Tatiana sentait ses curiosités se  
multiplier et grandir.

Elle devenait belle : à quoi lui servait sa beauté?  
Elle était forte : à quoi lui servait sa force? De vagues  
et puissants instincts grondaient tempétueusement en  
elle, et rien ne pouvait l’aider à les satisfaire, ni même  
à les découvrir. A dix-sept ans, elle ignorait non-  
seulement l'amour, mais le désir d’aimer; tout son  
être entier était ravagé par un désir plus vague et  
plus absorbant, par une indéfinissable, frémissante

16

T A T IA N A LEILOF.

aspiration vers l’inconnu, par une sorte de besoin de  
tout ce qui compose le monde. Elle voulait encore  
trop de choses pour vouloir quelque chose de déter¬  
mine' : elle avait des gaietés subites qui illuminaient  
tout à coup le ciel trop bas de son étroit horizon, et  
de grandes tristesses où elle se croyait dégoûtée  
aussi bien de ce qu’elle ignorait que de ce qu’elle  
voyait tous les jours; mais, sauf en ces heures de  
complet abattement, quand elle cherchait à préci¬  
ser ce qui lui manquait, à formuler son désir, elle  
ne trouvait à faire qu’une réponse, toujours la  
même :

— Je veux partir !

Elle partit.

Un jour, la fortune de M. Leïlof, qui avait semblé  
augmenter dans les dernières années, mais dont les  
sources restaient troubles, s’écroula comme un décor  
de théâtre. Pâvel Platonovitsch lui-même, après un  
rapide entretien avec tante Pélagueïa, disparut en  
disant simplement qu’on allait vendre la propriété à  
l’encan, et qu’il fallait s’en aller. Tante Pélagueïa,  
qui possédait un petit bien dans le pays d’origine de  
la famille, aux environs de Simbirsk, offrit de  
recueillir les enfants. Yvan et Fédor la suivirent.

TATIANA LE1L0F.

17

Tatiana déclara que, puisque son père était ruiné,  
elle voulait s'en aller faire fortune à Paris.

Sa tante essaya vainement de la retenir. Elle lui  
représenta d’abord que, pour aller à Paris, il fallait  
rouler des jours et des nuits dans le chemin de fer  
qui vient d’Orenbourg.

— M. Julien est bien venu ! répondit la jeune fille.  
— On est souvent assassiné sur la route... Il y a  
des hordes qui attaquent les convois.

— Je prendrai un pistolet, et je saurai bien me  
défendre.

— Maisque feras-tu pour vivre?... Crois-tu qu'on  
trouve partout de Vottkha et des Mines ?... Comment  
veux-tu gagner des « roubles français », ma pauvre  
Tania?

Tatiana secoua sa chevelure blonde dans un beau  
geste d’insouciance. Bien sûr, elle ne savait pas  
comment elle ferait pour en gagner, des « roubles  
français », mais cela ne la préoccupait guère ; et puis,  
elle avait l'instinct que la beauté ouvre toutes les  
portes, elle avait surtout le sentiment de son énergie  
et de sa puissance, elle croyait en elle, elle ne dou¬  
tait de rien :

— Tu verras, tante, répondait-elle à tous les

18

T A T 1A N A L El LO F.

arguments de la vieille fille épeurée, tu verras que  
je serai plus heureuse là-bas qu'à Simbirsk!.., Et  
quand j'aurai une belle maison, tu viendras me voir,  
toi-même, en chemin de fer !...

Et rien ne put ébranler sa confiance.

Tatiana ne devait d’ailleurs pas partir seule;  
Julien l'accompagnait.

Fils d'un petit médecin sans fortune et d'une mère  
disparue, Julien, à dix-sept ans, s'était trouvé orphe¬  
lin et bachelier, sans parents, sans appui, obligé de  
se suffire à lui-même. D’une nature honnête et fine,  
il ne possédait aucune des qualités nécessaires dans  
la lutte pour la vie, si ce n'est un bon sens persévé¬  
rant qui pouvait, en de certains moments, lui tenir  
lieu d'énergie. Depuis sa rhétorique, il aimait les  
lettres, il rêvait d'écrire. Sa première idée fut de  
tirer parti du talent qu'il se croyait ; quelques cruelles  
déceptions lui ouvrirent bientôt les yeux, et il com¬  
prit combien son projet était irréalisable. Alors il  
courut les bureaux de placement, cherchant une  
occupation, n'importe laquelle : en attendant, pour  
vivre, il se laissait exploiter par une agence de leçons  
particulières. Un jour, au moment où peut-être il  
allait rouler dans la bohème, on lui avait parlé

T ATI AN'A LE! LOF.

19

d'une place au fond de la Russie, si loin que personne  
n'en voulait. Il avait alors calculé quen quelques  
années il pourrait à la fois compléter son éducation  
littéraire et amasser une somme d'argent qui lui per¬  
mettrait de poursuivre avec plus de chances de  
succès la carrière de son choix; et il était parti, éco¬  
nomisant sur l'argent du voyage de quoi emporter  
une petite bibliothèque. En six années de précep¬  
torat, ses projets n1 avaient pas changé, son intelli¬  
gence, grâce à de solides lectures et à une médita¬  
tion suivie, s’était mûrie. Depuis quelque temps déjà  
% il se sentait assez fort pour rentrer dans l'arène, tout  
en éprouvant le besoin d'observer, dans la vie pra¬  
tique, le jeu des idées dont il s’était nourri.

Aussi ne fut-ce point sans quelque satisfaction  
qu'il se trouva tout à coup libre, ramené de force à  
l'action. Le dernier devoir que le hasard lui impo¬  
sait, celui de conduire à Paris une jeune fille sans la  
moindre expérience, tte la la sser se débattre dans la  
grande ville ou de la remettre aux mains d’une tante  
qu'elle avait là-bas, mais dont on n’était pas sûr de  
posséder l'adresse exacte, ce devoir seul le troubla  
et l'effraya. Puis, avec sa vaillance naturelle, il  
l'accepta, pensant qu’il travaillerait pour deux,

20

T A T IA N A LEILOF.

que Tatiana serait sa sœur, ne soupçonnant pas,  
d’ailleurs, lui qui l’avait vue toute petite et la regar¬  
dait encore comme une enfant, les ambitions, les  
bizarreries, les volontés, les caprices de femme que  
le contact de Paris allait éveiller d’un coup chez  
cette fille de dix-sept ans.

La troïka de la maison les amena tous les deux  
à Samara : longtemps, tante Pélagueïa agita son  
mouchoir en sanglotant, tandis qu’ivan et Fédor  
regardaient partir leur précepteur en dissimulant  
sous un air triste leur hypocrite satisfaction de  
gamins paresseux et mauvais. Tatiana n’était jamais  
montée dans un chemin de fer; elle vit un point  
lumineux apparaître au loin dans le brouillard,  
grossir avec une effrayante rapidité, la locomotive  
passer avec fracas devant elle et s’arrêter plus loin.  
Julien ouvrit une portière et lui tendit la main : elle  
s’installa dans le coin de son compartiment avec un  
subit serrement de cœur qui devint plus oppressif  
encore quand un sifflet déchirant comme un adieu  
annonça le départ, quand elle pensa tout à coup  
qu elle ne reverrait jamais, jamais, les choses qu’elle  
avait tant désiré quitter, — la rivière, la plaine, les  
Kovils, la bonne tante Pélagueïa, — quelle aimait

T A T1À N A LElLOb'.

21

maintenant d’un amour profond avec des regrets  
naissants,

Longtemps les plaines succédèrent aux plaines,  
couvertes de broussailles à l’infini ou hérissées de  
forêts noires de sapins, de forêts grises de bouleaux,  
avec, ici et là, un village qui fuyait à l’horizon en  
mettant un instant dans le ciel la tache de son église  
peinte à croix dorée. Parfois, dans son vol, le train  
ébranlait des ponts et restait un moment suspendu  
an-dessus des larges fleuves qui roulent tristement,  
sous un ciel de plomb, leurs eaux lentes et lourdes.  
Comme en un rêve passèrent Kazan, la ville encore  
asiatique, Moscou, la cité sainte, Pétersbourg. Alors  
le paysage changea. Des plaines encore, mais bien  
différentes de la steppe déserte qui dévore l’immen¬  
sité de la Russie, cultivées, semées de villages à  
toits rouges, animées par des troupeaux pâturant,  
par des paysans au travail, — non plus les Katzàbi  
grands russiens, oisifs dans leurs costumes bariolés,  
mais des hommes blonds courbés sur les carreaux  
d'un sol parcimonieusement mesuré, qui interrom¬  
paient leur besogne, se redressaient avec lenteur et  
mettaient la main devant leurs yeux pour regarder le  
convoi filer dans l’espace. À des intervalles rappro-

22

TATIANA LE I L 0 F,

chés maintenant, le brouhaha d’une ville, d’une  
grande gare, interrompait le bruit monotone du rou¬  
lement de l’express. Des scènes d’adieu, de buffets,  
de salles d'attente, se répétaient sans cesse. Julien  
s’expliquait péniblement avec les employés alle¬  
mands, balbutiant des mots qui résonnaient rauques  
et pénibles dans sa bouche\* A Berlin, il proposa à  
Tatiana de s’arrêter un jour ou deux. Elle avait déjà  
refusé à Péteisbourg. Elle était brisée de fatigue;  
mais elle refusa encore, prise de terreur à l’idée  
qu’api ès un arrêt il faudrait rouler de nouveau ; et  
ils continuèrent leur course vers l’Occident.

Les premiers jours, Tatiana avait contemplé  
curieusement le défilé des campagnes et des villes;  
puis elle s’était fatiguée. D’ailleurs, elle ne trouvait  
pas dans l’inconnu les vives joies toujours renouve¬  
lées quelle en avait espérées. Avec sa nature si com¬  
préhensive et si fugace, elle entrevoyait déjà qu’il y  
a, au fond, autant de monotonie dans les change¬  
ments que dans l’uniformité. Elle qui ne connaissait  
rien, elle sentait pourtant, chaque fois qu’on entrait  
dans un pays nouveau, chaque fois qu’un employé en  
nouvel uniforme venait contrôler les billets, monter  
à ses lèvres cette phrase, dernier mot de toutes le\*

TATIANA LE 1 LO F\*

23

expériences : « C'est toujours la même chose! »  
comme si un long travail inconscient l'eut déjà trop  
instruite et lassée. Et puis, sa vaillance diminuait;  
elle devinait autour d'elle mille dangers vagues,  
contre lesquels toute son énergie ne pourrait rien,  
des ennemis moins précis encore que les génies .  
menaçants des solitudes. Jusqu'à Berlin, Julien  
et Tatiana étaient restés presque toujours seuls  
dans leur compartiment. Maintenant, des inconnus  
entraient, causaient, remuaient leurs bagages,  
fumaient. Des femmes en chapeaux élégants,  
serrées dans des manteaux à la mode, exami¬  
naient en détail, du coin de l'œil, la toilette étran¬  
gère de Tatiana, et leurs airs dédaigneux l'intimi¬  
daient et l'irritaient. Des hommes la dévisageaient,  
parlaient d’elle dans leur langue inconnue, en cher¬  
chant maladroitement à dissimuler l'attention qu'ils  
lui prêtaient.

— Où sommes-nous? demandait-elle à chaque  
arrêt important, en passant la tête à la portière.

Julien lui répondait par un nom quelle avait  
appris dans la géographie ou dans l'histoire, quel¬  
quefois par un nom inconnu. Et ces noms différents  
représentaient pour elle le même encombrement, les

24 TATIANA LE1L0F.

mêmes bruits, les mêmes réseaux de rails, les mêmes  
murs noircis par la fumée. Elle détournait les yeux,  
poussait un soupir fatigué, mangeait sans appétit le  
sandwich ou la tranche de pâté que Julien allait  
chercher au buffet, et se pelotonnait de nouveau  
dans son coin.

Julien était plein d’attentions pour elle, étendait  
des châles sur ses pieds, s'informait trop souvent de  
sa santé, guettait ses désirs avec un tact presque  
maternel, bas aussi, mais accoutumé à s’oublier  
lui-même, il était toujours prêt à vaincre le sommeil  
ou les nausées de la fatigue. Sa fatigue, d’ailleurs,  
diminuait à mesure qu’on avançait. 11 ne dormait  
plus : immobile dans son coin, ses longues jambes  
maigres étendues en travers, les bras croisés, il lais¬  
sait ses regards errer dans le vide, et ses yeux gris  
clair, presque lumineux, doux et profonds, sem¬  
blaient refléter les ombres des images qui passaient  
et repassaient dans sa pensée. Sa figure aussi, d’ordi¬  
naire impassible, d’une pâleur discrète, se marbrait,  
se colorait de nuances changeantes, s’animait de  
frissons singuliers. Ses mains, qui tremblaient de  
rénervement du voyage, tourmentaient d’un mou¬  
vement inaccoutumé sa moustache brune et effilée.

T A T î A N A LfcILOF.

2 5

Le précepteur disparaissait peu à peu, et un homme  
nouveau se montrait, battu par des flux intérieurs  
qu'il ne s’efforcait plus de dissimuler, jouet d’impres¬  
sions rapides et fortes, peut-être aussi d’idées tenaces  
et venant de loin. La différence était si sensible que  
Tatiana la remarqua : quelques heures avant d’ar¬  
river à Cologne, comme elle avait un moment regardé  
par la portière la longue plaine où filait l’express,  
elle se retourna vers son compagnon, le dévisagea  
une seconde et lui dit, avec un sourire d’une étrange  
clairvoyance :

— C’est vous qui changez... bien plus que le  
paysage 1...

Une nuit, après une visite de douane, ils ren¬  
traient dans leur wagon. Tatiana s’arrangeait pour  
dormir. Julien l’arrêta et lui dit :

— C’est la France!

Elle voulut voir, elle ouvrit la glace : mais une  
épaisse obscurité noyait la campagne : elle ne dis¬  
tingua que les bâtiments monotones et gris d’une  
petite gare qui, dans le brouillard, avaient un aspect  
incertain, presque fantomatique, et des réverbères  
éclairant au loin les voies. L’air était froid. Elle se  
retira précipitamment, avec, un frisson. 11 lui sem-

2

26

TATIANA LEIL0F.

blait que des souffles funestes avaient glissé sur  
elle, tout pareils aux mystérieuses haleines dont les  
esprits des solitudes lui fouettaient le visage dans  
ses courses épouvantées à travers les plaines de la  
Samara.

La dernière nuit de voyage leur parut intermi¬  
nable. Le compartiment étant complet, ils ne pou¬  
vaient étendre leurs membres ankylosés. Julien  
remuait sans cesse. Tatiana sommeillait, mais  
s’éveillait à chaque arrêt du train.

Ils arrivèrent peu après l’aube.

Le brouillard, qui s’était épaissi, leur avait caché  
les tristes abords de Paris, les murs nus, les ter¬  
rains vagues, les affiches colossales des faubourgs;  
et maintenant les hautes maisons, baignées dans  
la brume, semblaient vaciller derrière des voiles,  
ombres incertaines d’une ville de rêve.

— Où allons-nous? demanda Tatiana à Julien,  
qui, leur valise de voyage à la main, cherchait en  
vain à héler un commissionnaire.

On eut pu croire qu’il n’avait pas prévu cette ques¬  
tion, car il eut d’abord l'air étonné. Puis il reprit :

— Mais... je vais vous conduire à l’hôtel, natu¬  
rellement.

TATIANA LEILOF.

27

— Et VOUS ?

— Moi, j’irai tout de suite chercher une chambre.

— Votre famille n’habite donc pas Paris?

— Je n’ai pas de famille.

Depuis six ans qu’elle vivait à côté de Julien,  
Tatiana ne s’était jamais informée de lui. Et voilà  
qu’elle apprenait ainsi, tout à coup, qu’ils allaient se  
trouver, lui comme elle, seuls, inconnus, ne con¬  
naissant personne, sur le pavé de la grande ville où  
cahotait déjà le fiacre qui les emportait. Elle resta  
un moment silencieuse, regardant défiler les bou¬  
tiques dont quelques-unes ouvraient déjà leur devan¬  
ture; puis elle lui demanda encore, avec un peu  
d’hésitation, cette fois :

— Alors... que comptez-vous faire..., si vous  
n’avez pas de parents?...

Dans cette famille où Julien avait vécu si long¬  
temps, jamais personne, aux premiers jours de son  
arrivée ni plus tard, ne l’avait encouragé à parler  
de ses projets plus que de sa condition : qu’importait  
son père ou son avenir! N’était-il pas le précepteur,  
et ne le serait-il pas, selon toute apparence, tant  
qu’on aurait besoin de lui? Aussi s’était-il accou¬  
tumé à cacher avec une sorte de pudeur jalouse les

28

T ATI AN A L El LO F.

pensées qu’il roulait sur lui-même. La question de  
Tatiana le troublait si brusquement dans ses taci¬  
turnes habitudes de réserve, quelle le fit rougir. Et  
quoiqu’il lui fut reconnaissant de son accent sym¬  
pathique, il répondit froidement :

— J’écrirai, mademoiselle.,.

Elle crut l’avoir blessé et, pour lui faire oublier  
son indiscrétion, s’écria d’un ton de petite fille  
étourdie :

— Alors vous ferez des drames... Et moi, j’irai  
les applaudir!

Mais, tout en lâchant cette phrase insouciante,  
Tatiana sentait son cœur se serrer d’angoisse, et  
une question quelle n’avait jamais prévue se posait  
tout à coup à son esprit : Si elle ne retrouvait pas  
sa tante — cette tante sur qui elle comptait sans la  
connaître — ou si sa tante la repoussait, que ferait-  
elle, que deviendrait-elle parmi cette foule occupée,  
bruissante, et dont elle sentait déjà peser sur elle  
la poignante indifférence?... Et puis, il lui semblait  
qu’elle s’était trompée sur Paris. Le fiacre suivait le  
faubourg Saint-Martin : les maisons aux façades  
grises où couraient des enseignes aux fenêtres sans vo¬  
lets, avec leur rez-de-chaussée de boutiques étroites,

T A TIA N A LEILOF.

29

ne ressemblaient pas aux palais monumentaux qu’on  
voit toujours sur les images de Paris qui circulent à  
l'etranger; il y avait loin des fiacres lents et boiteux  
qu'on croisait aux carrosses à chev aux piaffants dont  
ces mêmes images sont toujours pleines ; les bruits  
du matin formaient une discordante harmonie, où  
dominait le son enroué des cris des maraîchers ; les  
gens avaient l’air pauvre, las déjà de la nuit trop  
courte ou du recommencement monotone des jour¬  
nées; toute cette civilisation inconnue, enfin, déga¬  
geait comme une odeur de luttes, de fatigues, de  
misères, dontTatiana se trouvait étouffée. Le fiacre  
roulait à peine depuis dix minutes, et, fatiguée de  
voir des maisons succéder à des maisons et des rues  
couper des rues, elle se rejeta en arrière et ferma les  
yeux. Son mouvement fit retourner Julien, qui, la  
tête à l’autre portière, regardait avec des sentiments  
tout autres grouiller de nouveau autour de lui cette  
vie qui était la sienne :

— Vous êtes bien fatiguée? lui demanda-t-il.

Elle répondit dans un soupir, sans lever les yeux

— Ah! oui!...

Et sa pensée s'en retournait là-bas, dans son pays  
quelle avait eu tant de plaisir à quitter. La lenteur

2.

30

TAT1ANA LEILOF.

du véhicule, le tapage de ses mauvais ressorts sur  
les pavés, lui rappelaient les troihas qui, emportées  
au galop de leurs trois chevaux à bouche ardente,  
dévorent l'espace que leur ouvre l’immense Russie.  
Même elle se souvint d'une course vertigineuse, un  
jour qu'étant toute petite elle était partie avec son  
père en télcgue, et que des loups les poursuivaient.  
Les corps des chevaux fouettés et hors d’haleine  
s'allongeaient en projetant des ombres énormes sur  
le sol blanchi par la lune. Pour retarder la troupe,  
M. Leïlof jeta, l'une après l’autre, les fourrures et  
les couvertures, que les loups flairaient un instant;  
cinglés par l’air glacial qui leur coupait le souffle,  
perçait leurs vêtements et promenait sur leurs corps  
ses lanières aiguës, ils grelottaient tous les deux,  
cherchant à mesurer des yeux la plaine intermi¬  
nable où ils s’engouffraient, guettant le moment  
où ils verraient apparaître une lumière au bout de  
l’horizon. Les sourcils froncés, les lèvres pincées,  
elle serrait dans sa main son petit couteau d’enfant,  
«c pour 86 défendre «, avait-elle dit à son père.  
Sans doute, malgré sa vaillance, elle avait peur...,  
mais pas comme maintenant, au milieu de ces gens  
d'aspect débonnaire qui ouvraient pacifiquement

T A TIA N À L EI L 0 F.

31

les devantures de leurs boutiques, pas comme dans  
ce fiacre, dont la lenteur et l’usure l’inquiétaient  
comme la révélation subite de décrépitudes incon¬  
nues.

Enfin, le cocher s’arrêta dans une rue étroite et  
sombre :

— C’est un hôtel que j’ai connu autrefois, expliqua  
Julien. 11 était convenable. Nous allons voir s’il y a  
une chambre pour vous.

Il y en avait une, petite, au quatrième, donnant  
sur la rue. Le papier des murailles était taché. Les  
meubles d’acajou, un canapé empire recouvert d’un  
vieux reps vert déteint, un fauteuil Voltaire, deux  
chaises cannées, un petit bureau à coulisse et un lit  
dont la largeur aurait fait rougir une Parisienne —  
avaient cet aspect fripé et lamentable des meubles  
d’hôtels garnis qui ont servi à trop de gens et d’usages  
différents. Des rideaux, en reps aussi, d’un vert passé  
comme le canapé, arrêtaient la moitié de la lumière  
qui filtrait à travers des mousselines fraîchement  
lavées, dont la blancheur ne servait qu’à mieux  
faire ressortir l’usure de tout le reste.

— 11 faudra que je loge ici? s’écria Tatiana. Mais  
j'y mourrai d’ennui!...

32

TAT1ANA LE I LOF

— Vous ne trouverez pas mieux, mademoiselle,  
répondit Julien.

Et il ajouta très-vite, honteux d'aborder une ques¬  
tion pareille, mais comprenant qu'il fallait éclairer  
peu à peu cette enfant ignorante de tout :

— Les hôtels un peu élégants sont très-chers...  
D’ailleurs, vous ne resterez pas là longtemps... Dès  
que vous aurez retrouvé votre tante...

Il n'acheva pas sa phrase, et Taliana, l'air pensif  
et découragé, murmura :

— Ma tante!... Êtes-vous bien sûr que nous la  
retrouverons?...

Ils avaient parlé russe. Le garçon qui les accom¬  
pagnait écoutait curieusement cette douce langue  
gazouillante dont les sons même lui étaient étran¬  
gers. 11 recommença à leur faire l'éloge de la pièce,  
puis, d'un ton discret, demanda :

— La chambre est pour deux?

— Non, répondit Julien. Mademoiselle est seule.

Tatania sentit un frisson la secouer en entendant

résonner ainsi ce mot : « Seule!.,.» dont elle n'avait  
jamais mesuré toute la signification. C'était plus  
oppressif encore, ce même effroi vague qui la pour¬  
suivait depuis deux heures quelle était à Paris.Et,

TA Tl AXA L El LOF.

33

pour essayer d’échapper au danger, elle demanda à  
Julien d’une voix presque suppliante :

— Pourquoi ne restez-vous pas dans cet hôtel?

Julien hésita. Fallait-il lui dire que cela n'était  
pas convenable? Comprendrait-elle que lui, qui  
l’avait vue grandir, qui demeurait sous son toit  
depuis son enfance, qu’elle retrouvait mêlé à tous  
ses souvenirs, ne pouvait loger dans son hôtel, ne  
pouvait même venir la voir dans cette chambre de  
hasard qui était maintenant son chez-elle, sans  
l’exposer à tous les soupçons? Il n’eut pas le cou¬  
rage de l’initier ainsi, brutalement, aux préjugés  
fils de nos vices; il céda.

— C’est vrai, fit-il, rien ne m’en empêche, après  
tout.

Et il retint, au cinquième, une chambre aussi  
petite, aux meubles aussi usés, à l'aspect aussi  
triste. En s’y installant il n’éprouva pas, à beau¬  
coup près, les sensations navrées de Tatiana; il  
avait un but, il savait ce qu’il venait demander à  
cette nouvelle existence qui commençait à peine, et  
il se sentait assez ferme d’esprit pour braver la  
tyrannie des choses. Mais, s’il ne s’attrista pas sur  
lui-même ni sur l’aspect misérable de la chambre où

34

TATIANA LEILOF.

il vivrait désormais, il s’assombrit en pensant à la  
jeune fille, aux déceptions, aux froissements qui  
I attendaient, et dont l'avant-goût seul l’avait si pro¬  
fondément impressionnée.

Dès que Julien fut sorti avec le garçon, Tatiana,  
exténuée, se jeta tout habillée sur le lit. Le bruit du  
chemin de fer bourdonnait dans sa tête ; elle se sen¬  
tait secouée comme si elle eût encore roulé à travers  
l’Europe; des images harcelantes de ses arrêts la  
poursuivaient; son cœur battait à la gêner -. c’était  
une fièvre qui lui interdisait le sommeil et finit par  
la mettre debout. Elle alla de meuble en meuble,  
déboucla sa valise, fit sa toilette. Puis, sa fièvre per¬  
sistant, elle pensa que l’air lui ferait du bien et sortit  
seule.

Leur hôtel était dans la rue Cujas. Elle prit à  
droite, au hasard, et se trouva sur le boulevard  
Saint-Michel.

Les provinciaux, accoutumés aux rues mornes  
des petites villes, se pâment dès le premier jour  
devant la grandeur de Paris : tout de suite des  
respects leur viennent pour la foule qui les coudoie;  
ils se prennent d’admiration pour les bazars où re¬  
luit la bimbeloterie à treize sous ou pour les devan-

tatiana leilof.

35

tures des bijoutiers et des modistes; Us s ébahissent  
devant le nombre des fiacres poussifs qui se suivent  
à la queue leu leu ; le son déchirant des cornets de  
tramways leur remplit l'âme de joie. Soitis d'une  
imperceptible fourmilière, ils se trouvent à l'aise  
dans l'énorme nid de guêpes où ils s'engouffrent  
sans appréhension. En réalité', le changement de  
milieu n'est pas pour eux aussi considérable qu'ils  
se l’imaginent : ils retrouvent en grand tout ce qu’ils  
viennent de quitter, et si leur nouvelle priscn leur  
paraît d'abord plus large que l'ancienne, ils senti¬  
ront pourtant bientôt le poids de liens semblables eu  
plus lourds, ils y seront dévorés par des aspirations  
de liberté' aussi torturantes et plus irréalisables.  
Mais Tatiana ne connaissait pas les villes, et elle  
examinait curieusement les rues — uniformes, mon  
Dieu 1 faites de pavés et de maisons comme les steppes  
le sont de terre noire et de kovïl. Elle souffrait  
de ses regards arrêtés à portée de main, de tous  
les côtés, des bruits qui l'étourdissaient, de la foule  
obsédante des figures inconnues. Elle portait encore  
son costume russe : on se retournait pour la voir;  
derrière elle, deux gamins se demandaient « si  
c'était une Chinoise elle étonnait également

36

TA T JA NA LE 1 LOF.

les femmes à cheveux teints, sanglées dans leur  
cuirasse, qui la croisaient, l'air insolent sous leurs  
plumes voyantes, et les hommes qui semblaient  
calqués les uns sur les autres, dans leurs vêtements  
presque toujours noirs et identiques, avec leurs  
visages façonnés par des préoccupations analogues.  
Quelques femmes ricanèrent en la regardant; un  
homme lui adressa à demi-voix des paroles quelle  
ne comprit pas. Elle allait toujours, suivant les bou¬  
levards qui développaient devant elle leur longue  
perspective. Elle s'arrêta sur les ponts et regarda  
un instant, avec des pensées vagues, la Seine rouler  
ses eaux troubles. Elle s'arrêta encore devant le  
Palais de justice, et devant les squares où des  
enfants anémiques s'ébattaient déjà dans les allées,  
sous les arbres dont le vent d'octobre arrachait les  
feuilles jaunies. Puis, craignant de s'égarer, se rap¬  
pelant tout à coup qu’elle avait oublié le nom de la  
rue et l'enseigne de son hôtel, elle s'en revint par le  
même chemin, remontant la grande artère qui fend  
la largeur de Paris. Elle marchait plus vite, inquiète  
des suites de son étourderie, talonnée par l'angoisse  
de sa solitude. Qu'allait-elle devenir, chétive unité  
perdue dans cette mer humaine? A quoi lui servirait

TATIANA LEILOF.

37

ici la force qui la soutenait si bien dans ses longues  
courses, le courage qui l’empêchait de craindre les  
hordes errantes et les bêtes ennemies? C’étaient des  
dangers d’une autre nature qu’il lui faudrait braver;  
elle aurait à se défendre contre des ennemis autre¬  
ment redoutables; et un problème dont elle commen¬  
çait à pressentir les cruautés : Vivre! s'emparait  
déjà de son esprit.

Sur la place Saint-Michel, Tatiana rencontra  
Julien. Comme elle, il avait voulu sortir tout de suite,  
malgré la fatigue, accoutumer ses yeux au spectacle  
et ses pieds au pavé de Paris. Et comme elle il rentrait  
la mine inquiète, abattu par un même sentiment  
d’impuissance et d’isolement, par des doutes inatten¬  
dus sur lui-même, par l’angoisse réveillée du terrible  
problème : Vivre !... 11 avait rencontré des redingotes  
noires fripées, des figures besoigneuses, des regards  
quêteurs : il songeait aux nécessités qui dévorent  
tant d’existences et tant de forces, il se rappelait les  
angoisses de sa jeunesse quand il avait perdu sa pre¬  
mière bataille... Rapprochés encore par la sympathie  
de leur commune préoccupation, les deux jeunes gens  
se saluèrent avec une amitié presque fraternelle,  
comme s’ils ne s’étaient pas vus depuis longtemps.

3

38

TATIANA LEILO F.

Ils déjeunèrent ensemble dans un de ces humbles  
restaurants à prix fixe où se pressent les étudiants  
peu fortunés, — sans appétit, écœurés par la cuisine  
médiocre, par les portions parcimonieuses, par les  
sauces où trempent les pouces malpropres des gar¬  
çons. Oh! les bons plats, les conserves appétissantes  
de tante Pélagueïa! Ils mangèrent silencieusement  
l'un visa-vis de l'autre, à côté d'étrangers. Et  
quand ils eurent fini, ils n'avaient devant eux qu'une  
journée inoccupée, et d'autres journées qui vien¬  
draient, pleines d'inconnu, lourdes de fatigues et  
d'une lutte incessante et sans prestige, non contre  
des dangers réels, mais contre l'inertie dont ils sen¬  
taient déjà peser sur eux la tyrannique résistance.  
Le lendemain, Tatiana écrivit à sa tante, en lui  
demandant de la recevoir jusqu’à ce quelle eût  
trouvé un moyen d'existence. Puis elle se rendit  
dans un magasin de nouveautés pour acheter une  
toilette parisienne. Elle fit ses diverses emplettes  
agacée parles sollicitations des vendeurs et par leurs  
airs pincés quand elle disait, en faisant rouler les r  
avec son accent russe : « Trop cher... », suivie par  
les commis qui portaient ses paquets et la condui¬  
saient de rayon en rayon, peu séduite par l'étalage

TAT1ANA LEILHF.

39

d un luxe encore sans attraits pour son imagination.  
Elle vida sa bourse à plusieurs caisses, sans rien  
comprendre aux rouages de ces immenses machines,  
gênée toujours par ce sentiment de la lutte et du  
besoin qui la poursuivait dans toutes ses courses,  
pressentant que ces galeries et ces comptoirs regor¬  
geant d’étoffes et de marchandises sont le théâtre  
d’une incessante guerre, et que les commis pomma¬  
dés, les vendeuses en noir, les surveillants graves  
comme des policemen, les clients et les patrons,  
sont les obscurs héros de ces batailles sans gloire.

Et puis, les jours commencèrent à développer leur  
suite monotone.

Dès le matin, Tatiana et Julien allaient prendre  
leur premier déjeuner dans une petite crémerie du  
boulevard Saint-Michel. Julien y était entré par  
hasard, dans un de ces jours d’ennui où l'on éprouve  
le besoin d’entendre une voix humaine dire n importe  
quoi ; le bavardage de la bonne femme en cheveux  
blancs qui tenait rétablissement l’avait distrait de  
ses pensées habituelles, et il était revenu, heureux  
d’être arraché à lui-même. 11 amena Tatiana. Tous  
deux obtinrent bientôt qu’on leur préparât leurs  
repas et échappèrent ainsi à la nourriture malsaine

40

T AT IA N A LE1LOF.

comme aux promiscuite's des restaurants. Puis, peu  
à peu, un petit cercle se forma dans l’arrière-bou-  
tique de la crémerie qui servait de salle à manger,  
derrière un vitrage garni de rideaux en cretonne,  
autour d’une petite table ronde qu’on dépliait pour  
la circonstance, — un de ces cercles cosmopolites et  
mêlés comme il s’en constitue tout naturellement  
entre les étrangers pauvres qui viennent chercher  
leur vie à Paris, que le hasard rapproche et qui se  
trouvent bientôt liés par la similitude de leur con¬  
dition. Ce fut d’abord un dessinateur italien, Carlo  
Filippi, que Tatiana et Julien trouvèrent un jour  
absorbé dans la mélancolique contemplation d’un  
bol de chocolat. Filippi portait un veston café au  
lait à boutons de nacre gros comme des écus de  
cinq francs, un pantalon bleu de mer très-collant,  
une chemise à col rabattu, largement ouverte, un  
petit chapeau gris sur les boucles de ses cheveux  
noirs. 11 ne connaissait personne à Paris, pouvait à  
peine se faire comprendre et passait scs journées à  
courir vainement les journaux illustrés et les mar¬  
chands de dessins, qui refusaient ses croquis fou¬  
gueux, dont la drôlerie et les incorrections cachaient  
souvent de fines idées satiriques. Une autre fois,

TATIANA LEILOF.

41

comme les trois habitués, qui maintenant prenaient  
tous les jours leurs repas ensemble, achevaient leur  
premier déjeuner, ils virent entrer une jeune fille  
pauvrement et proprement vêtue, en robe de laine  
sombre, en gants de drap, en chapeau de paille brun  
entouré d'un velours à nœud étroit pour toute gar¬  
niture. Pour lui faire place, ils durent se serrer, et  
Fifippi, auquel Tatiana permettait de fumer, posa sa  
pipe sans mot dire. La nouvelle arrivante remarqua  
son geste et lui dit, d'une voix bien timbrée et très-  
calme :

— Vous pouvez fumer, monsieur.

Puis el!e demanda deux sous de lait et se mit à  
couper du pain dans son bol pendant que les autres  
l'examinaient. Ses cheveux d’un blond indécis étaient  
coupés court à la hauteur du col; les traits de son  
visage étaient lourds et presque virils, mais ses yeux  
clairs avaient un regard d'une douceur tranquille et  
tendre, et la grâce singulière de ses mouvements cor¬  
rigeait ce qu'il y avait de trop homme dans son cos¬  
tume et dans ses membres. A sa figure, à son accent,  
Tatiana crut reconnaître une compatriote. C’était en  
effet une Russe : elle se nommait Maria Lidine et  
étudiait la médecine. Une certaine intimité s'établit

42

TATIANA LE1L0F.

bientôt entre ces quatre jeunes gens perdus dans  
l'immensité de Paris, harcelés par des préoccupations  
et des besoins analogues. Us ne se voyaient d'ailleurs  
guère qu'aux repas, et, quoiqu'ils sentissent parfois  
le besoin de s’entraider, ils se parlaient rarement de  
leurs Affaires, suivant dans leur réserve la discrétion  
naturelle aux êtres pauvres qui craignent d'ajouter  
leurs soucis à ceux de qui leur a témoigné quelque  
sympathie. Après le déjeuner, ils se serraient la main :  
Filippi, ses dessins roulés sous le bras, se dirigeait  
vers les grands boulevards; quelquefois Julien  
l'accompagnait avec sa grande serviette noire, le  
front plissé d'inquiétude, les mains moites de sueur,  
tant les démarches qu'il allait faire lui semblaient  
pénibles; on voyait Maria descendre d'un pas allongé,  
d'un pas d’homme, du côté de l'École de médecine;  
Tatiana, le plus souvent, restait encore un peu à la  
crémerie, écoutait d’un air ennuyé discourir la cré¬  
mière et rentrait chez elle, lentement, la démarche  
abandonnée.

De tous, Tatiana était certainement la plus mal¬  
heureuse. Elle passait ses journées dans une inaction  
navrée où elle s'étiolait : son sourire perdait peu à  
peu son caractère indépendant et brave, devenait un

T A T1A N A LEiLO F.

43

autre sourire las, douloureux, un sourire de femme  
désabusée, et ses traits s’affaissaient : à de certaines  
heures, toute sa physionomie au regard éteint expri¬  
mait un ennui presque tragique et secoué par les  
suggestions d’une pensée obsédante. Elle ne recevait  
aucune réponse de sa tante, hésitait à lui écrire une  
seconde lettre, ne savait où la chercher si son adresse  
n’était pas exacte. D’ailleurs, qui était cette tante?  
Sa position lui permettrait-elle d’accueillir une nièce?  
Si elle la recevait, serait-ce de bon cœur ou en lais¬  
sant percer quelque chose de cette mauvaise humeur  
qui accompagne d’habitude les bonnes actions for¬  
cées?... Autant de questions auxquelles Tatiana ne  
pouvait répondre. Tout ce qu’elle savait de cette  
parente, qui était pourtant son dernier espoir, c’est  
qu’une fois elle lui avait envoyé, pour Noël, une  
poupée mécanique, — une grande poupée rose et  
blanche, sérieuse comme une petite fille bien élevée,  
et dont l’élégante toilette de bébé parisien, un peu  
fripée par le voyage, n’avait pas résisté longtemps  
aux brusqueries de Fédor. En rassemblant ses souve¬  
nirs, Tatiana se rappela encore qu’un jour, — trois ou  
quatre ans après la poupée, — son père avait dit, en  
recevant une lettre encadrée de noir : » Mon beau-

44

T A T IA NA LE 1 LO F.

frère est mort. » Tante Pélagueïa s’était alors mise  
à pleurer, en répétant: « Que va faire Anna? Qu’est-  
ce que Anna va devenir? » M. Leïlof avait conclu :  
« Si elle est trop malheureuse, elle reviendra... Je  
ne pense pas qu’elle soit riche : son musicien ne lui a  
sans doute rien laissé... « Et puis, on avait oublié le  
beau-frère mort et la veuve abandonnée là-bas, dans  
ce mystérieux Paris, au milieu des deuils semblables  
et des douleurs parallèles qui se pressent, se cou¬  
doient et ne se reconnaissent pas.

Dans rincerlitudeoù elle restait, Tatiana, sans en  
parler même à Julien, voulut essayer de gagner sa  
vie. Elle peignait un peu, sur émail ou sur porce¬  
laine; mais Paris regorge de jeunes filles plus habiles  
et protégées, et quelques démarches infructueuses  
l’eurent bientôt découragée. Elle aurait pu donner  
des leçons de piano ou de russe; mais à toutes les  
devantures de boutiques elle lisait des affiches de  
professeurs titrés, offrant des cours gratis; elle  
essaya de s’adresser à une agence : on lui fit payer  
son inscription, et elle attendit en vain qu’on lui  
envoyât un élève. Pourtant, ses ressources s’épui¬  
saient. Elle pouvait vivre jusqu’au milieu de janvier;  
ensuite, ce serait la faim. Elle s’en rendait compte,

T A TIA N À LKILOF.

45

mais ne savait comment conjurer le péril, comment  
au moins reculer le terme. À mesure que le temps  
marchait, elle sentait ses forces diminuer, son énergie  
se détendre dans une sorte de résignation veule et  
passive. Elle qui, toute petite, serrait dans sa main  
un couteau d’enfant pour se défendre contre les  
loups, s’abandonnait sans résistance à la misère, ne  
sachant de quelle arme frapper le monstre invisible  
dont elle se jugeait la victime prédestinée, croisant  
les bras en attendant qu'il la dévorât. 11 faut dire  
aussi que, dans un milieu si différent du sien, ses  
facultés étaient comme paralysées. Trop de choses  
nouvelles se révélaient à sa connaissance, dont elle  
ne saisissait ni le jeu ni les proportions. Par exemple,  
elle ne pouvait sortir sans être abordée, quelquefois  
poursuivie, par un homme ou par un groupe d'étu¬  
diants. Les premiers temps, dans sa naïve ignorance,  
elle regardait en face ceux qui la regardaient : l'expé¬  
rience lui eut bientôt appris qu’il faut détourner les  
yeux et marcher plus vite. Des phrases entendues,  
des rencontres de couples, des coudoiements, des  
disputes dans la chambre voisine à travers la mince  
cloison et la porte condamnée, tout cela l’initia peu  
à peu aux côtés odieux de la vie civilisée. Quand les

3.

46

TATIANA LEILOF.

allures provocantes et le faux luxe criard de certaines  
femmes, ainsi que les mines oisives et louches de  
certains hommes, lui eurent révélé le secret de tant  
d'existences, elle prit pour un temps en dégoût le  
monde où elle s’était fourvoyée, et, tandis qu elle  
entrevoyait avec des frissons la prostitution la guet¬  
tant, tandis quelle se révoltait contre cette honte,  
d’amères nostalgies la reportaient à toute heure du  
jour dans son vaste pays où jamais elle n’avait connu  
de telles angoisses.

Pour Tatiana, pour Julien et pour leurs nouveaux  
amis, le meilleur moment était la soirée, quand,  
après le dîner, ils prenaient le café tous les quatre,  
oubliant dans leur causerie les amertumes de la  
journée. Madame Hurteau, la crémière, s’asseyait  
auprès d’eux, avec sa fille Augustine\* Des clients  
auraient pu venir encore pour du lait, pour une  
demi-livre de chocolat : on les abandonnait aux soins  
de M. Alexandre, un très-vieux bonhomme à lunettes,  
à menton rasé, qui semblait en pain d’épice et fla¬  
geolait sur ses jambes, un ancien ami de la familte  
resté sans ressource, avec lequel on partageait le  
pain dur à gagner. Quand madame Hurteau réussis¬  
sait à prendre la parole, elle racontait avec son

T A TIA N A LE! LOF.

47

gros accent normand d’interminables histoires :  
c’étaient alors des ajevoustfcVmzin et des «icroirericz-  
vous » qui n'en finissaient pas. Pour l'interrompre il  
fallait que Filippi s'abandonnât tout à coup à quelque  
expansion napolitaine qui ramenait pour un instant  
le sourire de jadis sur les lèvres de Tatiana. D'autres  
fois, les tentatives de madame Hurteau pour acca¬  
parer l'attention restaient vaines, Julien et Maria  
poursuivant avec persévérance, malgré les bâille¬  
ments de Filippi, de graves discussions politiques.

F? cercle faillit s'élargir : un jour, on vit appa¬  
raître i n Croate, professeur dans une institution du  
quartier; mais il fut jugé inférieur et laissé à l'écart.

On accueillit plus sympathiquement une simple  
bonne femme, madame Lheureux, qui prit l'habitude  
de venir dîner le soir. Madame Lheureux ayant eu  
jadis, comme elle aimait à le répéter d'un ton mysté¬  
rieux, tt de la fortune \*, vivait sur un continuel pied  
de guerre avec madame Hurteau, qu elle s'obstinait  
« à remettre à sa place » quand la brave crémière  
prolongeait trop ses histoires.

— Permettez-moi, madame, de vous faire observer  
que...

— Moi, madame, je vous direrai...

48

T AT IA NA LE I LOF.

— Cela peut être votre opinion, madame, mais,..

Et la querelle ainsi commencée se prolongeait  
jusqu'à la dernière goutte de café noir. Et les jeunes  
gens, après s’être amusés quelques minutes de  
l'acharnement des deux commères, se laissaient re¬  
prendre peu à peu par leurs préoccupations respec¬  
tives, Laissaient la tête et restaient silencieux.

Dans les premiers jours de décembre, Julien  
trouva une leçon : il devait enseigner, trois fois par  
semaine, la géographie et l'histoire à un enfant de  
dix ans, si » nerveux » qu'il ne pouvait entrer au  
lycée. C’était, certes, un résultat médiocre, et pour¬  
tant ce fut une joie et un encouragement pour lui.  
Il annonça gaiement la bonne nouvelle à Tatiana,  
non sans chercher à lui insinuer avec toute la déli¬  
catesse possible que, si elle se trouvait gênée en  
attendant la réponse de sa tante, il serait heureux  
quelle voulût bien compter sur lui. Et il se trouva  
ainsi aux prises avec un gamin turbulent qu’il ne  
pouvait ni punir ni gronder, à cause des a nerfs ».  
Julien n’était point d’une imagination lente. Sa vie  
se trouvant en quelque sorte mêlée à celle de deux  
jeunes filles, toutes deux également isolées : l’une,  
belle, ardente et triste, tellement abandonnée et

T A TIA N A LEILOF.

49

menacée dans le monde nouveau où elle errait, quil  
tressaillait d’une pitié attendrie en pensant à elle;  
l’autre, soutenue par un but, marchant avec sérénité  
comme dans une atmosphère de chimères, entrant  
avec lui dans les questions qui le passionnaient et  
prêtant à ses idées, à défaut du charme de la beauté,  
celui de sa voix profonde et de ses yeux graves où  
passaient des reflets d’infinie douceur; n’ayant de  
conversations qu’avec elles, n’ayant de bons que les  
moments qu’il passait auprès d’elles, il devait néces¬  
sairement se sentir attiré vers elles par des sympa¬  
thies de plus en plus vives. La communauté des  
goûts le rapprochait de Maria; mais plus il admi¬  
rait sa vaillance, plus il tendait à la traiter en cama¬  
rade, tandis que ses aspirations, si secrètes qu’il ne  
se les avouait pas, montaient à Tatiana. Elle lui  
plaisait par ses défauts justement, — sa coquetterie  
innée, ses violences, ses alanguissements d’une  
inconsciente hypocrisie, — par toutes les fascinations  
de sa nature féminine, par la poésie étrange quelle  
dégageait, par l’espèce de responsabilité quil avait  
d’elle. Un sentiment fraternel se mêlait à cette ten¬  
dresse encore cachée, l’élargissait, la faisait plus  
vivace et plus dévouée. De son côté, Tatiana se

50

T A TIA N A LE1LOF

rapprochait plus affectueusement de son ancien pré¬  
cepteur; mais elle lui serrait la main sans trouble,  
elle le regardait en face sans voir encore de lui  
rien de plus qu'un inférieur dont les circonstances  
ont fait un ami. Au fond, Filippi, avec ses allures  
libres et « artistes ,, les histoires d'amour dont il  
avait toujours la bouche pleine, son rire facile, sa  
mâle séduction d'homme à bonnes fortunes, lui  
plaisait davantage : d'autant plus qu'Augustine  
Hurteau, — une bonne grosse fille aux lèvres épais¬  
ses, — l'accaparait et le couvaitdes yeux. D'ailleurs,  
celte espèce d'attraction des semblables qui poussait  
l'une vers l'autre leurs deux riches natures ne les  
entraîna jamais qu'à des rires étouffés autour de la  
table ronde, sous le regard indigné de madame  
Lheureux, pendant que Julien et Maria causaient  
politique.

Entre Maria et Tatiana, des rapports d'une nature  
toute particulière ne tardèrent pas à s'établir : une  
sorte de crainte réciproque et d’antipathie d'instincts  
vint se mêler à leur amitié de hasard. Maria, mal  
attifée dans sa robe de laine, son visage presque  
toujours terne sous son éternel chapeau de paille  
brune, se trouvait mal à l'aise, effarée, à côté de

TATIANA LEILOF.

5t

Tatiana : la femme qu’elle était, sortie de sa voie,  
endurcie, virilisée par les circonstances et conser¬  
vant pourtant au fond du coeur toutes les aspirations  
de son sexe, regardait avec une sorte d’effroi s’épa¬  
nouir et se développer sous ses yeux une véritable  
femme, une créature de son espèce et pourtant si  
différente, dont les lèvres semblaient prêtes à savou¬  
rer le meilleur de la vie, dont les yeux cruels et  
séducteurs se voilaient parfois comme des reflets  
d’une âme troublée. Tatiana, de son côté, sentait  
avec force la supériorité intellectuelle et morale de  
sa compagne. Mais elle redoutait cette énergie dans  
la lutte des petits besoins, cette patience à supporter  
les privations banales, celte différence acquise et  
persistante devant les joies possibles, ce mépris des  
convoitises qu’elle sentait trop souvent s’agiter dans  
son propre cœur. Elle avait l’horreur du sacrifice,  
quel qu’il fut, le besoin d’établir n’importe où et de  
faire triompher sa personnalité. De son affreuse  
chambre d’hôtel, grâce à deux ou trois dessins dans  
des passe-partout, grâce à des porte-fleurs bon  
marché, à des morceaux d’étoffe découpés dans son  
ancienne garde-robe, à quelques bibelots japonais,  
Tatiana avait fait une chambre à peu près conforta-

52

T AT IA NA LEILOF.

ble. Elle eut un frisson de pitié, et peut-être aussi un  
peu de dégoût, lorsqu'elle pénétra pour la première  
fois dans la chambre de Maria, qui, vers la fin de  
décembre, fit une courte maladie. C'était, dans un  
grand bâtiment gris à escaliers sales, une de ces  
mansardes qu'on réserve aux bonnes et qu'on se  
décide à louer quand les locataires font leur ouvrage  
eux-mêmes. Pas de rideaux aux fenêtres qui sur¬  
plombaient un horizon désolé de toits luisants de  
pluie et des cheminées noircies dont les fumées flot¬  
taient longtemps dans l'air lourd. Pour tout mobilier,  
avec le lit, une vieille commode, deux chaises de  
paille, une table en bois blanc et, au-dessus, suspen¬  
due à la muraille, une petite bibliothèque chargée de  
gros livres brochés, déchiquetés par trop d’usage.  
Une lampe à esprit-de-vin posée sur la table avec  
une assiette, un couvert, et un plat où restait du  
beurre figé, trahissaient une cuisine faite à la hâte,  
un repas de pauvre pris sans appétit ni plaisir. Sauf  
les robes appendues aux murailles et le chapeau de  
paille resté sur une des chaises, aucun détail ne  
révélait la main soigneuse, les goûts délicats de la  
femme. Et dans son lit sans courtines, sous le man¬  
teau ajouté aux couvertures insuffisantes, avec ses

T ATI AN A LEILOF.

à 3

cheveux courts, Maria n'avait pas de sexe. Les yeux  
cerclés et battus qu'elle leva sur la visiteuse conser¬  
vaient pourtant l'énergie de leur pensée habituelle,  
leur éclat tranquille et leur énigmatique douceur :

— Vous êtes bien gentille de venir me voir, dit-  
elle à Tatiana en lui indiquant d'un geste une des  
deux chaises.

Tatiana, quand elle se fut informée de sa santé,  
chercha longtemps quelque chose à lui dire. Les  
mots ne venaient pas. Elle finit par parler de leurs  
amis communs : au déjeuner, Filippi avait raconté  
une histoire très-drôle, et madame Lheureux avait  
failli se prendre aux cheveux avec madame Ilurteau.  
Puis, peu à peu, elles en vinrent aux demi-confi¬  
dences, et, à travers des réticences, Maria laissa  
deviner quelque chose de l'énigme de sa vie.

Maria Lidine avait quitté son pays et n'y pouvait  
rentrer, étant poursuivie pour ses relations avec plu¬  
sieurs nihilistes, compromis eux-mêmes dans quelque  
conspiration découverte, et deux si gravement, qu'ils  
avaient été envoyés, non pas en Sibérie, mais dans  
cette île de Sacharine proche des côtes du Japon, où  
des fièvres lentes, plus impitoyables que les mines,  
dévorent peu à peu ceux qui ont résisté aux fatigues

51

TATIANA LEILOF,

des voyages, et d'où jamais un condamné n'est revenu.  
Maria mentionna à peine ces circonstances; mais  
quand, de sa voix toujours calme, elle parla de son  
exil et de ses amitiés, la crispation de ses traits  
révéla une profonde blessure, comme un trou creusé  
dans sa vie : sans doute, un des forçats était son  
frère, son fiancé peut-être, et c'était une part d'elle-  
même qui périssait lentement là-bas. De sa famille  
elle dit également peu de chose : son père était  
mort, sa mère lui envoyait de l’argent quand elle  
pouvait, de temps en temps. D'ailleurs, elle gagnait  
presque de quoi vivre — il lui fallait si peu ! — par  
des leçons, par des traductions quelle faisait en  
commun avec des compatriotes pour des journaux  
radicaux, par de menus travaux pour des éditeurs.  
Quel but poursuivait-elle? Pourquoi, elle qui prê¬  
chait l'amour libre et le mépris des règles de la  
morale, vivait-elle seule, toujours au travail, sans  
plaisir, sans rien?... Pourquoi, elle qui affectait de  
haïr l’humanité, voulait-elle la régénérer par les  
plus terribles moyens? Quelle étrange foi l'animait  
et la soutenait, elle qui déclarait ne croire à rien?  
Tatiana, qui se rendait compte de ses contradictions,  
ne la comprenait pas, mais se sentait singulièrement

TaTIANÀ leilof. 55

attirée, comme on peut l’être par une mystérieuse  
parenté d’âme. Toutes les paroles de Maria, d'un  
sens si nouveau, éveillaient en elle des échos encore  
inconnus; le culte de la douleur qui fanatisait la  
pauvre créature étendue sur ce pauvre lit la fasci¬  
nait de son formidable attrait, le magnétisme conta¬  
gieux du rêve l’effleurait d’une aile prête à l’emporter.  
En sortant, Tatiana secoua cette vague impression  
comme on secoue les terreurs d'un cauchemar; mais  
les soirs suivants, elle écouta plus attentivement  
Maria, qui s’échauffait en causant avec Julien,  
autour de la petite table qui les réunissait.

Ensemble ils remuaient ces questions que les  
jeunes gens, ceux-là mêmes qui affectent de se désin¬  
téresser le plus de la bataille générale, n’abordent  
jamais sans passion. A l’audace et à la foi de Maria,  
à cette audace des nations jeunes qu’elle avait  
apportée de son pays nouveau, à cette foi presque  
naïve et d’un si profond mysticisme qui transfor¬  
mait sa philosophie toute de négations en une sorte  
d’Evangile désespéré, Julien opposait le scepticisme  
conservateur des peuples latins, défenseurs naturels  
de la société qu’ils ont organisée. Mais tandis qu’en  
général il restait maître de lui, Maria se transfor-

o6

TATIANA LE I LO F.

mait. Celte fille aux gestes gauches, à la parole  
lourde, embarrassée par un accent assez fort, la  
voix toujours voilée et tranquille, mais transfigurée  
et le visage éclairé par les flots d'une lumière inté¬  
rieure, s'élevait peu à peu jusqu'à l'éloquence, trou¬  
vant, pour parler du peuple et de son pays, de gran¬  
dioses et frissonnantes images dont l’éclat oriental  
illuminait un instant l'humble pièce où crépitait une  
mauvaise lampe.

— Oui, je suis nihiliste, dit-elle un jour à Julien  
qui raillait l’insuffisance de son programme, si vous  
appelez nihilistes ceux qui, trouvant la société toute  
mauvaise, veulent la saper par sa base... Et je suis  
nihiliste, non pas avec les rêveurs et les révolution¬  
naires en chambre, mais avec les gens d’action, avec  
ceux qui ont su détruire, avec les esclaves qui ont  
brisé leurs chaînes, depuis Spartacus jusqu a Kara-  
kosow!.,. Je suis nihiliste avec les vaincus, avec les  
martyrs tombés pour la grande cause de la déli¬  
vrance, avec les humbles qui ne savent pas encore  
épeler les désirs de liberté inscrits au fond d’eux-  
mêmes...

Pendant qu'elle parlait ainsi, Filippi, sa pipe à la  
bouche, très-indifférent, envoyait dans l'air des ronds

TATIANA LE I LO F. 5;

de fumée, et madame Lheureux regardait malicieu¬  
sement madame Hurteau épouvantée, pensant conti¬  
nuellement à la police « qui devait finir, disait-elle,  
par se lasser de toutes ces folies «.

— Spartacus ! Karakosow ! répondit Julien, à quoi  
donc ont servi leurs crimes, que vous appelez des  
sacrifices?... Quelle est F œuvre de vos martyrs?...  
Vous parlez de délivrance : y en a-t-il une pour les  
hommes? L'humanité est régie par des lois immua¬  
bles, dont l'observation raisonnable peut seule assu¬  
rer son salut. La délivrance, pour elle, c'est de  
découvrir ces lois, de mettre d’accord les conditions  
de sa vie organique avec leurs exigences, d’en accep¬  
ter paisiblement la sujétion. La délivrance n’est pas  
dans la révolution : c'est la lente et continuelle  
transformation qui se produit quand même on lui  
résiste, et qu'il faut savoir favoriser sagement.

— ...Le libéralisme, alors, n’est-ce pas?... Dites  
le mot, puisque vous préconisez la chose.

Filippi se pencha vers Tatiana :

— Mon Dieu, qu'ils sont embêtants 1 fit-il.

Mais la jeune fille écoutait, et Maria continuait, la  
figure de plus en plus animée et la voix toujours  
calme :

53

T A TIA N À LEILOF.

— Et vous avez la naïveté de croire que le libéra¬  
lisme est un remède aux maux dont souffre votre  
société!... Vous croyez aux réformes progres¬  
sives!... Quelles sont-elles, vos réformes?... L'éta¬  
blissement plus solide de la République, je parie !...  
l'égalité!... l'extinction du paupérisme!...

— Mais non, mais non!... Je ne réclame rien,  
pas plus que je ne m'élève contre ce que nous avons  
réalisé... J'accepte le fait accompli, et...

— Si nous tombons dans les comparaisons, je vous  
dirai qu’on ne commence pas par tuer un malade  
pour le guérir... D’ailleurs, votre chimère est irréa¬  
lisable : vous détruirez la société — peut-être —  
mais non les éléments imparfaits qui la composent;  
et avec des éléments imparfaits vous n'obtiendrez  
jamais qu’un tout défectueux... Profitez un peu des  
expériences des autres. Sommes-nous beaucoup plus  
avancés qu'avant 89? Le régime actuel n’est-il pas  
aussi tyrannique que l'ancien régime ? Les majorités  
oppriment les minorités, comme autrefois les mino¬  
rités opprimaient les masses. Et vraiment je ne sais  
laquelle de ces deux oppressions est la pire. Celle  
d'hier condamnait les foules à la misère; celle d’au¬  
jourd’hui condamne à la médiocrité l’élite intellec-

TATIANA LEILOF.

59

tuelle qui peut seule rendre le inonde habitable...  
Un ronflement de madame Iïurteau interrompit la  
conversation, qui s’arrêta comme elle s’arrêtait tous  
les soirs, pour recommencer le lendemain.

Tatiana, quoiqu’elle ne prît jamais la parole et  
s’intéressât assez peu aux théories de sa compatriote,  
en subissait pourtant la délétère influence. 11 se déve¬  
loppait en elle un sentiment de révolte contre la vie  
qu’elle entendait ainsi maudire, et dont elle commen¬  
çait à pressentir les cruautés. Mais son naïf et naturel  
égoïsme transformait, pour les rapporter à son cas  
particulier, les anathèmes de la nihiliste contre la  
société. Tandis que l’étudiante condamnait le monde  
parce que la douleur y sévit, Tatiana le trouvait  
mauvais parce que sa place n’y était pas assez  
grande. Quand l'une demandait du pain pour tous  
les hommes, l’autre pensait à ses appétits, quelle  
était si loin de pouvoir satisfaire. Maria, comme elle  
aimait à le dire, souffrait de toutes les souffrances  
éparses autour d’elle, et Tatiana pensait sans cesse  
à ses ennuis. Tatiana, quelquefois, se sentait prise  
d'une sorte d’admiration jalouse pour sa compatriote.  
1 He aurait voulu vivre comme elle, de quelques sous  
de lait et d’une côtelette, serrée dans une robe de

60

T A TIA N A L EI LOF.

pauvresse, sans éprouver aucun besoin de bien-être,  
heureuse seulement d'appartenir à une idée. Mais  
elle sentait quelle ne le pourrait jamais : c'était avec  
de sourdes colères et des convoitises passionnées  
qu'elle reprisait ses robes, et, le plus souvent, la  
tranquille résignation de mademoiselle Lidine l'exas¬  
pérait.

— !Vavez-vous donc jamais faim? lui demanda-  
t-elle une fois en la voyant diner d'un petit pain et  
d'une tasse de bouillon.

L’étudiante répondit de sa voix lente et sûre :

— Je n'ai jamais eu beaucoup d’appétit.

Et c'était peut-être vrai.

Le même jour, les deux jeunes filles sortirent  
ensemble, et Tatiana s’arrêta longtemps devant un  
magasin de modes. Tout à coup, montrant à son  
amie un chapeau marqué soixante francs, elle lui  
dit d'un ton saccadé, presque agressif :

— Ce chapeau me fait envie... Pas à vous, je suis  
sûre?... Vous ne désirez donc rien?... Moi, je vou¬  
drais tant de choses!... Comment faites-vous pour  
vivre ainsi?

— Je vis dans l'avenir, lui répondit Maria en  
s’animant tout de suite... et je ne suis pas la seule...

T A T1A N A LE1L0F.

61

U y en a beaucoup comme moi, qui passent au  
milieu du luxe parisien sans en rien envier... Nous  
ne nous occupons pas de ces choses frivoles, parce  
que nous pensons à la patrie absente où des millions  
d'êtres souffrent de bien autres misères. Les priva¬  
tions sont pour nous peu de chose, parce que nos  
corps et nos âmes appartiennent à l’idée qui nous  
nourrit et nous réchauffe... La vie que vous rêvez  
n’est, à nos yeux, que la parodie sans intérêt d’un  
drame sublime; nous sommes indifférents à vos  
joies... Vous êtes bien bonne de nous plaindre!...  
Mais que pensez-vous de ceux qui sont morts de la  
main du bourreau et de ceux qui marchent les pieds  
enchaînés sous un fouet toujours levé?

Elle s’arrêta un instant, puis elle ajouta d’une  
voix plus basse, laissant ainsi échapper le secret de  
son cœur, celui de tant d'autres âmes troublées  
comme la sienne dans la source de leurs désirs  
intimes :

— Ah! non, je ne me plains pas : je voudrais  
souffrir réellement... Le bonheur est dans le mar-  
lYre; 11 n’y a de vrai que le sacrifice...

Et elles continuèrent à marcher silencieusement  
1 une à côté de l'autre, celle-ci poursuivant son rêve

4

62

TATIANA LEILOF.

de malade, rongée par son mysteïieux désir de souf¬  
france, celle-là reprise peu à peu par la séduction  
des choses extérieures, des passants, des boutiques,  
des bruits, entraînée à oublier un instant ses inquié¬  
tudes et ses colères pour jouir quand même de l'air  
et du soleil...

Le mois de janvier fut cruel. Tatiana vendit ses  
quelques bijoux et se décida à écrire une nouvelle  
lettre à sa tante : c’était son dernier espoir. Deux ou  
trois louis lui assuraient l'existence jusqu’à la fin du  
mois, où elle ne pourrait même pas payer les trente-  
cinq francs de sa chambre, et elle évitait de penser  
aux jours qui suivraient, au parti qu’il faudrait  
prendre, à la misère, à la mort.

Julien tournait autour d'elle, la mine inquiète,  
frappait plus souvent à sa porte, ayant d’autant plus  
pitié d’elle qu’il la devinait organisée pour une tout  
autre existence. Il aurait voulu lui dire: » Parta¬  
geons ce que j’ai. » Mais comment lui proposer  
cette aumône? Une fois, il aborda la question par  
un chemin détourné, en offrant à Tatiana de se  
mettre à la recherche de cette tante qui ne répondait  
rien :

— ...Peut-être qu’elle a déménagé, lui dit-il, que

T A T IA N A LE I LOF.

63

les lettres ne lui parviennent pas. Mais en s’adres¬  
sant au concierge de son ancienne demeure...

Tatiana interrompit :

— Peut-être aussi qu’elle ne veut pas de moi...

11 se tut un moment, réfléchissant; puis il se

décida à poser nettement la question :

— Alors, fit-il, qu’allez-vous faire?

Sans le regarder, elle répondit :

— Je ne sais pas...

Ils se turent un moment, puis Julien reprit, en  
cherchant ses mots :

— Ecoutez... J'ai une responsabilité envers vous :  
c est moi qui vous ai amenée à Paris... et je ne veux  
pas que vous souffriez... Permettcz-moi... comme  
à un ami... de... de... me mettre à votre disposi¬  
tion.

Elle lui dit merci d’un ton vague, et ajouta :

Pour le moment, je n’ai besoin de rien, je vous  
assure...

Elle était trop naïvement égoïste pour repousser  
toujours une offre pareille; mais elle voulait attendre  
encore : pourquoi avouer sa misère tant qu’il lui  
estait quelques sous?...

Un matin, peu de jours après cet entretien,

6<

TATIANA LEILOF.

Tatiana vit entrer sa tante. Comme Julien l’avait  
pensé, madame Krèn ayant changé d’appartement,  
la première lettre s’était perdue, et la seconde venait  
de lui parvenir la veille, toute chargée de suscrip-  
lions. Madame Krèn était une grande femme maigre,  
aux cheveux grisonnants, aux petits traits irrégu¬  
liers ; son visage respirait une bonté un peu molle.  
Elle portait une robe noire, un châle et un chapeau  
coupé. Quand elle eut appris que sa nièce était à  
Paris depuis plusieurs mois déjà, et lui avait écrit  
une fois sans recevoir de réponse, elle devint toute  
pâle.

— Mon Dieu ! qu'aurais-tu fait si tu ne m’avais  
pas trouvée?...

— J’aurais bien fini par gagner ma vie, répondit  
Tatiana.

Madame Krèn la regarda d'un air étonné :

— Ma pauvre petite, fit-elle, on voit bien que tu  
arrives de Samara!... Est-ce qu’une femme peut  
gagner sa vie à Paris?... 11 y a déjà tant d'hommes  
qui meurent de faim!

— Mais, ma bonne tante, repartit vivement  
Tatiana, je ne compte pas m’établir chez vous sans  
vous aider...

TATIANA LEILOF.

65

Madame Krèn leva les yeux avec un sourire désa¬  
busé qui racontait son histoire :

— Je n’ai pas d’enfant, dit-elle simplement, et  
j’aimais bien mon frère... Nous partagerons le peu  
qu’il y a... Dois-tu quelque chose à ton hôtel?

Taliana devint très-rouge : elle n’avait pas de  
quoi payer le dernier mois de sa chambre. Madame  
Krèn demanda le compte ; puis elles empilèrent à la  
hâte la petite garde-robe de la jeune fille dans une  
seule malle. Tatiana courut prévenir Julien de son  
départ. Elles montèrent dans un fiacre :

— Où demeurez-vous, ma tante?

— Rue Rennequin, à Batignolles.

Une de ces rues tristes et pauvres qui aboutissent  
au boulevard Pereire, où les vitres sales des bou¬  
tiques montrent des étalages d’objets douteux, où  
des meubles désolés, les plus chancelants en équi¬  
libre sur les plus solides, encombrent le trottoir  
étroit, où les grandes maisons, avec leurs étages  
bas et leurs fenêtres serrées, semblent de vastes  
casernes et logent en effet les plus misérables soldats  
du besoin : petits rentiers que la cherté croissante de  
la vie pousse à la misère; petits employés qui par¬  
tent le matin avec un pain d’un sou dans leur poche;

4

«s

TATIANA LEILOF.

{petites gens de tous métiers, plus près des ouvriers  
qu'ils méprisent que des bourgeois qu'il envient et  
dont ils rachètent les redingotes râpées ou les pan¬  
talons manqués; petits marchands qui prélèvent sur  
ces maigres existences de quoi nourrir leur unique  
enfant, chétif, phthisique ou scrofuleux, en écono¬  
misant des rentes insuffisantes pour leur vieillesse.  
L’appartement de madame Krèn était à Tentre-sol  
d'une de ces maisons. Il se composait de trois pièces  
donnant toutes sur la cour et d’une cuisine. Le  
soleil n’y descendait jamais : quand il brillait, ses  
rayons restaient aux fenêtres du dernier étage, et  
leur éclat lointain augmentait la tristesse de celte  
obscurité toujours un peu humble dans laquelle se  
flétrissaient quelques caisses de fleurs. En regardant  
les trois murs blanchis à la chaux et crevés de trous  
obscurs qui enfermaient son horizon, Tatiana eut  
un frisson rapide, comme si elle eût soudain senti  
peser sur elle l'oppression de toutes les existences  
entassées dans les étages superposés.

— J'ai déjà préparé ta chambre, lui dit madame  
Krèn en ouvrant une porte.

C’était la salle à manger — on la reconnaissait  
aux fausses boiseries — que l’excellente femme avait

TATIANA LEII.0F.

67

sacrifiée et transformée en chambre à coucher. Elle  
affirma que la métamorphose sétait accomplie sans  
dérangement : le plus difficile avait été de placer  
dans le salon, qu’encombrait le piano à queue du  
compositeur défunt, la petite table ronde et le dres¬  
soir.

— Tu verras que nous ne serons pas malheureuses  
ici, reprit madame Krèn en hésitant un peu... L'ap¬  
partement a l'air triste, mais on s'y habitue... Et  
puis, j'ai quelquefois des visites : les amis de mon  
mari ne m'ont pas tout à fait abandonnée... D'ail¬  
leurs, quand il le faut, on apprend à se suffire à  
soi-même...

Et leur existence à deux commença.

Qu'elle était loin, cette humble vie, de ce qu'avait  
rêvé Tatiana!... Que Paris, qui pour elle tenait  
dans ces trois pièces sans air ni lumière, lui sem¬  
blait misérable et petit ! Comme elle regrettait son  
pays, ses vastes steppes vides où elle s'enivrait de  
vent et de liberté!... La-bas, les grandes courses,  
l'indépendance, l'espace, jusqu'aux besoins d’in¬  
connu qui s'agitaient en elle et tenaient sa pensée en  
arrêt l'occupaient tout entière, empêchaient l'ennui  
d'entraîner sa fantaisie dans les régions malsaines.

«8 TATIANA LE 1 LOF,

Maintenant réduite à l'immobilité, obligée d'aider la  
chétive bonne dans les soins du ménage et de mesu¬  
rer son capricieux appétit de dix-huit ans au budget  
invariable, n’ayant même plus, comme au quartier  
latin, l'attente vague de quelque chose d'inespéré,  
d'un miracle, d'un hasard de bonheur, Tatiana sen¬  
tait ses désirs s'élargir à la fois et se préciser, fran¬  
chir les limites de la prison, s’en aller loin, dans  
d'autres pays ou dans d'autres milieux, rencontrer  
la richesse ct le plaisir, et s’épanouir en de vastes  
satisfactions. On dit que les malheureux dont la faim  
ronge les entrailles voient passer devant leurs yeux,  
dans un demi-sommeil, des services de somptueux  
festins : de même, dans la banalité des journées  
paresseuses, la jeune fille, assise devant un maigre  
feu de coke, se créait un monde splendide et faux  
d’où les exigences de la réalité la tiraient sans cesse  
en l’exaspérant.

De temps en temps Julien venait la voir, et ses  
visites étaient un événement. Très-découragé lui-  
même, ayant en vain frappé à bien des portes, il  
s’efforçait pourtant de cacher ses déceptions. Mais  
ce qu’il ne cachait pas et ce que Tatiana devinait  
ou plutôt pressentait, c’était une pénible lutte inté-

TA TIA NA LEILOF.

69

rieure, une invasion d’idées nouvelles qui faisaient  
table rase dans son cerveau, cette espèce de fièvre  
intellectuelle que développe le séjour de Paris et  
d’où l’homme soi t transformé ou perdu. Elle parlait  
d’un drame qu’il avait rapporté de Samara, et il  
haussait les épaules; d’un roman dont il esquissait  
le plan pendant les repas de la crémerie, et il hochait  
la tête :

— Je ne travaille pas, disait-il, je ne sais où je  
vais, je ne sais ce qu’il faut faire; peut-être que je  
n’ai pas de talent... Les difficultés extérieures ne  
sont rien, mais il faut savoir ce qu’on veut!...

— Moi, répondait Tatiana, je ne veux rien, je  
n’attends rien de l’avenir; je m’ennuie.

Mais la vie qui brillait dans ses yeux, son rire  
franc qui chassait sa mélancolie dès que Julien lui  
racontait une saillie de Filippi ou une mésaventure  
de madame Lheureux, la vivacité subite de ses gestes  
et ses soudaines expansions démentaient ses paroles.  
Julien le sentait.

— Oh! vous, disait-il, vous ne resterez pas ici;  
il vous arrivera quelque chose...

Une fois, avec effort, il ajouta :

— Vous épouserez un prince!

TATIANA f.EILOF.

70

Et Tatiana éclata de rire, en répétant :

— Oui, c’est cela, le prince Bleu !...

Ce fut un événement pour Tatiana quand, un  
jour, sa tante lui annonça qu1 elle invitait à un thé  
les quelques amis de son mari qui lui étaient restés  
fidèles. Tatiana voulut qu'on invitât aussi Julien,  
dans l’espoir de lui procurer une relation utile.

Au soir fixé, les amis arrivèrent vers neuf heures.

C’étaient tous des hommes occupant d’importantes  
situations, qui jadis avaient traversé ensemble les  
années pleines d’écueils et qui, obéissant à une  
vieille habitude, se donnaient le mot une fois par  
an pour venir perdre leur soirée chez la veuve de  
l’ami mort, s’asseoir dans des fauteuils usés et  
tremper dans du thé les plus économiques des bis¬  
cuits anglais. L’un, qui, du vivant de Krèn, courait  
encore le cachet, était maintenant professeur au  
College de France; un autre, quoique Autrichien  
•d’origine et médecin de profession, dirigeait depuis  
quelque temps un grand journal parisien; un autre,  
longtemps bohème, puis préfet du 4 septembre,  
occupait une place considérable dans l’administra¬  
tion; les deux derniers, l’un peintre, l’autre écri¬  
vain, avaient dans leur difficile carrière imposé leur

T AT IA N A LEILOF.

71\*

nom au public. Séparés par la diversité de leurs;  
intérêts, ils se rencontraient rarement, mais toujours  
avec plaisir. Ce soir-là, ils eurent un étonnement.

— Ma nièce, leur dit madame Krèn en leur pré¬  
sentant Tatiana.

Dans la lumière des deux lampes à globes dépolis-  
posées sur le piano, avec T originalité si frappante-  
de son visage qu’animait le plaisir d’une distraction  
inespérée, avec la souplesse de ses allures et la grâce  
de ses attitudes, sous l’écroulement de sa lourde che¬  
velure dont les reflets semblaient éclairer la pièce-  
terne, la jeune fille était si belle et si peu dans son;  
cadre, qu’on l’eût prise pour une reine étrangère en  
visite de charité. Sa tante dut répéter son histoire à.  
chaque nouvel arrivant, et l’étonnement redoubla..  
Comment! cette ravissante créature avait vécu d’une  
vie presque sauvage, courant les steppes, chassant,,  
ramant sur la Samara, — un fleuve dont ou soup¬  
çonnait à peine l’existence!... Elle avait traversé\*  
l’Europe sans avoir peur, passé quatre mois au quar¬  
tier latin comme une étudiante... Un vrai roman!..\*

— Et tout cela pour venir s’enterrer au fond des  
Batignolles, sous la garde d’une pauvre vieille tante T  
dit madame Krèn en souriant de son sourire résigné.

72

TAT1ANÀ LEILOF.

Immédiatement, deux ou trois voix s’écrièrent :

— Mais ne pourrions-nous rien faire pour elle?...

Cette idée leur était venue naturellement, sans  
que madame Krèn songeât à la provoquer. Eux que  
trop de sollicitations et d’ingratitudes avaient poussés  
à l’égoïsme, eux qui rendaient peu de services, voilà  
qu’ils sentaient tous à la fois le besoin de l’obliger,  
simplement parce qu’elle était jolie. C’étaient de  
braves gens, des hommes intègres, de mœurs hon¬  
nêtes, tous revenus des entraînements de jeunesse,  
et pourtant, obéissant à leur instinct d’hommes, la  
trouvant trop belle pour qu’elle restât enfermée dans  
cette maison triste comme un tombeau, tous vou¬  
laient la montrer à Paris, trahir le secret de son exi¬  
stence, étaler cette merveille, fiers de l’avoir décou¬  
verte. Tout de suite le peintre lui demanda de faire  
son portrait, et le professeur proposa de lui chercher  
des leçons. Mais les autres se récrièrent. Des leçons !  
il doit y avoir mieux!...

— Sait-elle peindre?...

— Joue-t-elle du piano?...

— A-t-elle de la voix?...

Madame Krèn s’empressa d’aller chercher une  
vue de la Samara, que Tatiana avait dessinée de

TATIA NA LEILOF.

73

mémoire un jour de nostalgie. Puis la jeune fille se  
mit au piano, exécuta un morceau romantique et,  
comme on l'en priait, chanta une de ces romances  
russes d'une expression si pénétrante, si plaintive et  
si tendre, où l'on entend vibrer l'ame d’une race  
encore neuve et déjà souffrante. Et l’opinion fut  
unanime, on s’écria :

— C’est une artiste!...

Mais quelle artiste?... Son dessin ne se recomman¬  
dait par aucune qualité particulière; elle n’était pas  
assez pianiste pour qu’on pût la produire dans un  
concert; sa voix, d’un timbre agréable, était inculte;  
on aurait eu de la peine à faire d’elle une cantatrice  
de salon. Ses protecteurs se regardèrent un moment,  
ne trouvant rien; et madame Krèn, déjà découragée,  
répéta sa phrase favorite :

— Est-ce qu’une femme peut gagner sa vie à  
Paris?...

— Mais sans doute, s’écria le peintre. II y a mille  
moyens : seulement, il faut chercher... Nous trou¬  
verons...

U fut interrompu par un coup de sonnette.

— Qui donc peut venir à cette heure? demanda  
quelqu’un. Nous sommes au complet...

s

74

TATIANA LEILOF.

Et l’on vit entrer deux personnes quon n attendait  
pas; l’une était Max Beermann, l’ancien camarade  
de Krèn, l’ami le plus intime du pauvre maître hon¬  
grois, qu’il avait vainement essayé d’imposer au  
public en mettant bien souvent au service de ses  
compositions son prodigieux talent de virtuose. A  
Paris depuis trois jours, il venait voir la veuve de  
son ami; et il amenait Jacques Bouvier, le fameux  
académicien, le romancier, le dramaturge, le polé¬  
miste dont le nom revenait tous les jours dans les  
journaux. Tout le monde se leva, et madame Krèn,  
allant au-devant de Beermann, le remercia avec effu¬  
sion de s’être souvenu d’elle. Puis elle présenta sa  
nièce, et, de nouveau, il fallut raconter le voyage, le  
séjour au quartier latin, et de nouveau Tatiana fut  
l’objet de la conversation.

— Mademoiselle est une véritable artiste, dit le  
professeur d’un ton convaincu.

— Musicienne? demanda Beermann.

11 se fit un silence embarrassé, puis le médecin  
autrichien expliqua :

— Non, pas particulièrement... Mademoiselle a  
une voix charmante et joue fort bien du piano; mais  
on ne peut pas dire qu’elle soit musicienne.

TATÏANÀ E EIL 0 F.

75

— Elle dessine aussi avec beaucoup de goût,  
ajouta le peintre.

Et le professeur trouva l’expression juste pour  
traduire l'opinion générale :

— Elle est artiste de tempérament.

Louvier n’avait encore rien dit : de son œil clair  
il examinait Tatiana comme il avait l'habitude d’exa¬  
miner les femmes, en homme qui sait deviner l’énigme  
de leur beauté et lire dans leur âme. La jeune fille  
ne se doutait pas de l’examen qu’elle subissait : elle  
avait salué Louvier comme elle aurait salué n’importe  
qui, et maintenant, heureuse d’être entourée et de  
sentir qu’on s’occupait d’elle, elle riait au milieu d’un  
groupe. Le peintre allait proposer une combinaison  
nouvelle, quand Louvier, se tournant vers madame  
Krèn, demanda de sa voix incisive :

— Alors, mademoiselle veut faire du théâtre?...

Ce fut une révélation. Un murmure d’unanime

approbation accueillit ces paroles. Comment per¬  
sonne n'avait-il eu plus tôt cette excellente idée?...  
Le théâtre n’est-il pas la carrière indiquée des belles  
filles qui ne savent rien?

— Mais son accent? objecta madame Krèn, seule  
effrayée au milieu de l’entraînement général.

76

TÀTUüNA LEILOF.

— On le corrige, affirma Louvier.

— Et que de difficultés!..\* dit encore l'excellente  
femme. Elle ne pourra pas entrer au Conservatoire,  
suivre la filière habituelle : comment trouvera-t-elle  
un engagement?

— Je m'en charge ! répliqua le dramaturge... Et  
je vous garantis que ses débuts seront un triomphe !

Tatiana, ravie, tapait des mains comme une  
enfant : sa carrière était décidée.

Toute la soirée, Julien était resté assis dans l'om¬  
bre, échangeant à peine quelques paroles avec  
l’écrivain enfoncé dans le fauteuil à côté de sa chaise :  
en voyant ces hommes raisonnables jeter ainsi dans  
l'inconnu, sans une hésitation, cette jeune fille igno¬  
rante de tout, il sentit une anxiété douloureuse lui  
serrer la poitrine, en même temps qu'un souvenir  
passait devant ses yeux : Tatiana, à douze ans, sa  
figure de petite fille toute jolie et pensive dans ses  
cheveux déjà longs, mais plus clairs, couleur d’or  
pale, récitant devant lui sa première fable de La  
Fontaine en frappant du pied d'impatience, quand la  
mémoire lui manquait...

Ou parlait théâtre maintenant. Louvier raconta  
des anecdotes sur les comédiens; on en vint à dis-

TATIANA LEILOF.

77

cuter les nouvelles pièces; puis la conversation s’é¬  
largit, embrassa la littérature, la philosophie, la  
musique, et Julien s’étonna ries admirations faciles  
et des préjugés qui dictaient tous les jugements.

Cependant, madame Krèn servit le thé: quand  
chacun eut vidé sa tasse et refusé d’en prendre une  
seconde, Tatiana, profitant d’un moment de silence,  
s’approcha de Beermann et lui dit d’une voix tran¬  
quille :

—Mousieur Beermann, je vousconnaisdepuis long¬  
temps de nom, mais je ne vous ai jamais entendu...  
Vous ne nous joueriez pas quelque chose? Je suis  
sûre que tous ces messieurs seraient enchantés...

Beermann sourit et se mit au piano.

Et pendant deux heures, le vieil érard de l’artiste  
mort à la peine résonna sous les doigts du prodigieux  
virtuose. Il jouait au hasard ce que chantait sa  
mémoire : aux inspirations énervées de Chopin suc¬  
cédait un grave et calme adagio de Beethoven; des  
mélodies de vieux maîtres, enfermées dans leurs  
formules hiératiques, se développèrent, sereines et  
^posantes; de temps en temps, Schumann évoquait  
des images d’une poésie troublée, mais pénétrante  
comme un parfum d’Orient, et deux ou trois fois

78

TATIANA LEILOF.

madame Krèn sentit des larmes lui monter aux yeux  
en retrouvant une de ces compositions oubliées de  
tous qu’elle seule reconnaissait.

— Oh ! que c’est beau I que c’est beau ! murmurait  
Tatiana.

Pour la première fois peut-être, transportée ainsi  
dans le monde des sons où se trouvaient traduits en  
un merveilleux lançage ses plus intimes aspirations,  
ses ardeurs les plus passionnées, ses désirs inexpri¬  
més, toutes les sensations qu’elle sentait s’agiter  
en elle sans les avoir encore éprouvées dans leur  
plénitude, pour la première fois elle se sentait vivre,  
l’àme épanouie en une fête inconnue. Et en la  
voyant embellie encore, transfigurée par l'intensité  
de son admiration, Julien, pris d'une tristesse dont  
il ne devinait pas la cause, se dit en lui-même :

— Après tout, peut-être qu’ils ont raison; elle est  
peut-être une artiste!...

Peu de temps après cette soirée, qui marquait le  
commencement de sa nouvelle existence, Tatiana fit  
son entrée dans la vie parisienne. On la vit partout :  
au théâtre, dans la loge de Louvier; chez ceux des  
amis de sa tante qui recevaient; à tous les concerts  
de Beermann; on la rencontra dans les restaurants

T A T 1A N A L EI LOF.

79

à la mode, avec l'illustre virtuose et les huit ou dix  
fanatiques qui le suivaient comme une cour. Pendant  
trois semaines elle n’eut qu’une toilette : celte robe  
rouge qui, sous les flambantes illuminations des  
lieux qu’elle traversait, la faisait ressembler, avec  
ses cheveux où couraient des lumières, à quelque  
admirable portrait animé par un maître plus puis¬  
sant encore que Rembrandt. Mais la pauvreté de sa  
mise ne l’inquiétait pas : ouverte à des impressions  
nouvelles qui changeaient sans cesse, heureuse d’étre  
admirée, extasiée devant Paris qu elle voyait aux  
pieds de Beermann et qu’elle croyait déjà aux siens,  
confiante en la grande ville qui lui semblait un  
monstre dompté, affectueux et fidèle à son vain¬  
queur, elle marchait au-devant de ses larges espoirs  
aussi hardiment, aussi follement qu’autrefois quand  
elle galopait dans la steppe vers un but inconnu.  
Après ses journées si remplies^en sortant d’une fête,  
un de ses illustres compagnons la mettait dans un  
fiacre, donnait au cocher stupéfait et maussade  
1 adresse de la rue Rennequin, et Tatiana retrou¬  
vait sans mauvaise humeur le modeste appartement  
où sa tante l’attendait, le samovar bouillant sur la  
table :

80

TATIANA LEILOF.

— Eh bien? demandait madame Krèn avec son  
bon sourire.

Quelque fatiguée qu’elle fut, Tatiana racontait sa  
journée : et dans toutes ses paroles il y avait une  
fraîcheur innocente de vierge forte et saine qui dissi¬  
pait les inquiétudes que sa tante aurait pu avoir.

De fait, dans le monde assoifé de plaisirs où la  
jeune fille se mouvait, elle était protégée par son  
étrangeté même, par ses allures énergiques, par le  
franc sourire et le regard clair avec lesquels elle  
recevait les compliments. Les uns la croyaient la  
maîtresse de Beermann ou de Louvier; les autres,  
troublés par cette énigmatique apparition, atten¬  
daient quelle se précisât; quelques-uns, capables  
encore d'enthousiasme et de naïveté, voyaient en  
elle une de ces artistes exceptionnellement rares  
dont le nom éclate soudain et qui traversent comme  
des météores la nuit habituelle du théâtre. Elle, les  
regardait tous comme des protecteurs ou des amis  
nés pour semer des roses sous ses pas. Seul parmi  
les hommes qu'elle connaissait, Beermann prenait à  
ses yeux une importance particulière : son génie la  
touchait directement; son jeu éveillait en elle des  
milliers de vibrations, comme en une cordc sonore ;

TATIANÀ LEÏLOF.

elle l'admirait pour les hallucinations magnétiques  
qu'il lui donnait en se mettant au piano, jusque dans  
ses allures un peu sauvages, quand, après avoir  
joué pendant une heure sans arrêt, il se levait en  
sueur, s'épongeait le front, répondait aux acclama¬  
tions en courbant son grand corps osseux en révé¬  
rences gauches et en secouant la tête d’un geste  
dédaigneux et rapide, comme s’il eût eu hâte de fuir  
ces enthousiasmes dont le tapage violait son rêve  
d’harmonie. Elle cherchait son regard presque  
aveugle, l'attirait, et quand il recommençait après un  
court repos, elle partait avec lui pour les mondes  
peuplés de rêves que la musique fait graviter dans  
les espaces infinis de la pensée. Certainement, elle  
l’aima sans le savoir, elle lui livra son imagination  
captivée, et l'adoration qu'elle eut pour lui pendant  
plusieurs semaines fut une sorte de dévotion passion¬  
née pareille à l’amour de certaines âmes mystiques  
pour un Dieu en proie aux douleurs.

Au milieu de ces surexcitations, Tatiana marchait  
vers son but. Louvier, selon ses promesses, avait  
aplani touteslesdifficultés : grâceâ lui, lajeune Russe,  
engagée sur une première scène, arrivait en trois pas  
a un point où tant d’autres ne parviennent jamais

5.

62

T A T IA NA LEILOF.

malgré des efforts opiniâtres; pour la produire, on  
attendait seulement qu’un professeur eût corrigé son  
accent. Son nom circulait déjà dans le public. On  
parlait de certains rôles abandonnés pour lesquels on  
la croyait créée : l’admirable Ophélie quelle ferait

— si jamais un théâtre se décidait à monter Hamlet

— quand, des herbes et des blés dans sa chevelure,  
elle disparaîtrait en murmurant la romance de la  
folie et de l’amourI... Comme un certain sourire  
qu’on lui voyait quelquefois et qui creusait ses joues  
de fossettes naïvement perverses, traduirait la cruelle  
coquetterie de Marianne!... Et Louvier trouverait-il  
jamais une figure qui se prêterait aussi bien que ce  
mobile et changeant visage un peu étrange à la  
complexité attirante et rare des caractères de femme  
qu’il affectionnait?... Partout où elle se montrait, elle  
soulevait des adulations, presque des enthousiasmes.  
1,’article de Lavignol vint rendre cet enthousiasme  
plus général, répandre jusque dans le grand public  
le nom de mademoiselle Leïlof. Alors, par anticipa¬  
tion, Tatiana connut les fumées de la gloire, entendit  
chuchoter à son passage, vit qu’on se retournait  
pour elle. Paris avait trouvé un jouet nouveau, dont  
le mécanisme l’amusait, dont on lui promettait des

T A TIA N A LEILOF.

83

plaisirs rares ; et Paris le caressait, le traitait en idole,  
le choyait, avant de le mettre en pièces ou de le jeter  
dans le tas de ses rebuts.

Un matin, que Tatiana allait partir pour l'ouver¬  
ture d'une exposition de tableaux où « il fallait se  
montrer «, — elle parlait déjà d'obligations de cette  
sorte, —elle reçut la visite de Maria et de Julien. Ce  
fut elle-même qui alla répondre à leur coup de son¬  
nette; et, en les recevant, un peu étonnée de les  
voir, elle ne put leur cacher tout à fait la contrariété  
que lui causait leur arrivée. Ce matin-là, Maria, tou¬  
jours serrée dans sa robe sombre, son éternel chapeau  
de paille cachant ses cheveux, avait une expression  
plus sérieuse encore que d’habitude, presque solen¬  
nelle. Elle ne s'égara pas en phrases de politesse,  
elle ne chercha pas de prétexte pour expliquer sa  
visite, et, après une simple phrase de salutation, elle  
dit bravement à Tatiana :

— Alors, vous entrez au théâtre?

— Oui! répondit Tatiana, un peu étonnée de la  
question.

— Vous avez réfléchi?...

— Sans doute...

— Eh bien, vous avez tort.

84

TATIANA LEILOF-

Tatiana, que l'inattendu de cet interrogatoire  
avait surprise, fit un léger soubresaut :

— Mais... commença-t-elle.

Elle s'arrêta; l’étudiante la regardait fixement,  
avec des yeux sévères qui la troublèrent comme  
un cri subit de sa conscience.

Elle voulut se tourner vers Julien, comme pour  
lui demander appui; il s'était retiré dans le fond de  
la pièce et baissait les yeux sur un album de photo¬  
graphies.

— Vous ne voulez pas m'écouter? demanda froi¬  
dement Maria.

— Si... répondit Tatiana, non sans une intime  
angoisse... Qu'avez-vous à me dire?

L’étudiante s'expliqua sans un geste, d’un ton  
contenu dont la monotonie voulue prêtait encore  
plus de force à ses phrases passionnées :

— J'ai lu cet article qu'on a fait sur vous, et j'ai  
voulu venir vous parler... Mais si vous avez réelle¬  
ment réfléchi, je crois que tout ce que je pourrais  
vous dire sera inutile... Si vous avez réfléchi, vous  
avez dû vous rappeler que vous êtes Russe : et il  
n est pas possible que vous n'ayez pas frémi en son¬  
geant à ce qu'est votre patrie... Si vous avez réfléchi,

T A TIA N A LEIL0F.

85

vous avez dû évoquer les images des martyrs qui  
arrosent son sol de leur sang et vous demander :  
« Ne puis-je rien faire, moi aussi, pour la cause  
commune? » Et si, après avoir pensé à ces choses,  
vous avez encore le courage de monter sur les plan¬  
ches d’un théâtre pour l'amusement d'un public étran¬  
ger, alors je n'ai plus rien à vous dire. Allez vous  
faire applaudir!...

Tatiana écoutait cet appel inattendu à des luttes  
auxquelles elle ne songeait guère : sans doute, autre¬  
fois, aux jours passés d'inquiétude et d'amertume,  
lorsqu'elle vivait pauvrement dans un milieu de  
misères, les déclamations de l'étudiante éveillaient  
un écho dans son cœur, et volontiers elle .aurait  
troqué ses humbles angoisses contre un espoir de  
martyre. Mais aujourd'hui! Une fois pourtant, dans  
les sphères nouvelles où elle se mouvait depuis sa  
rencontre avec Max Beermann, elle avait entendu  
parler de cette révolution qui secouait son pays, et  
dont les femmes sont les apôtres enthousiastes.  
C'était par un grand écrivain russe qui, dépeignant  
à larges traits les émules de Maria, exilées obscures  
ou conspiratrices célèbres, disait : « Elles rêvent le  
martyre sans croire à rien : l’amour de la douleur

86

TATIÀNÀ L El LO F.

est leur culte, c'est une folie sublime qui les entraîne,  
et qui sait si leur foi n'en vaut pas une autre?...,, Un  
instant ces paroles, rappelant à Tatiana la silhouette  
de son amie du quartier latin et sa pauvre chambre  
désolée, l’avaient ramenée à ces vagues pensées de  
sacrifice que Maria savait formuler en disant : « Tout  
ce qui existe est douleur : je voudrais souffrir aussi ! »  
Mais l’impression fut passagère : à présent, elle était  
bien loin de ce rêve; d'autres appétits s'éveillaient  
en elle, des appétits robustes de jouissance et de vie;  
elle s'épanouissait dans son commencement de bien-  
être, elle ne voulait plus souffrir. Pourtant, la voix  
qui lui prêchait le sacrifice au milieu de sa joie fit  
courir en elle un frisson effrayé, comme la voix des  
anciens diacres venant offrir la croix aux convives  
des fêtes païennes; et ce fut avec angoisse qu'elle  
demanda :

— Mais que pourrais-je faire, moi? Que voudriez-  
vous que je fisse?

— On vous le dirait, répondit Maria. Soyez sûre  
que votre bonne volonté serait utilisée. Aucune force  
ne se perd dans le grand mouvement qui entraîne  
tout...

— Mais il faut pourtant que je sache ce que vous

T A T IA N A LEILOF.

81

me demandez! s'écria Tatiana... Je ne puis pas  
renoncer à tout ce que j'aime, à tous mes projets,  
sans savoir ce que vous voulez de moi... 11 faut au  
moins que je connaisse votre but : jusqu'à présent  
vous ne m’avez parlé que de détruire...

— C'est là tout ce que nous voulons, interrompit  
1 étudiante de sa voix basse et toujours calme...  
Nous ne caressons pas la chimère du mieux, et nous  
ne croirions pas sauver le monde en y introdui¬  
sant quelques institutions caduques... Les ouvriers  
obscurs de notre grande œuvre n attendent rien de  
l’avenir. Détruire est leur fonction, ils la remplissent  
sans hésitation, sans faiblesse, sans fausse sentimen¬  
talité, soutenus par la conscience que tout est mau¬  
vais, et qu'il faut faire table rase de tout ce qui existe.  
D autres reconstruiront si...

Mais tout ce qu'il y avait dans Tatiana d'ardeur  
de vie et de soif de bonheur se révoltait à ces paroles :

— Non, non, non, s'écria-t-elle, je ne suis pas  
avec vous!... Il est beau de mourir pour une cause,  
mais tout n'est pas mauvais, tout n’est pas à  
détruire... La vie est bonne quelquefois, je vous  
assure, et il y a tant d’excellentes gens I Ne me  
tourmentez plus avec vos sinistres théories... Laissez-

88

TaTIàNA LE 1 LO F,

moi vivre comme je veux... Tenez! j’aime mieux ne  
plus vous voir!...

— Soyez tranquille, vous ne me verrez plus, fit  
Maria... J’ai cru de mon devoir de vous parler, je  
suis venue... Mais je ne reviendrai pas... D’ailleurs,  
je pars, je vais là-bas!...

Et, sur ces mots qui firent frissonner Julien,  
elle sortit, sans une poignée de main, sans un mot  
d’adieu pour celle qu’elle ne devait sans doute jamais  
revoir.

— Elle est folle! murmura Tatiana après un long  
silence.

Julien s’était rapproché d’elle et la regardait  
réfléchir :

— Peut-être! répondit-il.

— Comment, peut-être?... Est-ce que par hasard  
vous me conseilleriez aussi de m’en retourner en  
Russie pour...

— Non, mademoiselle, non, je ne vous conseillerai  
jamais cela, pas plus que je ne défendrai le programme  
des nihilistes... D’ailleurs, je crois certain que vous  
n’êtes pas née pour la révolution... Mais êtes-vous  
née pour le théâtre?

Tatiana haussa les épaules.

T A T IA N A LEILOF.

89

— Demandez-le à mon professeur, fit-elle.

Julien lui répliqua tout de suite :

— Votre professeur me dira que vous avez des  
dispositions étonnantes, comme il vous Ta dit à vous-  
méme, comme il le dit à qui veut l'entendre... lié!  
mon Dieu ! je le crois : peut-être même avez-vous  
du génie. Là n'est pas la question. Mais savez-vous  
quelque chose du monde où vous allez entrer? Vous  
dites : a Je suis artiste '>, et vous vous figurez que  
vous allez faire de l'art. Erreur! L'art n'a rien à  
faire avec le théâtre : du haut en bas de l'échelle, de  
1 opérette au drame, du ballet à l'opéra, c'est la galan¬  
terie. Ecoutez : à ses débuts, une actrice aujourd'hui  
célèbre se présente chez un directeur qui lui accorde  
une audition. Quand elle a récité une tirade de son  
choix, en y mettant toute son àme, le directeur lui  
demande : « Ma chère enfant, avez-vous des bijoux?  
— Non. — Des protecteurs? — Non. — Eh bien,  
revenez quand vous aurez les uns et les autres. » —  
L'actrice, pleine d'illusion et de foi à son talent, sort  
avec indignation, s’en va chez d'autres, ne réussit  
nulle part... Aujourd’hui, elle chante des couplets en  
travesti, elle ne songe plus aux grands rôles qu'elle  
convoitait; elle jouit bonnement de ses triomphes de

90

T AT IA N A LE1L0F.

divette; elle a hôtel, chevaux, voitures, — et un  
mari!...

— Mais je débute, moi, dans des conditions bien  
différentes!... Je ne vais pas mendier un engage¬  
ment : les portes du théâtre sont ouvertes toutes  
grandes... Que j'aie seulement un succès, et l'avenir  
esta moi!...

— Oui, sans doute, un succès immédiat pourrait  
vous créer une situation à part... Mais ce succès,  
vous ne l'aurez pas.

Le regard de Tatiana exprima un étonnement si  
naïf que Julien s'interrompit un instant.

— Pardonnez-moi, reprit-il d'une voix suppliante,  
de vous inquiéter ainsi et de vous faire de la peine...  
Mais j’ai le devoir de vous parler franchement, et  
j'ai assez d'amitié pour vous, je vous assure, pour  
que vous m'écoutiez.

Tatiana s'assit en prenant un air résigné.

— Alors, murmura-t-elle, c'est une conspiration...

Mais Julien continua comme s’il ne l’avait pas  
entendue :

— Vous ne pouvez réussir, parce qu'il y a dans  
votre personne quelque chose qui semblera étrange  
à Paris et dont Paris rira, comme il rit de tout ce

TATIANA LEIL0F.

91

qui vient à lui sans avoir été façonné dans ses  
moules... Vous ne pouvez réussir, parce qu’il est  
impossible qu’en quelques mois d’études vous vous  
pliiez à la vulgarité et à la banalité du théâtre con¬  
temporain... Je vous ai dit tout à l’heure que vous  
avez peut-être du génie : en tout cas, vous n’avez  
pas de talent; à vingt ans, on n’en a pas encore,  
surtout quand on vient de Samara; le génie ne  
s’impose que par le talent... Enfin, vous avez encore j  
quelque chose contre vous, c’est qu’on a trop parlé  
de vous : Paris sera fatigué de votre nom avant de  
vous avoir entendue... Vous voyez bien que vous  
ne réussirez pas... Alors, que ferez-vous?

Tatiana ne remarqua pas le ton anxieux sur lequel  
Julien prononça ces derniers mots : elle se rappelait  
que, peu de jours auparavant, Lavignol lui avait  
tenu des discours analogues; et pour la première  
fois elle sentit chanceler sa foi en elle-même :

— Eh bien,'dit-elle, si le succès n’arrive pas tout  
de suite, je l’attendrai, je lutterai...

Julien fit un grand geste découragé :

— Savez-vous ce que c’est que celte lutte dont  
yous parlez ? s’écria-t-il. Soupçonnez-vous seulement  
les humiliations dont elle est faite?... Avez-vous la

92

TATIANA LEI LOF.

persévérance quil faut pour la soutenir?... Êtes-  
vous sûre qu’aux obstacles du dehors ne viendra  
pas s’ajouter le doute de vous-même, qui la rendra  
plus difficile, impossible peut-être?.,. Alors, après  
des essais infructueux, avec des habitudes prises,  
pourrez-vous rentrer dans l’humble existence que  
vous avez acceptée?.,. Et, je vous le demande  
encore, que ferez-vous?

Tatiana chercha une réponse; mais son esprit  
mobile, prêt au découragement comme aux enthou¬  
siasmes, s’assombrissait à ces angoissantes pensées.  
Elle se souvint seulement du proverbe tatare qu’elle  
avait déjà cité à Lavignol, et le répéta à Julien, d’une  
voix grave, cette fois, presque solennelle, comme si  
elle lui faisait une promesse :

— Le cyprès rompt et ne se courbe pas, — le vail¬  
lant meurt et ne tombe pas.

Le reste du jour, Tatiana fut préoccupée : les  
franches paroles de Julien, détonnant dans le concert  
d’adulations qui l’entouraient, éveillaient en elle,  
tout à coup, le monde des doutes, des craintes con¬  
fuses dont elle était parfois brusquement assaillie.  
Mais le lendemain, toute impression pénible avait  
disparu; elle passa la matinée à étudier le rôle de

TATIANA LE I LOF.

93

Célimène, en s’efforçant d’adoucir le roulement  
naturel de ses r; et en relisant certaines répliques  
d’Alceste, elle trouva des analogies entre les gron-  
deries de l’homme aux rubans verts et l’austérité  
inquiète de son ancien précepteur, dont elle ne put  
s’empêcher de rire toute seule. D’ailleurs, les faits  
semblaient justifier, dans un certain sens, les pré¬  
visions des protecteurs de Tatiana; la jeune fille  
était « artiste » aussi banalement que le jugement  
qui l’avait consacrée. Elle était artiste, en ce sens  
qu’elle se passionnait pour les œuvres d’art, quelle  
Limait les émotions de sa carrière et respirait avec  
joie l’atmosphère du théâtre, quelle se promenait  
volontiers dans une galerie de tableaux et écoutait  
avec plaisir une symphonie; mais elle confondait  
dans une même admiration le médiocre et le bon ; un  
trille bien exécuté par un soprano la ravissait d’aise  
du moins autant qu’une belle phrase musicale; elle  
riait d’aussi bon cœur d’un monologue que d’une  
fine comédie. Et puis, avant tout, elle restait femme :  
ses sentiments embrouillaient sans cesse ses idées;  
par exemple, elle professait le fanatisme de Louvier,  
parce que le célèbre dramartuge lui avait témoigné  
de l’intérêt. Ce qui lui plaisait le plus au théâtre,

94

T A T IA N A LEILOF

c’étaient le coudoiement continuel d’ambitions et de  
vanités, les hommages de plus en plus hardis que  
recueillait sa beauté, la passion quelle voyait autour  
d’elle, souvent factice et jouée par ses nouveaux  
compagnons, quelquefois réelle dans leurs rôles.  
Elle lut beaucoup de pièces : les sentiments para¬  
doxaux qu’elle admira troublèrent sa sensibilité, son  
imagination s’imprégna de leur morale. Peu de  
semaines avant ses débuts, on jugea en cour d’assises  
un de ces drames vulgaires que pimentent des cir¬  
constances de hasard et qui captivent pour trois jours  
l'attention de Paris : une actrice d’un théâtre de  
genre avait tiré sur son amant. Tatiana voulut  
assister au procès : frémissante au milieu de la foule,  
l’œil tendu sur l’accusée — une de ces personnes  
que les chroniqueurs qualifient de piquantes et  
d’accortes — elle suivit les débats avec une passion  
croissante, prête à pleurer d’attendrissement quand,  
d’une voix entrecoupée, l’accusée raconta son aban¬  
don, indignée contre l’amant, encore fiévreux et la  
tête enveloppée, qui essaya de justifier sa conduite;  
et elle se leva en applaudissant quand le chef du jury  
vint proclamer l’habituel verdict d’innocence. Mais  
elle ne sut tirer de cette affaire aucun enseignement

TAT1ANA J-EILOF.

95

et en conclut seulement que la femme abandonnée  
avait le droit de se venger.

Elle portait d’ailleurs le même intérêt à mille faits  
de la vie parisienne, connaissait déjà les personna¬  
lités qu’on cite dans les échos des journaux du matin,  
avait parié aux courses, fréquentait les ateliers de  
peintres en vogue ; on eût dit qu’elle se développait  
parmi les frissons et les fièvres de ce monde haletant;  
les veilles ne la fatiguaient pas; sa curiosité, qui  
d’habitude se lassait vite, restait en arrêt, captivée  
par le panorama mobile qui déroulait une succession  
infinie de tableaux toujours différents, de figures  
toujours nouvelles. Tous ceux qui rencontraient  
quelquefois mademoiselle Leïlof, — au foyer du  
théâtre, dans les coulisses, chez quelqu’une de ses  
relations maintenant nombreuses, — l’avaient,  
comme Jacques Louvier, tout de suite admirée. Et à  
tous la question de son avenir s’était posée de même :  
Serait-elle une artiste du génie ou une courtisane  
historique? Rachelou Ninon, ou les deux à la fois?  
En tout cas, elle semblait destinée à jouer un rôle,  
quel qu’il fût, à conquérir Paris, n'importe comment.  
Et on lui pardonnait la pauvreté mal déguisée de  
ses toilettes provisoires; sa naïveté, sa sauvagerie

96

T A TIA N A Ji E I L 0 F.

plaisaient comme un parfum exotique qu’il fallait  
se hâter de respirer avant qu’il se fût dissipe' dans  
notre air. Elle écoutait les compliments — parfois  
les propos hardis ou même des propositions voilées  
— sans les trouver banaux ni se fâcher, avec son  
beau rire franc qui creusait dans ses joues les fos¬  
settes cruelles, trop fière pour jamais se croire  
outragée, peut-être aussi savourant avec des com¬  
mencements de volupté ces commencements de per¬  
version. Elle s’intéressait aux petits scandales de ses  
futures camarades, à leurs ménages, à leurs caprices,  
à leurs amours dévoyées; et, quand sa pensée errait  
sur ces choses, il lui venait de singulières tentations :  
elle sentait fermenter en elle, dans de subites ardeurs,  
des germes capiteux et d’inavouables désirs. Comme  
le monde de l’art et de la haute vie, le monde de la  
passion se découvrait à ses yeux : au lieu d'en voir  
les chemins simples et frais, elle en découvrait tout à  
coup les avenues mystérieuses, les ravins secrets,  
les perspectives remplies d’étonnements délétères.

Si Tatiana se préoccupait des autres, les autres  
s’occupaient aussi d’elle; sa rapide victoire — cet  
engagement si facilement obtenu sur une première  
scène—avait causé plus d’une déception et plus d’ une

T A TIA N A LEILOF.

&7

inquiétude. Sa légende — répandue par l’article de  
Lavignol — n’était point faite pour lui ramener les  
sympathies. Des débutantes, qui attendaient depuis  
plusieurs années qu’on voulut bien les produire, haïs¬  
saient d’avance cette nouvelle venue à laquelle elles  
se voyaient encore sacrifiées, la dépréciaient, criti¬  
quaient sa beauté, doutaient de son talent et de ses  
intentions. On lui prêtait des mots cyniques : ainsi,  
selon une de ses « amies \*, elle aurait dit une fois :

— Le théâtre, pour moi, c’est une vitrine!...

On cherchait à deviner son avenir, comme si elle  
eut été déjà aux enchères; on se demandait : a A  
qui sera-t-elle?... » Et l’on discutait les chances des  
prétendants.

11 y en avait un que l’éclat de son nom, de sa  
fortune, et jusqu à un certain point de sa personne,  
semblait désigner au choix d’une ambitieuse : le  
comte Louis de Quenneville.

Le nom de Quenneville avait été illustré en deux  
ou trois circonstances historiques par une famille  
noble, originaire du Berri, mais qui ne portait un  
titre que depuis la monarchie de Juillet : ce titre, en  
effet, avait été octroyé par Louis-Philippe au grand-

père de Quenneville

de services dis-

,>>7- /

98

T A T IA N À LEILOF.

tingués rendus dans la diplomatie. Depuis 1848, les  
Quenneville n'avaient pris aucune part au gouver¬  
nement du pays; le père de Louis était mort peu de  
temps avant la guerre, en laissant à son fils unique,  
à peine âgé de douze ans, une fortune considé¬  
rable et une réputation compromise dans des affaires  
de galanterie louche. Cette circonstance, d'abord  
oubliée, n empêchait pas Louis de Quenneville de  
mener grand bruit autour de son nom. Bien décidé  
à rester éloigné de la vie publique, il se consolait  
dans la vie mondaine, quil pratiquait avec un rare  
dilettantisme. Une fois son terrain choisi et son  
ambition déterminée, le jeune homme avait calculé  
sa gloire comme un spéculateur prépare ses coups  
décisifs. Avec le sentiment de cette loi, en apparence  
paradoxale, en vérité profonde, que plus le milieu  
ambiant est terne, plus il faut que les couleur soient  
vives pour y détonner; avec la conscience exacte,  
raisonnée ou instinctive, des conditions qu’il faut  
réaliser pour ébahir les contemporains; avec des  
aptitudes charlatanesques que le siècle avait sans  
doute brusquement suscitées en lui, il s’était mis à  
développer, pour les utiliser, ses qualités naturelles.  
Son scepticisme était devenu une sorte de cynisme

TATtANA LE 1 LOF.

99

de haut goût : il étalait ses défauts, cherchait à les  
transformer en vices, employait tout son esprit à les  
rendre brillants; sa finesse s'était changée en une  
habileté rusée mise au service de son égoïsme; il  
avait exagéré son élégance jusqu à la recherche, sa  
distinction jusqu'à l'excentricité. Et il était devenu \  
un des leaders de cette petite société de l’heure  
actuelle, putride efflorescence de la putréfaction  
générale, dont le dandysme même est abâtardi dans  
ses raffinements contradictoires. 11 portait des désha¬  
billés de femme et montait lui-même ses chevaux aux  
courses, en jockey à ses couleurs; les jambes gênées  
dans un étroit pantalon qui découvrait sa cheville,  
la poitrine sanglée dans un petit veston clair, il mar¬  
chait les bras arrondis et s'asseyait d’une pièce, les  
genoux roides, comme s’il eût craint qu'un mouve¬  
ment un peu brusque ne dérangeât ou ne fit craquer  
l’œuvre compliquée de sa toilette, — et, fanatique  
des exercices du corps, il avait un jour boxé contre  
un palefrenier anglais, supporté crânement les coups  
qui lui ensanglantaient le visage, et, en fin de compte,  
terrassé son adversaire. Dans un cirque d’amateurs,  
d imita avec une surprenante adresse les tours d'un  
jongleur japonais. Chaque hiver, il violentait et bon-

100

T A TlA NA LEILOF.

leversait deux ou trois fois la mode. Sans être beau,  
il avait certains avantages : le teint d'une pâleur  
distinguée, le front large et dominateur, le regard  
sûr, la bouche railleuse, surtout une crânerie  
d'allures, une prestance hardie qui lui donnaient  
une apparence de force et de virilité. Et puis, des  
aventures retentissantes, plusieurs liaisons presque  
publiques avec des femmes de la société et presque  
étalées avec des filles, lui avaient fait une réputation  
exceptionnelle de viveur et d’homme d'amour. En  
somme, personnage important, dans le toul-Paris,  
dans le spoi t, dans les théâtres, plus capable qu’aucun  
autre, non-seulement de » lancer » une débutante  
du high-life, mais encore de la séduire, il devait,  
semble-t-il, attirer l'attention de Tatiana.

Soit par caprice, soit par pose, Quenneville parais¬  
sait la désirer. Mais quand Tatiana répondait à ses  
avances, son sourire était aussi franc, son regard  
aussi limpide. Elle ne l'aimait pas, devinant avec son  
instinct d’enfant de la nature ce qu'il y avait de fac¬  
tice et de monstrueux dans ce produit d'un milieu  
déliquescent; et, avec sa logique naïve, elle en  
concluait qu’elle ne serait jamais à lui. Un jour  
qu’il lui avait trop laissé lire dans son jeu, elle lui

TATIANA LEIL0F.

101

avait bravement répondu, en lui livrant sans façon  
le résultat de ses dernières réflexions :

— ...Ce n’est pas que je sois une vertu, moi; je  
ne liens pas à me marier, mais je veux choisir mon  
amant — parce que je n’en aurai jamais qu’un...  
Depuis que je vous connais, chaque fois que l’occa¬  
sion s’en présente, vous me proposez délicatement de  
m’acheter. Or, moi, je veux me donner : et ce n’est  
pas à vous que je ferai ce cadeau-là.

Un peu mortifié par cette réponse catégorique,  
Quenneville avait renoncé à proposer ouvertement à  
fatiana une part de ses revenus et modifié ses allu¬  
res. Il ne cherchait plus à la tirer à l’écart pour lui  
débiter ses phrases de Lovelace, mais il se trouvait  
sans cesse sur son passage, déployant une fantaisie  
inépuisable dans le choix de ses ajustements, très-  
maître de lui, ne souriant jamais, ayant imposé à son  
attitude conventionnelle quelque chose de vaguement  
douloureux. Elle aurait pu croire qu’il l’aimait réel¬  
lement et qu’il souffrait, ou qu’il s’appliquait à  
essayer sur elle quelque pouvoir magnétique. À la  
longue, avec sa morgue affectée, sa pâleur impéné¬  
trable et son regard froid, il devenait troublant. Ses  
poses semblaient dire à celle qu’il poursuivait ainsi :

102

TATIANA LEILO F.

« Je t’attends ! Quand tu voudras, je te prendrai. Et  
il faudra bien que tu viennes ! » Les premiers temps,  
Tatiana ne s’était pas plus occupée de lui que des  
autres; à présent, il s’imposait à ses pensées. 11 lui  
faisait peur, non parce quelle craignait de l’aimer,  
mais en réveillant en elle de vieilles superstitions.  
Elle se persuadait qu’il jouerait un rôle fatal dans  
son existence. Un jour, en le regardant, elle se rapl  
pela tout à coup, par je ne sais quelle bizarre liaison  
d’idées, un démon dont tante Pélagueïa parlait de  
temps en temps avec toutes sortes de réserves : Kas-  
tchéi, le génie pervers qui enlève les femmes ou les  
jeunes filles, les transporte bien loin, dans son  
royaume perdu parmi les mystères de la steppe, puis  
les ramène, mais avec la tête, le cœur et les sens  
détraqués. Et depuis, elle éprouva un malaise indéfi¬  
nissable chaque fois quelle le rencontrait.

Cependant les progrès de Tatiana n’étaient point  
rapides. Ses protecteurs persistaient à croire à ses  
a dispositions naturelles », et en effet elle avait une  
mémoire excellente, comme aussi une très-vive intel¬  
ligence des rôles quelle étudiait. Mais son tempéra¬  
ment, peut-être par le fait même de son originalité,  
était rebelle à l’éducation ordinaire. Ses gestes gar-

TATIANA LEIL0F.

103

àient une brusquerie tout à fait inusitée. Elle ne  
s'accoutumait pas à marcher comme on marche au  
théâtre. Elle avait des éclats qui effrayaient son  
professeur et faisaient sourire Louvier. Surtout, elle  
conservait obstinément son accent russe, roulait les  
consonnes, allongeait à l’infini certaines voyelles  
brèves :

— Elle est trop étonnante, disait le vieux et brave  
comédien Landry qui lui servait de professeur; le  
public n'aime pas les surprises... Les Parisiens  
n'applaudiront jamais une Russe qu'à condition  
qu'elle soit plus Parisienne qu'eux et sorte du  
théâtre Michel, à défaut du Conservatoire !...

Et il s'efforcait en vain de la former dans le moule  
où les leçons habituelles façonnent, selon les besoins,  
des ingénues, des jeunes premières, des grandes  
coquettes ou des soubrettes.

A deux reprises, les débuts de Tatiana furent  
annoncés, et l'on dut les retarder. Cela ramenait son  
nom dans les journaux. Quelques-uns prenaient  
parti pour elle. La plupart la plaisantaient, la lar¬  
daient de bons mots faciles : « L'actrice cosajue...  
La belle Tartare... La pouliche de Mazeppa, longue  
à dresser... «, etc. Tellement qu'on craignit delà

104

TATIANA LHILOF.

rendre impossible en attendant qu’elle fût prête, et  
qu’on se décida à la produire à tout hasard.

Ce fut un samedi. La salle, un peu nerveuse avant  
le lever du rideau, était remplie, comme elle l’est à  
toutes les premières, de ce public toujours le même,  
qui met des années à se renouveler, dont les exigences  
sont capricieuses, dont le goût ne saurait être ana¬  
lysé : sorte de monde officiel seul admis à ces solen¬  
nités théâtrales presque privées, fait d’un mélange  
pris dans le haut et dans le bas de la société, qu’on  
croit blasé et qui, au contraire, de génération en  
génération, rit des mêmes « mots », s’émeut aux  
mêmes effets, ne se fâche jamais devant la bêtise ni  
devant la médiocrité, mais proteste contre les moin¬  
dres détails qui pourraient le troubler dans l’absorp¬  
tion de sa pitance esthétique. Des passions, des  
ambitions analogues ont trié ce public en un petit  
nombre de groupes dont on peut reconnaître les  
membres à des traits communs : l’orchestre appar¬  
tient aux critiques, les uns grognons et lourds, les  
autres obséquieux et bénévoles; aux balcons, les  
demi-mondaines ont les mêmes mouvements d’éven¬  
tail, les mêmes grâces alléchantes, les mêmes épaules  
blanchies, et s’égayent aux mêmes passages; l’aristo-

TATIANA LEILOF.

105

cratie du moment est disséminée parmi ces deux  
groupes principaux ou cachée à demi dans l’ombre  
des loges et des baignoires : des financiers s'abor¬  
dent dans les couloirs ou arpentent le foyer pendant  
les entractes; on se montre quelques hommes poli¬  
tiques, le ministre d’aujourd'hui ou celui de demain ;  
des boudinés étirés, efflanqués, la mine fatiguée, la  
même fleur à la boutonnière, errent de loge en loge,  
chacun semblant la caricature de l’autre ; une galerie  
est réservée aux gens moyens, parents de petits  
artistes, fournisseurs, amis des auteurs pour lesquels  
il n’y a plus de place et qu’il faut caser quand même ;  
et en haut, perdue dans des buées épaisses comme  
dans un brouillard, une foute terne manifeste  
bruyamment. Ce soir-là, le comte de Quenneville  
occupait seul une avant-scène. Julien, pale d’inquié¬  
tude, tourmenté par le pressentiment d’un drame  
inattendu, était assis dans un fauteuil que Tatiana  
lui avait envoyé le matin même. Au foyer des  
artistes, une animation extraordinaire, un peu de  
fièvre: une des principales interprètes se promenait  
à grands pas; une autre racontait qu’en ces cir¬  
constances-là, elle avait toujours mal. On parlait peu  
de la débutante, qui, arrivée de bonne heure, avait

106

TATIANA LEILOF.

serré les mains de tout le monde, souri d'un air crâne  
pour cacher son émotion et était allée s'habiller; mais  
elle était l'objet de bien des préoccupations : plus  
d'une pauvre fille qui, depuis deux, trois ou quatre  
ans, attendait un rôle, établissait des rêves d'avenir  
sur sa chute presque certaine. Dans la loge de  
Tatiana, troublée par l'extrême chaleur, épeurée  
aussi, presque malade, madame Krèn vaguait parmi  
les pots de rouge et les boîtes de poudre de riz.

La pièce n’était point une nouveauté contempo¬  
raine : fantaisie ingénieusement brodée sur un vieux  
thème d’amour, elle permettait du moins de faire  
valoir Tatiana, non par le rôle — qui se composait  
de quelques répliques à partir du deuxième acte et  
d'une tirade au dernier — mais par le costume,  
habilement calculé, un costume oriental composé  
d'étoffes voyantes, à reflets, dont les vives nuances  
chatoyaient dans la lumière avec des éblouissements.  
Quand elle entra en scène, le jamais vu de cette  
apparition fit courir un murmure de surprise dans la  
salle. La beauté de Tatiana ne convenait pas à  
l’optique du théâtre : ses traits étaient trop fins, et,  
avec ses bras à peine formés, elle semblait trop mai¬  
gre; on s'attendait à autre chose, à une beauté plus

TATIANA LEILOF.

07

régulière, plus évidente, à une séduction plus immé¬  
diate : et le murmure qui l’accueillait était un mur¬  
mure de déception autant que d’étonnement. D’ail¬  
leurs, elle n’avait rien entendu, elle appartenait tout  
entière à la peur irraisonnée, dominatrice, qui l’en¬  
vahissait. Une seconde, elle resta ahurie, éperdue,  
ne sachant plus rien, ne voyant devant elle qu’un  
abîme hérissé de têtes. Puis elle fit un pas en avant,  
un autre encore, et s’arrêta. Elle n’eut rien trouvé  
si l’acteur qui devait lui donner la réplique, — un  
gentilhomme en pourpoint et manteau de velours  
grenat, — n’avait eu l’idée de venir au-devant d’elle  
et de lui prendre la main en disant la phrase du  
rôle :

« Que cherchez-vous, ma belle enfant? »

Cette phrase réveilla la mémoire de Tatiana; et  
sans plus penser aux intonations péniblement étu¬  
diées, aux petits procédés qui l’aidaient à dissimuler  
un peu son accent, oubliant aussi le geste anxieux  
et suppliant qu’on lui avait enseigné à grand’peine,  
elle répondit, sans bouger de place, le corps roide,  
sa main serrant nerveusement la main qui s’était  
offerte :

« Je suis égarrréej et je cherrrche ma rrroute... «

108

T A TIA N A LEILOF.

La salle sourit, murmura, mais ne se fâcha pas;  
et quanti Tatiana, qui recouvrait peu à peu quelque  
sang-froid, sortit après ses quatre répliques, on l'ap¬  
plaudit un peu, la trouvant « drôle ».

Elle ne se rendait point compte de l’impression  
produite. Les visages qu'elle vit au foyer la rensei¬  
gnèrent : plusieurs exprimaient une pitié hypocrite,  
d’autres une joie à peine dissimulée. Le directeur,  
qu’elle aperçut, l’évita. On la regardait avec une  
sorte de méfiance. Seul, Quenneville la salua grave¬  
ment, d’un air respectueux et triste.

Elle courut dans sa loge.

— Eh bien? lui demanda madame Krèn, qui  
n’avait pas voulu descendre et se mêlera tant d’in¬  
connus.

— Je ne sais pas, fit-elle avec un mouvement d’é¬  
paules... 11 faut voir...

Mais à mesure que le moment de sa rentrée appro¬  
chait, son émotion changeait de nature. Elle rede¬  
venait maîtresse d’elle-même et brave. Ce n’était  
plus un danger vague, incertain, qu’elle entrevoyait,  
l’inconnu d’une première apparition sur les planches,  
la peur instinctive de la foule, le vertige des lumières :  
la foule était une ennemie, à présent, avec laquelle

T A TIA N A LKIL0F.

109

elle venait de se mesurer, quelle allait combattre  
encore, qu'il fallait dompter. Elle aimait mieux cela :  
dans la connaissance de l'obstacle, son énergie trou¬  
vait un point d'appui...

Malheureusement, pendant l'entracte, les specta¬  
teurs s'ëtaient communiqué leurs impressions. Des  
femmes avaient ri de ce rire méchant, de ce rire  
qui tue. Des critiques s'étaient prononcés :

— Cela n’est pas sérieux!...

Même, il y avait eu quelques phrases indignées :

— Sur une scène si importante!... cette fille qui  
sait à peine marcher !...

Et surtout des railleries :

— Avez-vous vu comme elle s'est accoudée?...  
Son bras faisait un angle... aigu...

— Elle ne sera jamais une comédienne ; ça, c'est  
sûr...

— Et sa beauté n'a rien de si extraordinaire...

— C’est bien la peine de venir des bords du  
Don!...

— Les bords du Don? Elle ne les a jamais vus...  
Elle parle auvergnat... Je parie qu'elle est de Saint-  
Flour !...

Ce mot-là était de la petite Rose Tampon, qui

7

T A T J A N A LE 1 LO F.

: m>

cassait pour avoir de l'esprit comme quatre dans sa  
rëte rousse. Saint-Flour fit merveille et parut le  
lendemain dans plusieurs journaux : depuis deux  
jours, Paris s'occupait de Saint-Flour, à cause d'une  
aventure ridicule arrivée au maire de l'endroit.

Quand la sonnette de Fentr'acte les rappela, les  
spectateurs reprirent leurs places, disposés à tout  
prendre « en blague ». Ils écoutèrent impatiemment  
les premières scènes et redoublèrent d'agitation à  
l'entrée de Tatiana; c'étaient des accès de toux qui  
partaient de toutes les places, de petits rires conte¬  
nus, des bruissements de programmes ou de mou¬  
choirs de poche, des froufrous de robes. La pauvre  
fille n'avait presque rien à dire : et pourtant, les  
murmures augmentaient à chacune de ses paroles.  
Elle ne pouvait traverser la scène sans entendre le  
frémissement sourd de toutes les têtes qui tournaient  
poursuivre son mouvement, sans deviner la malice  
de tous les yeux derrière les lorgnettes, les pince-  
nez, les monocles braqués sur elle. Et elle compre¬  
nait le sens de ces bruits encore discrets. Tout Paris,  
réuni là pour la juger, la repoussait, la raillait, la  
renvoyait dédaigneusement à ses steppes : & Va-t'en,  
nous ne voulons pas de toi, tu n’es pas une corné-

TATIANA LEILOF.

lit

dienne, tu ne sais pas marcher, tu parles mal, dés-  
hahille-toi pour quelque féerie, si tu veux que nous  
t’applaudissions ! » Quand elle sortit, le murmure  
qui s’accentua tout à coup devint un instant un  
grondement d’orage, puis se fondit en clameurs  
enthousiastes saluant l’entrée d’une actrice aimée,  
dont les bras blancs, le masque plastique et la dic¬  
tion correcte ne manquaient jamais leur effet.

Comme Tatiana cherchait à traverser rapidement  
les coulisses, elle rencontra Louvier, qui l’arrêta au  
passage :

— Ne désespérez pas, mon enfant ! lui dit-il en  
lui prenant la main... Vous avez débuté trop vite,  
voilà tout... Mais vous créerez le rôle principal dans  
ma prochaine pièce... Nous verrons bien qui aura le  
dernier mot!...

Et Quenneville, qui, à deux pas du dramaturge,  
la guettait, la salua de nouveau sans rien dire. Mais  
elle rencontra son regard et le devina : » Je suis  
toujours là... Viens attendre avec moi que le public  
t'accepte... Ne puis-je pas te défendre et t’imposer? »  
Elle lui répondit à peine d’un rapide mouvement de  
tête, passa très-vite et se réfugia dans sa loge. Un  
flot de pensées tumultueuses se pressaient eu elle.

12

TÀTIANÀ LE1L0F.

Elle était tombée de très-haut dans un gouffre pro¬  
fond, dont les parois barraient son avenir et l'écra¬  
saient. Ses espérances tant caressées s'effondraient  
toutes à la fois. Elle ne voyait plus rien à faire qu'à  
sombrer dans l'humiliation et la pauvreté, comme un  
navire désemparé qui se laisse couler au fond d'une  
mer lourde et noire.

— Àh! ma pauvre petite!... lui répétait madame  
Krènen lui caressant la main... ma pauvre petite !...  
je pensais bien que cela se passerait ainsi... Que veux-  
tu? Il faut prendre courage!... Tu resteras avec  
moi, et, tu verras, nous ne serons pas trop malheu¬  
reuses!...

Tatianaeut un frisson : la perspective de son exis¬  
tence qui allait recommencer morne et abandonnée  
lui apparut plus nettement, comme un paysage  
désolé. Elle vit de longs jours se dérouler sans  
joie, pendant lesquels elle se désséchait dans l’ennui.  
C'était sa misère qui recommençait, puisque Paris la  
claquemurait dans cette étroite chambre où le soleil  
ne pénétrait pas, parmi de chétives familles grouil¬  
lant à tous les étages, bien loin du luxe, du bien-  
être, des gaietés qu'elle avait entrevues comme une  
brillante vision...

T A TIA N à LEILOF.

13

Soudain, comme elle s’appesantissait sur ces mélan¬  
colies sans écouter le verbiage consolant de madame  
Krèn, la figure de Quenneville se dressa dans sa  
pensée, sans qu’elle l’eût appelée, comme un de ces  
démons qui se présentent d’eux-mêmes, avant d’être  
évoqués, aux heures de la tentation... Sans doute,  
c’était aussi une chute : mais puisqu’il fallait tom¬  
ber, ne valait-il pas mieux tomber dans le luxe que  
dans la misère? En tombant ainsi, on garde au moins  
sa place au soleil... La créature isolée et pauvre  
ne compte pour rien, et la fille est une puissance :  
n’étaient-ce pas des filles surtout qui venaient de  
la condamner, de la repousser, comme il y a eu  
de grandes actrices et de grands poètes? Le nom de  
Phryné ne traverse-t-il pas T histoire, et qu’était  
donc Cléopâtre? Qu’importent, après tout, les élé¬  
ments dont on fait la lumière!...D’ailleurs, elle tra¬  
vaillerait, elle saurait bien remonter sur ces planches  
d’où on la chassait. Pendant deux ans, on dirait  
d’elle : « C’est une fille! « Ensuite, on dirait : «C’est  
une artiste... » Mais ces arguments, qui battaient  
son cerveau comme des visions de fièvre, se brisaient  
contre un insurmontable sentiment de honte et de  
dégoût. Jamais elle ne pourrait dire à cet homme :

T A TIA N A LEILOF.

1 M

« Prenez-moi ! » jamais se livrer ainsi, sans amour,  
sans désir... Et pour prendre un parti, elle voulait  
attendre encore, — attendre le dernier acte où sa  
tirade pouvait amener un revirement, changer les  
dispositions de la salle, qui sait? peut-être enlever  
la bataille!

Quand l'appel se fut fait entendre, madame Krén  
embrassa Tatiana sur le front; puis, pendant que la  
jeune fille s’éloignait, elle ajouta tout bas, en faisant  
le signe de la croix :

— Bob tebja chrani! (Dieu te garde !)

De nouveau, Tatiana se trouva sur la scène dans  
un décor de chambre gothique; la pauvre suivante  
qu'elle représentait avait donné son cœur au beau  
chevalier rencontré par hasard dans un carrefour de  
la forêt. Le chevalier s'était amusé d'elle, lui débi¬  
tant les serments d’usage, et la trompait pour une  
princesse plus belle et plus heureuse. Maintenant, il  
lui signifiait son abandon...

Tatiana aimait cette scène sentimentale, dont le  
ton lui rappelait un peu un des poèmes de Pushkine,  
mais qui ne convenait pas à sa nature. Elle était si  
fraîche, si jolie, sa voix avait pris un si sincère  
accent de mélancolie, que — la situation aidant —

T \ T IA N A LE I LO F,

115

les premières répliques passèrent sans protestation.  
Mais au moment d’attaquer sa tirade, elle se sentit  
paralysée par celle affreuse angoisse qui l’avait  
saisie dès sa première entrée. De nouveau, l’actrice  
insuffisamment stylée disparut sous la femme : au  
lieu de prendre la posture humiliée consacrée par les  
traditions du rôle, elle se tenait debout derrière un  
fauteuil, une main posée sur le dossier, regardait  
fixement son séducteur; et, au lieu de lui répondre  
d’une voix « brisée par l’émotion, entrecoupée par  
les sanglots », ainsi que le recommandaient le texte  
et l’usage, elle commença d’une voix dure à la fois  
et hésitante, comme si elle eût récité une leçon mal  
apprise :

“ Je vous ai tout donné, monseigneur... Et com¬  
ment une simple fille comme je suis aurait-elle résisté  
à la musique de vos paroles?... »

Un murmure de stupeur courut dans le public; les  
spectateurs se retournaient les uns vers les autres,  
et la même question était sur toutes les lèvres :  
Comment avait-on pu faire monter sur les planches  
une élève aussi mal préparée?... Le murmure aug¬  
mentant, Tatiana s’arrêta un instant en jetant un  
regard désespéré au chevalier qui, dans son fau-

116 TÀTIÀNA LE1L0F.

teuil, conservait son air affecté de repentir un peu  
honteux et de pécheur pourtant satisfait. Puis elle  
reprit, élevant maladroitement la voix pour dominer  
le bruit :

« Maintenant, que vais-je devenir?... Puisque  
vous ne m’aimez plus, il faut que je m’en aille.,.  
Où irai-je?... Ah! monseigneur, vous aurez des  
remords!... «

A mesure que la tempête augmentait, une sourde  
colère montait en elle ; il lui semblait que cette foule  
la souffletait; ses joues brûlaient, elle avait besoin  
de se défendre, elle aurait voulu lutter corps à corps  
avec ces gens qui riaient d’elle, ou sangloter libre¬  
ment, toute seule, bien loin de ces yeux méchants  
fixés sur elle. A la fin, elle s’avança devant le trou  
du souffleur, et, regardant en face, hardiment, les  
spectateurs agités, elle acheva de débiter la tirade  
qui terminait son rôle et quitta la scène en courant  
presque. Les murmures s’étaient changés en pro¬  
testations indignées ; quelques sifflets partirent des  
galeries : elle manquait de respect au public! Et  
le public protestait, se remuait, grognait, comme  
une cage de fauves qu’on agace. Seul, Julien Loysel,  
debout, applaudissait furieusement, avec la violence

TATIANA LEILOF.

117

des gens froids qui 86 passionnent tout à coup.

Plusieurs minutes passèrent avant que la pièce pût  
continuer, et la salle resta houleuse et mécontente  
jusquà la fin. Tatiana traversa les coulisses en cou¬  
rant, monta rapidement à sa loge, et, pâle décoléré,  
sans dire un mot à sa tante, se mit à arracher son  
costume avec des gestes saccadés.

— Tania!... ma pauvre Tania! répétait madame  
Krèn en tournant autour d'elle... Prends courage,  
je t’en prie, calme-toi!...

La jeune fille n'écoutait pas. Quand elle eut  
dépouillé tout son costume, elle croisa les bras sur  
sa gorge nue, secoua la tête et eut un léger rire.  
Puis elle se revêtit en hâte, mit son chapeau et se  
disposa â sortir.

— Où vas-tu donc? lui demanda sa tante.

Tatiana, qui ouvrait déjà la porte, se retourna, la  
regarda de ses yeux secs où brillait la colère et où  
passa, rapide, une lueur attendrie.

— Adieu! fit-elle, et elle l’embrassa.

Elle courut au foyer, où l'on discutait sa conduite :  
on parlait de la résiliation immédiate de son enga¬  
gement. Louvier essayait de la défendre. Son pro¬  
fesseur vint au-devant d'elle :

7.

118

TATIANA LE 1 LO F.

— Mais, malheureuse enfant, qu'avez-vous fait!  
On ne...

Elle I écarta du geste et marcha droit à Quenne¬  
ville, qui se tenait à l’écart, comme s il l’eût atten¬  
due. Elle était décidée à lui dire à haute voix une  
phrase qu'elle venait de préparer : « Monsieur, vous  
m'invitez à souper ce soir, n’est-ce pas? » Mais  
quand elle fut vis-à-vis de lui, dans le grand silence  
qui s’était fait à son entrée, quand elle sentit sur elle  
le poids de regards ennemis et curieux, sa gorge se  
serra ; elle ne put que dire, très-vite et très-bas :

— Venez!... Allons-nous-en!...

Sans paraître étonné, Quenneville lui offrit le  
bras, et ils quittèrent le foyer au milieu d’un mur¬  
mure indigné. Madame Krèn, qui avait suivi sa  
nièce, la regardait d’un œil stupéfait, ne voulant pas  
comprendre. En montant dans la voiture du comte,  
Tatiana aperçut Julien, qui l'attendait à la sortie.

Elle eut une seconde d'hésitation; mais il était  
trop tard.

il

KASTCHEI.

Le lendemain, Tatiana, qui s’était à peine assoupie  
aux approches du matin, s'éveilla dans une chambre  
d'hôtel, aux côtes de Quenneville endormi. Son  
excitation de la veille était tombée dans les surprises  
de la nuit, et son court sommeil, quoique tourmenté  
de cauchemars, avait ensuite apaisé la tempête des  
sensations inconnues qui l'avaient longtemps ballottée  
à travers des étonnements, des ardeurs et des dégoûts :  
plus calme, elle pouvait réfléchir, — et elle regar¬  
dait en elle-même avec une sorte d'effroi honteux.  
Comme ses raisonnements du soir, qui l'avaient  
poussée là, s'effondraient dans ce lamentable réveil  
sur la couche de cet inconnu ! 11 dormait, la bouche  
entr’ouverte, les cheveux en désordre collés par  
petites mèches sur le front, le teint marbré de  
fatigues accumulées. 11 dormait tranquille, comme si

120

TATIÀNÀ LEILOF.

cette nuit qui finissait n'était qu'un banal accident  
dans sa vie. 11 n'aimait pas : son indifférence avait  
percé sous ses caresses, son sommeil l'étalait; et  
pourtant il allait s'éveiller en tendant les lèvres, elle  
lui rendrait son baiser, d’autres nuits suivraient,  
toutes pareilles, et de longues journées où ils tourne¬  
raient ensemble la meule d'une existence commune;  
et ce serait pour eux l'amour... Oh! ces extases dont  
les poètes remplissent leurs livres, ces langueurs de  
l'attente qui sèchent la gorge et font courir des fris¬  
sons sous la peau, ces douleurs sublimes de l’âme  
cherchant l’âme à travers les sueurs du corps!...  
Rien de pareil pour eux ; Tatiana n'avait pas senti  
vibrer le cœur de cet homme qui la pétrissait contre  
lui, et le sien était demeuré muet : elle ne serait  
jamais la maîtresse adorée dont l’être se pâme aux  
baisers de l'amant, elle n'était que l'instrument banal  
des débauches égoïstes et froides d'un libertin : son  
âme, emprisonnée dans la fange de son faux plaisir,  
ne pourrait que s'y débattre en vain, —s'y racornir  
peut-être jusqu’à la résignation ou s'y meurtrir et  
s’y souiller jusqu'à l'oubli.

Elle s’était dressée sur son séant, et son regard  
errait, par le demi-jour de la chambre, sur le lourd

TA T IA NA LE ILO F.

121

canapé où Quenneville l’avait poursuivie la veille,  
sur les meubles étrangers et sur les brimborions  
inconnus — sur toutes ces choses sans sympathie  
qui prêtent leur indifférence aux amours clandes¬  
tines. Rien de familier, rien d’ami dans cette chambre  
où elle était devenue femme et qu’elle ne reverrait  
jamais, rien que ses vêtements en désordre sur le  
parquet... Tout à coup, une pensée inquiétante  
l’assaillit : elle regarda Quenneville et vit qu’il dor¬  
mait encore; alors, avec mille précautions, elle se  
glissa hors du lit, ramassa en hâte ses effets, courut  
s’enfermer dans le cabinet de toilette, pressée de  
mettre l’épaisseur des étoffes entre sa chair et celle  
de l’amant.

Quand elle rouvrit la porte, Quenneville était  
assis sur le lit, les jambes ballantes, et tournant  
autour de lui des yeux alourdis et mal reposés.

— Déjà prête? fit-il d’un air naturel, en étouffant  
un bâillement.

Tatiana ne répondit rien et recula d’un pas, comme  
s’il l’effrayait. 11 afait levé le regard sur elle et la  
fixait sans aucun embarras :

— Voulez-vous passer au salon et m’y attendre?  
lui dit-il. Je vous rejoindrai tout à l’heure.

122

T A TIA N A LEILOF.

Ce salon, banal comme la chambre à coucher, avec  
son meuble empire et ses tentures passées, était  
inconfortable et froid ; mais Tatiana ne put se décider  
à demander du feu, tant elle craignait de rencontrer  
l'oeil curieux du sommelier : et, pendant près d'une  
heure, elle grelotta dans un fauteuil, oppressée en  
outre par un inexorable sentiment de vide, d'ennui,  
de solitude. Un instant elle fut sur le point d'éclater  
en pleurs : mais elle eut peur de paraître ridicule à  
Quenneville. C’était la première fois que la crainte  
d’un autre la gênait. Elle T entendait tourner dans  
la chambre; il laissa ouverte la porte du cabinet de  
toilette, car elle distingua le bruit de ses ablutions.  
Quand elle reconnut à son pas qu'il avait mis ses  
bottines, qu'il était prêt, elle se composa rapidement  
un visage, en sorte qu’elle souriait lorsqu'il apparut  
enfin. 11 la prit par la main et l’embrassa avec plus  
de politesse que de plaisir.

— Qu’il fait froid! Vous auriez dû faire allumer  
du feu.

Et il sonna.

— Voulez-vous déjeuner ici ou dehors? lui  
demanda-t-il encore.

Tatiana redoutait de sortir, comme si tous les

T A T IA N A LEILOF.

123

passants avaient dû la connaître et la dévisager.  
Pourtant, avec cette réserve nouvelle que lui impo¬  
saient le changement et le sentiment de sa situation,  
elle n’osa pas se déclarer :

— Oh! cela m’est égal, fit-elle... Où vous voudrez !

Quenneville regarda sa montre :

— Il est tard, dit-il... Déjeunons ici : nous sorti¬  
rons après.

Et il donna ses ordres au sommelier, qui venait  
d’entrer et auquel il commanda aussi d'apporter les  
journaux du matin. Tatiana rougit, devinant que  
e'était pour elle, presque reconnaissante de cet  
intérêt inattendu que Quenneville lui témoignait  
ainsi. Mais quand le garçon eut apporté un paquet  
de gazettes, Quenneville y choisit le Figaro et  
repoussa les autres vers Tatiana, en disant d’un ton  
froid ;

\*— Voyez ce qu’ils disent de vous, si cela vous  
intéresse.

Puis il s’absorba dans la lecture des échos.

Tatiana parcourut rapidement plusieurs feuilles :  
son nom remplissait les troisièmes pages; elle était  
partout décrite et raillée avec une cruelle ironie.  
Plusieurs des plaisanteries qui dès la veille circu-

124

TATIANA LE ILO F\*

laient au foyer revenaient embellies et commentées,  
a L'artiste cosaque parle auvergnat... » « On dit  
que mademoiselle Leïlof monte à cheval comme  
une centauresse : que n'a-t-elle plutôt appris à mar¬  
cher ! » Le plus ordinairement on l’appelait « la jeune  
échappée des steppes «, ou « la pouliche sauvage «,  
et cette dernière expression donnait lieu à des sous-  
entendus délicats. Pas une parole encourageante sur  
son avenir, sur le talent qu'elle aurait peut-être, sur  
les difficultés qui l’avaient écrasée. On ne discutait  
que sa beauté : ceux-ci la trouvaient surfaite, ceux-là  
lui concédaient « une figure originale », quelques-  
uns s'extasiaient sur sa chevelure; enfin un critique  
autorisé la déclarait « aussi belle qu’on peut l'être  
avec le plus pur type tartare ». Plusieurs « Soirées  
parisiennes » racontaient en termes transparents sa  
sortie du théâtre. Un reporter l’avait suivie, car il  
indiquait la rue de l'hôtel. Un autre s’intéressait  
particulièrement à madame\* Krèn : « A la suite des  
« émotions de la soirée, disait-il, la tante de made-  
« moiselle Leïlof s'est trouvée mal et a été recon-  
« duite chez elle par un ami de la famille. » Les plus  
sérieux se bornaient à blâmer l’administration du  
théâtre de sa légèreté à engager une étrangère sur

TATIANA LEÏLOF.

12 »

sa mine, comme sil suffisait d'avoir des cheveux  
blonds et des yeux verts pour faire du théâtre! Et  
quelques-uns plaignaient les élèves du Conserva¬  
toire, qui restent des années à attendre une occasion  
sérieuse d'aborder la rampe, qui se dessèchent dans  
la paresse des rôles subalter nes et débutent pénible¬  
ment dans les rôles d'ingénues quand elles ont passé  
la trentaine.

— Hum! murmura Quenneville, qui en arrivait à  
la troisième page du Figaro.

Quand il l'eut achevée, il dit à mi-voix, l'air  
mécontent:

— Diable!

Et après un silence il demanda à Tatiana :

— Irez-vous au théâtre aujourd’hui?...

Elle le regarda d'un air étonné :

— Oh! non, répondit-elle, je ne pourrais pas...  
'I irai demain... je pense quon changera l’affiche...

Us se turent et restèrent un moment sans parler :  
lui, les mains croisées sur ses genoux, ennuyé, déçu  
par la platitude de cette chute qu'il espérait plus  
brillante; elle, contemplant tristement les journaux  
épars sur la table, — ces quelques feuilles où tenait  
toute son immense et définitive déception.

126

T A T1A N\* A LEILOF.

La rentrée du garçon les tira de cette rêverie.

Pendant le déjeuner, Quenneville parla pour la  
première fois de ses « intentions » ; mais, soit par  
courtoisie, soit plutôt qu'il attendit de mieux con¬  
naître Tatiana avant de s'engager d'une façon pré¬  
cise et voulut seulement tâter le terrain, il le fit avec  
une légèreté affectée. Il parla, comme en passant,  
d'un petit hôtel meublé qu'il comptait louer, d'une  
voiture qu'il louerait également, des trois domesti¬  
ques, dont un homme, qui suffisent pour constituer  
une maison très-convenable... En attendant que tout  
fût conclu, Tatiana pourrait rester à l'hôtel — deux  
ou trois jours — si cela ne lui déplaisait pas trop.  
Elle ne répondait pas et acceptait d'un geste indiffé¬  
rent. Mais cet embourgeoisement du vice lui était  
une nouvelle déception. Elle rêvait un train princier :  
dès équipages, des chevaux, des grooms à sa livrée,  
un hôtel qui fût sa propriété et quelle pût meubler à  
sa fantaisie; et, quoique inexperte encore en magni¬  
ficences, elle se prélassait déjà par l'imagination  
dans les splendeurs des riches étoffes, des broderies  
anciennes, des soies «l'Orient, des velours, des lam-  
pas, dont elle aimait au-dessus de tout l’éclat et les  
chatoiements. Elle avait compté que Quenneville,

TATIANA LEILOF.

127

qu’elle s’était figure' riche comme un nabab et épris  
de toutes les beautés, se plairait à construire pour  
leur amour quelque palais des Mille et une Nuits. Et  
voilà que ce gentilhomme — le dernier des dandys,  
comme on l’appelait, parfois — calculait comme un  
épicier ; il lui laissait entrevoir des projets raison¬  
nables, économiques aussi, par lesquels encore il  
croyait l’éblouir; un négociant retiré s’acoquinant  
sur ses vieux jours avec une drôlesse n’aurait pas  
mieux équilibré sa passion et son budget... Elle des¬  
cendait donc du luxe des grandes courtisanes à la  
médiocrité des loreltes, du prestige de ces femmes  
qui demandent à l’amour seul la satisfaction de leurs  
caprices aux embarras de celles qui cherchent dans  
la prostitution le pain quotidien ; car son bien-être  
pouvait disparaître sur un geste de son seigneur...  
Ah! là encore, dans ce suprême sacrifice de ses  
répugnances et de son être entier, elle s'était trompée,  
elle n’avait pas su : quand on veut tomber, il faut  
calculer sa chute; quand on se vend, il faut faire  
son prix d’avance!

Au dessert, Quenneville reprit machinalement  
le Figaro, et, jetant les yeux sur la quatrième  
Page :

128

TATIANA LEILOF.

— Tiens, fit-il, c est aujourd’hui la vente de cette  
pauvre Blanche des Grieux, et je n y pensais plus...  
Nous irons, voulez-vous?... Il y aura du monde...  
Et puis, vous trouverez peut-être quelque bagatelles  
de votre goût : elle avait plusieurs fort beaux éven¬  
tails.

Comme Tatiana ne répondait rien, il ajouta, rap¬  
pelant peut-être ses souvenirs en allés :

— C’était une bonne fille... Mais elle se marie...  
Elles finissent toutes comme ça... Seulement, comme  
il ne leur reste jamais un liard des millions qu elles  
ont grugés, elles font vendre leur défroque pour  
payer les frais de la noce — et du mari !...

...Ces paroles semblaient une sorte de réponse  
aux pensées que poursuivait Tatiana. Mais le nom  
de cette Blanche des Grieux, ce nom de fantaisie  
puisé, hasard ou calcul, dans la plus humaine des  
histoires galantes, et qui allait disparaître dans le  
mariage tandis que les souvenirs des amours passées  
se disperseraient au gré des enchères, ce nom tom¬  
bait-il là par hasard? Ne résonnait-il pas plutôt, par  
une fatale coïncidence, comme une sorte d’avertisse¬  
ment, montrant pour ainsi dire la fin répugnante du  
roman dont les premières pages étaient déjà si pleines

TATIANA LEILOF.

120

«le dégoûts? D’autant plus que ce nom, connu de  
Tatiana, se rattachait à des impressions précédentes.  
La première fois qu’elle était entrée dans un théâtre  
— un soir depremièreau Vaudeville,—en s’asseyant,  
elle avait remarqué vis-à-vis d’elle une grosse femme  
décolletée, la chair tombante, les feux de son visage  
mal éteints par les pâtes et les poudres. Elle avait  
été singulièrement frappée par cette figure vulgaire  
étalant ainsi dans une avant-scène une laideur presque  
repoussante, comme marquée d’infamie, et prome¬  
nant sur tout le théâtre ses regards insolents et vides.  
Après l’avoir longtemps regardée par-dessus son  
éventail, d’une voix un peu hésitante, elle demanda  
à Louvier, qui l’accompagnait :

— Savez-vous quelle est cette dame, là, dans la  
loge vis-à-vis de nous?

Et Louvier, avec sa légèreté d’homme de théâtre,  
lui raconta les romanesques aventures de Blanche  
des Grieux : un mari gênant, compromis par bonheur  
au 2 décembre, mais légèrement, et qui, sans les  
puissantes relations de sa femme, en eût été quitte  
pour quelques années de surveillance; le mari à  
peine embarqué pour Cayenne, des débuts sur un  
théâtre d’opérettes, — la vogue arrivant tout à coup,

130

TATIANA LEILOF.

une liaison avec l’Empereur, des scandales dont le  
bruit emplissait Paris pendant vingt ans ; c'était  
elle qui, à l’Exposition de 1867, avait pousse sa  
calèche dans l’enceinte du Champ de Mars où les  
équipages des souverains étaient seuls admis, en  
criant aux gardiens qui voulaient l’arrêter le titre  
de son dernier rôle : « La grande-duchesse de Feuer-  
slein !... » Pourquoi son nom revenait-il maintenant ?

— Elle doit être bien vieille? demanda Tatiana;  
qui donc épouse-t-elle?

— De qui parlez-vous? fit Quenneville, qui n'était  
plus à la conversation,

— De cette Blanche des Orieux...

— Ah!... elle épouse un noble Mexicain, un jeune  
homme de vingt-sept ans...

Et, après ces paroles, dites d'un toa naturel,  
comme s’il se fût agi d’un fait ordinaire, Quen¬  
neville demanda à Tatiana la permission de la  
quitter pour une heure ou deux : il reviendrait la  
chercher pour la vente.

Tatiana passa près de deux heures à l’attendre.  
Jamais elle n’avait senti si durement le poids de la  
solitude : une inexprimable angoisse, plus forte à  
mesure que le temps marchait, l’envahissait peu à

T À TIA \ A LEÏLOF.

I3l

peu, finit par la serrer dans un invincible étau jusqu'à  
la faire haleter. Elle aurait eu besoin d'invoquer un  
secours, de crier un nom : Louis!... Louis!... —  
Mais il lui sembla que c’était le nom d'un indif¬  
férent.

Elle tressaillait au moindre bruit de pas dans le  
corridor. Enfin, quand Quenneville parut, prise  
d’un élan de tendresse plus fort que toutes ses timi¬  
dités, elle se jeta dans ses bras, — lui offrant dans  
un regard de se donner tout entière. Il ne la comprit  
pas. II se contenta de lui rendre tranquillement son  
baiser, de l'air d'un homme qu’ennuient les démons¬  
trations intempestives, et il lui demanda, en redres¬  
sant sa cravate :

— Eh bien, êtes-vous prête?

— Oui, dit-elle en se retirant.

Elle mit son manteau et son chapeau — un cha¬  
peau modeste que sa tante avait elle-même laborieu¬  
sement garni « en attendant mieux ».

— Il faudra songer à vos toilettes, reprit le  
comte en la regardant avec une pointe d’ironie...  
Vous sortirez beaucoup, nous sortirons souvent  
ensemble... Surtout, faites-moi le plaisir de remiser  
à jamais votre fameuse robe rouge...

132

T A TIA N A LE I LOF.

Et il lui offrit le bras pour descendre.

Lorsqu’ils arrivèrent à l’hotel Drouot, la vente  
était déjà commencée. La salle — une des grandes  
salles du premier étage — et même le magasin, où  
Quenneville réussit pourtant à trouver deux sièges,  
étaient encombrés du public accoutumé : aux pre¬  
miers rangs, abandonnés sur les meilleures chaises  
ou les coudes traînant sur le comptoir, les mar¬  
chands crasseux, presque tous vieux ou déguenillés,  
leurs ignobles tètes façonnées parla passion du lucre  
ou de l'ivrognerie, riant entre eux, gesticulant, cau¬  
sant, insolemment familiers, prenant et retournant  
dans leurs mains saies les délicats objets, gracieuses  
figurines de Saxe, mignonnes bonbonnières fine¬  
ment ouvrées, éventails anciens, brimborions coûteux  
amassés en trente ans de galanterie. Derrière eux,  
ou parmi eux, les frôlant de leurs élégances, des  
femmes en visites de velours ou de fourrure, des  
jeunes gens fashionables serrés dans leurs pardessus  
anglais et la badine à la main, de vieux amateurs  
à l’affût d’un bibelot; ici et là, quelque mère de  
famille en quête d’un objet nécessaire, entrée en  
passant dans la salle et retenue par les séductions  
de ce luxe malhonnête, et beaucoup de figures lou-

TAT1ANA LEILOF.

133

ches de pick-pockets ou de filles cherchant leur vie  
là comme ailleurs.

6'était le beau moment de la vente. Des chiffres  
se succédaient, criés d'un coin de la salle par quelque  
voix mal assurée ou indiqués d'un geste, d'un re¬  
gard, et que le crieur grossissait en les répétant de  
sa voix claire, montant parfois si vite, que la somme  
doublait sans quon s'en aperçût : « Quatre cents...  
vingt-cinq... cinquante.., quatre-vingts... cinq cents...  
vingt, trente, soixante... » Quand l'enchère faiblissait,  
on entendait sortir comme du sol le fausset excitant  
d’un petit expert juif assis devant sa table, presque  
invisible : et Allons, messieurs, ça vaut mieux qu' ça. «

Alors le commissaire levait son marteau.

— Cinq cent soixante... Et c n'est pas en face ! ..  
Personne ne met au-dessus?... Vous êtes prévenus,  
j'adjuge!...

Une voix faisait :

— Soixante-dix !

Et la vente continuait, parfois encore longtemps :

— Soixante-dix... quatre-vingts... dix... quinze...  
six cents!...

Tatiana n'avait d'abord aperçu dans la salle,  
autour et au-dessus des figures, qu’un fouillis de

8

131

T À TIA N A LEILOF.

couleurs et des pyramides de meubles. À présent,  
elle distinguait mieux : les murailles étaient recou¬  
vertes de rideaux, de portières, de tentures, de tapis  
suspendus pêle-mêle, les uns sur les autres, en un  
charlatanesque désordre des nuances; des rideaux  
de satin bleu ciel recouvraient à demi une carpette  
de Smyrne éclatante et bariolée; un panneau d’Àu-  
busson, coupé en deux pour former une double por¬  
tière, voilait à peine une tenture jaune clair; des  
tableaux, tous mauvais dans leurs gros cadres dorés,  
cachaient soudain des pans d'étoffes; et, sous les  
longs rideaux, sous les portières plus courtes, on  
voyait pendre presque jusque par terre les bords  
effilochés de tapis de chambre. A droite de l’estrade  
du commissaire, les meubles de deux salons compo¬  
sites étaient empilés, et à gauche il y avait une autre  
pile chancelante que formaient les meubles ordinaires.  
Ici et là, deux ou trois curieuses étagères ou cré¬  
dences supportaient toutes sortes de bibelots. Enfin,  
au milieu de la salle, dans un espace réservé, le lit  
se dressait comme un trône : un lit énorme, à hautes  
colonnes, dont les bois sculptés représentaient des  
guirlandes d’amours, qui apparaissait couvert de  
dentelles et surmonté d’une sorte de dais, comme

TATIANA LEILOF.

135

un autel. La table de nuit était à côté, et, comme  
par hasard, deux ou trois objets intimes traînaient  
à terre. Dans le jour mort de la grande salle, cette  
somptueuse défroque avait un air lamentable de  
friperie : on devinait que les tentures n'en pou¬  
vaient plus, que les meubles avaient trop d'usage,  
comme la vieille femme qui s'en débarrassait : et  
pourtant, épaves comme elle, comme elle encore ils  
piquaient la curiosité publique et trouvaient quami  
même acquéreurs.

Comme Tatiana reportait son regard sur le groupe  
des vendeurs, elle vit qu'on achevait de débarrasser  
une vitrine pleine de menus objets. Quenneville  
venait de faire un « pst « en tendant la main, et  
retournait, en l'examinant, un éventail Pompadour.  
Il le mit sous les yeux de Tatiana :

— Comment le trouvez-vous ? demanda-t-il.

Elle fit un geste dédaigneux :

— Je ne m'y connais pas.

Au fond, elle trouvait ridicule et fort laid ce petit  
seigneur en habit rose aux pieds d'une bergère  
décolletée et poudrée parmi des moutons enru¬  
bannés.

— Suivez la vente, reprit Quenneville. Je vous

136

T A T IA N A LEILOF.

verrais avec plaisir acheter quelque chose ici, —  
n'importe quoi, un brimborion.

Mais elle n'avait envie de rien; les plus jolis objets  
lui semblaient démodés, défraîchis ou de mauvais  
goût. Aucun ne répondait a ses idées de luxe, et les  
étoffes elles-mêmes, quoique quelques-unes fussent  
fort belles, lui paraissaient ternes, comme si elles  
eussent perdu leur éclat par leur trop long stage  
chez Blanche des Grieux,

Tout à coup, une voix cria :

— Nous vendons le lit!

Et le petit expert reprit sur sa chanterelle aiguë :

— Un très-beau lit en bois sculpté, genre ancien,  
avec garniture en velours de Gênes... Le lit est  
moderne, mais les velours sont de la Renaissance...  
La courte-pointe est en point d’Alençon... C’est une  
magnifique pièce, messieurs !... dix mille francs nous  
demandons!

Immédiatement, le crieur reprit :

— Dix mille francs!... Huit mille!... Cinq mille,  
si l’on veut! A combien commence-t-on?... Six cents  
francs!... Six cents francs!...

Personne ne disait rien : les enchères s'engagent  
parfois lentement.

TATIANA L RI LO F.

137

— Voyons, messieurs, criait l'expert, vous ne  
regardez pas ce qu’on vous vend! Je dis : cin¬  
quante... six cent cinquante, et c’est par moi!...

— Sept cents ! fit une voix de femme.

Un murmure courut dans la salle; quelques tètes  
se tournèrent pour chercher l’enchérisseuse : c’était  
une belle personne de haute taille, très-élégante,  
qui devint rouge, se sentant regardée.

A côté de Tatiana, trois marchands échangèrent  
presque à haute voix de grossiers quolibets, et le lit  
monta par petites sommes jusqu’à huit cent cin¬  
quante francs.

Tatiana, jusqu’à présent, avait suivi la vente  
avec une absolue indifférence, mais elle s’intéressa  
au sort de ce lit; ce lit n’était point un meuble banal,  
apathique serviteur des menus soins coutumiers qui  
remplissent les journées et qu’on oublie: compagnon  
dédaigné de toute une existence, il en demeurait le  
symbole ; il avait eu ses jours de splendeur — peut-  
être ses heures de tendresse; les Cupidons dansant sur  
ses bois avaient vu des puissants agenouillés sur la  
peau de tigre qui lui servait de descente; des mains  
fiévreuses avaient froissé sa courte-pointe, — et  
voilà que, pour en tirer un prix ridicule, on l’expo-

s.

138

T A T IA N A LEILOF.

sait aux lazzi ignobles de la « petite Pologne ».  
voilà qu'il changeait de maître sous les regards de  
tout Paris, prêt à offrir à d'autres ses passives com¬  
plaisances, solide à voir recommencer pour des géné¬  
rations la comédie de l'amour...

L'expert s'agitait de nouveau :

— C’est pour rien, messieurs, c'est pour rien.

...Vraiment, oui, c'était pour rien : huit cent  
cinquante francs, un lit illustré par les amours d’un  
empereur, d’un grand-duc, de plusieurs princes  
héréditaires, un lit historique dont Paris avait rêvé  
vingt ans, que des gazettes avaient décrit, — le lit  
de Blanche des Grieux! Et, tremblante de tous ses  
membres, rouge de honte, mais dominée soudain  
par une envie plus forte que toute pudeur, cédant  
à une poussée intérieure où entraient des pensées  
perverses, Tatiana profita d’un regard que lui jetait  
le crieur pour dire, d’une voix quelle n’entendit pas :

— Neuf cents!...

Quenneville la regarda d'un air stupéfait : jamais  
il ne se serait attendu à ce caprice\* Mais il ne con¬  
traria pas sa maîtresse. Comme elle se tournait  
vers lui :

— Allez toujours, lui dit-il à voix basse. Puisque

TATIANA LEILOF.

139

vous avez commencé à le pousser, il faut qu’il vous  
reste : on vous regarde !

Et il sourit intérieurement aux souvenirs que lui  
rappelait ce lit.

Tatiana avait remarqué dans la foule une jeune  
femme en toilette claire, dont le regard pesait con¬  
tinuellement sur elle avec une curiosité fatigante et  
hostile. Sur le point de demander à Quenneville le  
nom et le rang de cette inconnue, elle en avait été  
empêchée par un indéfinissable instinct; mais ce  
regard la gênait : quand elle se lança dans l'enchère,  
il lui sembla que ce regard l'atteignait mieux encore,  
qu'il la piquait, la brûlait comme une pointe de  
flamme. Du reste, à peine avait-elle crié un chiffre,  
que la femme en clair, d'une voix nette, prononça :

— Mille francs !

Quenneville eut un imperceptible mouvement  
d'épaules; mais il se pencha vers sa maîtresse et  
lui souffla :

— Continuez !

— Onze cents ! dit Tatiana.

— Douze...

— Treize...

Les deux enchérisseuses s'excitèrent en se don-

140

TÀTIANA L E 1 LOF.

nant la réplique : au bout d’un instant, elles se  
regardaient en face, avec un air de défi, presque de  
haine; le prix montait avec une telle rapidité, que  
le crieur se contentait de répéter les chiffres que  
l'une indiquait d'un clignement d’yeux et l'autre  
d’un léger mouvement d'éventail. Et Tatiana sentait  
croître son inexplicable et trouble envie. Quand,  
pendant une rapide hésitation, le commissaire levait  
son marteau en disant de sa voix brève :

— Bien vu?... J'adjuge!...

Elle sentait ses jambes trembler d'émotion, comme  
si elle allait réaliser ou voir fuir à l’instant un désir  
passionné caressé longtemps. Jamais elle n’avait tenu  
à rien comme à ce lit; elle le voulait de toutes les  
forces de sa volonté subitement concentrées sur ce  
point unique, et il sourdait en elle une implacable  
colère contre celte femme qui le lui disputait.

Un grand silence s'était fait dans la salle, à peine  
interrompu par de rapides chuchotements; et deux  
noms couraient de bouche en bouche : celui de made¬  
moiselle Leïlof, « la fameuse comédienne russe «, et  
celui de la vicomtesse de Brial, la dernière maîtresse  
du comte de Quenneville — qu'on se montrait aussi  
des yeux et qui, le visage impassible, semblait suivre

TATIÀNA LEII.0F.

14 ï

en indifférent ce singulier duel. Sur un signe de  
madame de K rial, le crieur annonça :

— Huit mille!

Alors, Quenneville dit très-bas à Tatiana :

— Elle veut l'avoir... Elle est plus riche que  
moi... Arrêtez-vous à dix...

Et, sans qu’un trait de son visage bougeât, il  
murmura entre ses dents un mot grossier. Mais,  
comme si madame de Brial avait entendu ou deviné  
cette recommandation, elle s'arrêta à neuf mille  
neuf cents : non pas en vaincue, mais avec un air  
diabolique de méchanceté! satisfaite, n’ayant sans  
doute voulu qu’irriter son amant de la veille ou  
faire payer cher à cette enfant, pour l'y mieux  
attacher peut-être, ce lit de courtisane. En sorte  
qu’après une brève attente, le commissaire, d’un  
coup sec de son marteau, adjugea le lit, pour dix  
mille francs, à mademoiselle Leïlof.

Un murmure passa dans la salle, puis la vente  
reprit.

Tatiana resta un moment encore; elle était mé¬  
contente d’elle-même, honteuse et étonnée de son  
emplette, son désir ayant été satisfait au moment où  
le commissionnaire tendait sa fiche jaune. Et à pré-

142 T A T 1A NA LEILOF.

sent, le grand lit où s’étaient vautres tant d’amours  
infâmes la dégoûtait.

Cette scène fit réfléchir Quenneville. Il avait pris  
Tatiana sans la deviner, par caprice, ou pour qu’on  
parlât de lui. Maintenant, il flairait en elle une fan¬  
taisie aux bonds déréglés; il pressentait la femme qui  
dormait dans la jeune fille. Et, son égoïsme de viveur  
habile s’en trouvant inquiété, il voulut prendre ses  
précautions. Dès le surlendemain, profitant de ce  
que sa maîtresse, encore à F hôtel, était à sa discré¬  
tion, il eut le triste courage de la traiter comme une  
fille quelconque ramassée dans un corps de ballet :  
il lui fit comprendre qu’il fallait « s’entendre », non  
d’une façon vague — « sentimentale » fut le mot  
qu’il employa, — mais en entrant dans quelques  
détails. Tatiana, inhabile à son métier de courtisane,  
le regardait d’un œil interrogateur : elle avait cru  
que leur vie serait presque commune, et ce souci de  
la précision l’étonnait. Alors, — un peu gêné, tapo¬  
tant avec sa badine le bout de son soulier, évitant de  
la regarder en face, il lui exposa ses « intentions ».  
Et les circonlocutions qu’il employait, — ménage¬  
ments de forme à l’usage des délicatesses émoussées  
par de longues habitudes et de nombreux compromis,

TA TI AN A LE l LO F. U3

— faisaient mieux ressortir, au lieu de la voiler, sa  
cruelle indifférence. 11 évita de prononcer les mots  
d'argent, A'entretien, et tous ceux d'une acception  
trop brutale. Mais il n eut pas une parole affectueuse ;  
s’il eût engagé pour intendant un gentilhomme ruiné,  
il n’eût été ni plus poli ni plus explicite; s’il avait  
discuté avec quelque » vieille garde » sans pudeur,  
il eût été seulement plus net et plus généreux. Aucun  
doute sur ses sentiments n’était possible : il dictait  
les conditions d’un marché, en homme qui n’y met que  
son argent — et qui en met le moins possible. Tatiana,  
qui l’écoutait rouge et les yeux baissés, aussi honteuse  
pour lui que pour elle, ne l’interrompit pas une fois.  
Et, quand il eut fini, elle savait que l’hôtel promis était  
loué quelque part aux environs des Champs-Elysées,  
qu’un tapissier y travaillait déjà, que sa voiture était  
retenue, que ses trois domestiques, dont un homme,  
étaient engagés, — la femme de chambre sortant de  
chez une danseuse, — quelle avait un crédit ouvert  
chez un couturier; elle connaissait jusqu’au chiffre  
exact de sa pension mensuelle. Elle comprenait enfin  
qu’il n'y aurait jamais entre elle et cet homme l’amour  
quelle avait escompté en se livrant; que ce froid  
débauché, qui ne cherchait dans ses liaisons que le

14 4

TATIANA I \* £ 1L 0 F.

plaisir et le bruit, resterait insensible aux éclairs de  
tendresse ardents dont elle était par moments tra¬  
versée, aux séductions de toutes les féminités qui  
sourdaient au fond de sa jeunesse. Et elle eut le  
sentiment qu’elle était « lancée ", — suivant le  
terme de l’argot galant, — c’est-à-dire quelle pou¬  
vait rouler d’un mouvement sûr et fatal jusqu’aux  
bas-fonds où l'attendaient des fanges inconnues.

Quand Quenneville eut achevé d’exposer son fait  
en parlant vite, mais d’un ton calme, comme s’il se  
fût dépêché d’expédier une explication ennuyeuse,  
quoique nécessaire, il demanda :

— Trouvez-vous cela convenable?...

Tatiana aur ait voulu le chasser, refuser sa voiture,  
ne jamais passer le seuil de son hôtel. De grosses  
larmes tremblaient au bord de ses cils, — pourtant  
elle ne pleurait pas souvent, — mais la colère qui  
les provoqua l’aida aussi à les refouler. Elle se con¬  
tint : si elle le chassait, n’en faudrait-il pas prendre  
un autre, qui ne vaudrait pas mieux? Et à quoi bon  
s’indigner? il ne la comprendrait pas, il croirait sans  
doute quelle jouait la comédie. Elle répondit sim¬  
plement, quoique d’une voix un peu altérée :

— Oh! très-convenable, je vous remercie...

T A TIA N A LEILOF.

145

Puis, après un court silence embarrasse', elle  
ajouta vivement, non sans une pointe d’ironie :

— Mais que me demandez-vous en échange de  
tant de belles choses?

Quenneville sourit d’un sourire fat qu’il prenait  
quelquefois, d’un sourire qui donnait tout à coup à  
son imperturbable visage une expression de conten¬  
tement béat, d’admiration, presque d’extase devant  
sa propre personne, et il répondit galamment :

—i\* Ce que vous voudrez bien me donner, ma  
chère !...

11 y avait presque du dédain dans celte affectation  
de désintéressement; il y avait en tout cas un aveu  
d’indifférence qui exaspéra Tatiana.

— Ce que je voudrai vous donner! reprit-elle  
avec lenteur en choisissant ses mots... Savez-vous  
que cela ne sera pas grand’chose?...

Des vérités qu’elle ne pouvait plus retenir lui  
tremblaient sur les lèvres. Elle continua, s’animant  
en parlant, fixant ses yeux irrités sur Quenneville,  
qui ne se troublait pas.

— Écoutez! vous venez d’être franc, je veux être  
franche aussi... Et puis, comme vous le dites, il faut  
que nous nous entendions... Vous m’avez clairement

s

U 6

TATIANÀ leilof.

expliqué ce que vous comptiez faire pour moi : je  
veux, à mon tour, vous expliquer clairement ce que  
je compte faire pour vous. D’abord, il faut que je  
vous dise une chose : je ne vous aime pas... ce qu'on  
appelle aimer, vous savez?

Elle s’était levée et marchait par la chambre.

— Vous vous agitez beaucoup, fit Quenneville  
avec un geste vague.

Elle ne s’interrompit pas :

— Aon, je ne vous aime pas, et je ne vous aimerai  
jamais... mieux qu’à présent... Cela vous est égal?...  
Alors, tant mieux..., je serai plus à l’aise... Mais il  
11e faut pas vous figurer que, s’il n’y a point d’amour  
entre nous, nous sommes libres... Pas du tout...  
Ce serait trop commode, cela!... A'ous sommes liés  
l’un à l’autre; liés, entendez-vous?... Vous ne me  
demandez rien : moi, je tiens à vous promettre que...  
que vous n aurez jamais... rien à me reprocher...  
Et, en échange de ce sacrifice de mon cœur,— que  
je vous fais de mon plein gré, puisque vous n avez  
pas eu la politesse de me le demander, — j’exioe  
quelque chose dont vous n'avez pas parlé : c’est  
qu’il y ait de la dignité dans notre liaison!... Vous  
avez été brutal tout à l’heure; vous n’aviez pas besoin

TATIANA LE1L0F.

147

de faire sonner si haut le prix que vous me payez...  
Eh bien, il faut que vous sachiez que je ne suis pas  
une fille... Peu importe le motif pour lequel je me  
suis donnée à vous : cest mon affaire... Mais vous,  
vous m’avez prise... meme, vous m'avez longtemps  
sollicitée, vous avez tout fait pour me tromper sur  
vous-même... Cela vous crée des devoirs... Prenez  
garde !

Quenneville se leva et prit son chapeau.

---Comme vous êtes romanesque ! fit-il. Mon Dieu !  
comme on voit que vous venez des bords de la  
Samara!... 11 fallait bien que nous nous entendis¬  
sions, n’est-ce pas? Vous ne pouvez pas rester éter¬  
nellement dans cette auberge! Hier, déjà, on m'a  
demandé ce que vous deveniez... Si mon programme  
ne vous plaît pas, je suis prêta le modifier, — dans  
la mesure du possible... Alors, raisonnez au lieu de  
m'invectiver... Mais plutôt, réfléchissez un peu, et  
vous verrez, j'en suis sûr, que vous n’avez pas à vous  
plaindre...

— Vous êtes pire encore que je ne l’aurais cru. Je  
n’ai pas à réfléchir : c’est trop tard. Je sais seule¬  
ment qu'il me faut autre chose que des meubles et  
des valets, et que vous ne le comprendrez jamais. Je

148

T A TIA N À LE IL0 F.

ne discute pas « vos conditions «, puisque « condi¬  
tions " il y a...

Quenneville avait déjà donne' deux ou trois signes  
d’impatience. Voyant que Tatiana continuait sur le  
même ton, il l’interrompit d’un ton sec :

— S’il est trop tard pour réfléchir, ma chère, il  
est trop tôt pour récriminer.

Puis, comme elle ne répliquait pas, arrêtée par  
cette brusquerie qui lui rappelait qu’elle ne s’appar¬  
tenait plus, il revint lentement vers elle et l’embrassa  
sans qu’elle se défendit.

— Allons, au revoir, à bientôt, héroïne ! dit-il d’un  
ton léger.

En ouvrant la porte, il se retourna et lança rapi¬  
dement cette phrase :

— À propos, notre contrat est valable pour une  
année, n’est-ce pas?

— Permettez! fit Tatiana en bondissant.

Mais il était déjà dans l’escalier.

Tatiana resta seule, comme étourdie par ce der¬  
nier coup tout inattendu.

Elle se promena d’abord avec agitation, parlant  
seule, gesticulant :

— « Pour une année!... 11 faudra qu’il s’expli-

T A T IA NA LEILOF.

149

que!... Est-ce qu'il croit qu’on me loue?... Comme  
rhôtel, alors!...comme les meubles, comme les ser¬  
vantes!... Pourquoi m'a-t-il tant poursuivie, s’il ne  
m’aimait pas?... Une année!... C'est pour toujours  
qu'il est engagé!... Je ne veux pas qu’il me quitte  
jamais : ce serait une honte!... Je neveux pas courir  
d’homme en homme, comme une fille!...

Puis changeant tout à coup, découvrant en quelque  
sorte au fond d’elle-même son aspiration la plus pas¬  
sionnée, elle se laissa tomber sur une chaise en  
sanglotant :

— Je veux qu’il m’aime, puisque je suis à lui!

Elle resta un moment prostrée et la tête dans ses  
mains. Son agitation tomba. Des idées raisonnables  
lui vinrent l'une après l’autre : elle comprit Quen¬  
neville, — comment le plaisir était son but unique et  
comment il le calculait en vue de ses succès de vanité,  
et aussi qu’une nouvelle maîtresse, fut-il le premier  
à la posséder aux yeux envieux de Paris, lui appor¬  
tât-elle un corps vierge et une âme fraîche, ne comp¬  
tait pas plus dans sa vie qu’un nouveau cheval ou  
qu’un nouvel habit; elle devina qu'il était inutile de  
rien lui demander de plus; que, s’il consentait à pren¬  
dre d’autres engagements, il saurait bien les esqui-

50

T A TIA N A LEILOF.

ver, puisque les hommes peuvent mentir aux femmes  
sans se déshonorer; elle se dit tristement quelle lui  
appartenait, à lui, à son monde, au plaisir; qu'elle  
devait donc s'appliquer à mettre son âme au niveau  
de ses moeurs : Kastcheï l'avait emportée : déjà il  
essayait sur elle son fatal pouvoir, il lui insufflait son  
haleine corrompue et la pétrissait de ses mains  
infâmes.

Le lendemain, Tatiana reçut une lettre de Louvier :  
en promettant d'écrire un rôle pour elle, le drama¬  
turge avait obtenu, non sans peine, que son engage¬  
ment ne fût pas résilié.

11 persistait à croire à son avenir, ou bien, plus  
simplement, il craignait de la perdre de vue : les  
raffinements de la vie contemporaine ont formé un  
type d'hommes qu'Alexandre Dumas a étudié dans  
Y Ami des femmes : un être au cœur mort, à l'intel¬  
ligence ouverte à mille curiosités malsaines, qui n est  
plus capable d'aimer et se plaît à regarder aimer les  
autres, qui poursuit dans les âmes étrangères des  
symptômes de faiblesses, des germes de vices, de  
corruption ou d'impuissance, — les recueille, les  
développe s’il le peut, et, comme un botaniste un  
herbier, classifie dans ses notes ces parasites qui

TATIANA LKILOF.

151

étouffent ou font dévier la sensibilité naturelle. Lou-  
vier était un de ces « philosophes ». Ses écrits le  
prouvaient, ses habitudes plus encore : étant encore  
jeune, il avait, par exemple, courtisé longtemps une  
actrice à la mode, qu’on disait sage, et s’était retiré  
a i moment du succès, « sachant ce qu’il voulait  
savoir ». Ses mœurs étaient pures, si toutefois ce  
mot peut servir à caractériser un état d’âme si mons¬  
trueux, que les désirs s’y changent en curiosités et  
passent par-dessus les passions. S'il sortait de son  
égoïsme pour mettre son influence au service de  
Tatiana, c’est sans doute que, pressentant en elle  
une créature dont la vie ne serait point ordinaire, il  
tenait à la suivre des yeux et à la maintenir dans  
une situation favorable au développement de ses  
instincts.

Tatiana n’en fut pas moins touchée de sa sollici¬  
tude. Elle alla le remercier, s’attendant à trouver en  
cet homme d’un âge grave, qui lui tendait la main,  
une paternelle sympathie. Louvier la reçut dans son  
cabinet de travail encombré de bibelots japonais. Il  
vint au-devant d’elle sans cordialité, la fit asseoir en  
pleine lumière, resta lui-même dans le demi-jour :  
elle ne voyait de lui que ses yeux clairs, qui ne la

152

TATIA N A LEILOF.

.quittaient pas, se promenaient sur elle ou plongeaient  
dans son regard. A plusieurs reprises, elle rougit aux  
questions embarrassantes qu'on lui posait. Un malaise  
suffocant l'envahissait. Ces paroles quelle natten¬  
dait pas la troublèrent : étranges paroles qui sem¬  
blaient émanera la fois d'un confesseur corrompu et  
d’un juge d’instruction mystique.

— Vous avez choisi, mon enfant, une voie difficile,  
où vous ne serez pas heureuse. Je m’attendais à vous  
la voir prendre : elle était, en somme, la seule ouverte  
devant vous, car vous n êtes point faite pour les  
privations et les amertumes dont les sentiers de l’art  
austère sont remplis. Si vous aimez, votre amour sera  
forcé de se replier sur lui-même et de se dévorer : car  
dans le monde où vous êtes entrée, l’amour n'existe  
plus qu’usé et malsain, et vous serez seule à parler  
votre belle langue naïve. Si vous n’aimez pas, vous  
connaîtrez bientôt, — telle du moins que je vous  
suppose, — des luttes dont vous ne soupçonnez point  
l’intensité : car votre cerveau s'échauffera, vous serez  
jetée à la poursuite d’aspirations passionnées, et il  
s’établira entre votre volonté et vos désirs un conflit  
torturant... Qu’importe, d’ailleurs ? L’essentiel, c’est  
que vous vous réalisiez. Soyez ce que vous devez

T A T1A N A LEILOF.

153

être, tourmentée, affolée peut-être jusqu'au détra¬  
quement, ou grande en un sens quelconque. Ce sera  
curieux.

Ce dernier mot lui avait échappé. 11 essaya de  
l'atténuer, ne trouva pas ce qu’il aurait fallu dire,  
balbutia seulement quelques paroles qui ne se sui¬  
vaient plus. Et Tatiana partit, le cœur glacé, mais  
voyant plus clair dans les milieux où elle se mouvait,  
comme si les discours de Louvier venaient d'en illu¬  
miner soudain les effrayantes profondeurs.

Si ses rencontres et ses conversations agitaient  
Tatiana, les détails de sa vie quotidienne multipliaient  
pour elle les impressions pénibles : lorsque Quenne¬  
ville la conduisit » chez elle «, — comme il dit poli¬  
ment, — cet hôtel qu’il avait choisi sans la consulter,  
sans lui réserver aucune des joyeuses surprises de  
l'installation, lui déplut comme un lieu d'exil : c'était  
une petite maison à façade blanche, dont le perron  
ouvrait sur une terrasse exiguë, dans une de ces  
longues avenues droites, plantées d’arbres trop  
jeunes, qui, de l’Arc de triomphe, filent vers les  
quartiers excentriques. Elle avait un aspect bour¬  
geois, paisible et mesquin, ayant été construite sans  
Joute pour quelque famille de fortune moyenne dési-

9

54

T ATI AN A LE! LOF.

reuse de mener derrière ses jalousies vertes une exis¬  
tence retirée. Les pièces étaient étroites, sans beau¬  
coup d'air. Le mobilier — cela sautait aux yeux —  
sortait au complet, tout d’une pièce, des magasins  
d'un tapissier qui le reprendrait ensuite, le remettrait  
à frais et le passerait à d'autres : chaque pièce était  
assortie avec une correction monotone; pas un bibe¬  
lot sans raison d'être n'en troublait la fatigante har¬  
monie, pas un morceau d’étoffe ne mettait quelque  
part des couleurs imprévues. Dans la chambre à  
coucher seulement, le grand lit à colonnes de Blanche  
des Grieux, débris d'un luxe fantaisiste, semblait  
perdu parmi les meubles réguliers et réfléchissait  
dans une armoire à glace neuve sa ronde d’amours  
et sa magnifique courte-pointe.

Dés les premiers jours de son établissement, Tatiana  
fit connaissance avec le monde qui devait être désor¬  
mais le sien, et quelle n’avait encore vu que dans son  
décorum officiel.

Quenneville, dont la belle fortune n'était cepen¬  
dant pas énorme, n’arrivait premier dans le steeple-  
chase des élégances qu'à force de calcul : il enten¬  
dait utiliser sa maîtresse, la montrer et la faire  
admirer comme un objet de luxe unique dont il pou-

T A T IA N A LEILOF.

155

vait seul savourer la vaniteuse possession. Il n'eut  
même pas l'idée que, lorsqu’il aurait officiellement  
introduit ses amis chez elle, lorsqu'il l'aurait mise en  
contact avec les héroïnes de la galanterie courante,  
elle serait classée irrévocablement, ou, s'il eut cette  
idée, il ne s'y arrêta point : n'accomplissait-il pas sa  
fonction naturelle de viveur mondain? Une fille  
vierge, venue un jour de loin, presque d'un autre  
monde, ignorante de nos corruptions comme de  
nos préjugés, s'était donnée à lui : sans réflexion,—  
mais sans calcul non plus, mon Dieu ! ni méchanceté,  
— simplement en lui faisant respirer son air, en la  
promenant dans son milieu, en la mêlant à sa vie, en  
l'accoutumant à ses plaisirs, en lui communiquant scs  
besoins et ses goûts, il allait la « former «, c'est-à-dire  
la séparer à jamais de ce qui est simple et sain, la  
dégrader aux yeux de tous en tout cas et peut-être  
jusqu'à lame...

Le premier souper qu’ils donnèrent, — ou plutôt  
que Quenneville donna chez sa maîtresse, — réunit  
dix à douze convives.

Quenneville avait pris soin de choisir des femmes  
qui, pour célèbres et haut cotées qu'elles fussent, ne  
comptaient pas parmi les plus belles : non par coquet-

156

T ATI A NA LE I LOF.

terie pour Taliana, mais pour triompher lui-même  
par la supériorité de son choix. C’étaient des diveltes  
sans talent, mais dont le public supportait la médio¬  
crité et suivait avec intérêt les excentricités, les  
réclames et les procès, ou des filles sans beauté,  
sorties des dernières couches sociales, ayant con¬  
servé à travers les péripéties de leur existence bal¬  
lottée la vulgarité de leurs manières et la bassesse de  
leurs goûts; toutes, d’ailleurs, même depuis long¬  
temps, approchant du moment de la retraite, ron¬  
gées par des passions détraquées qui hâtaient encore  
les ravages des années et engloutissaient les héri¬  
tages qu’elles-mémes dilapidaient.

Au milieu de ces figures flétries que les pâles et  
les poudres ne restauraient qu’à demi, parmi ces  
créatures enlaidies par tant de vices, façonnées par  
tant de bassesses, Tatiana rayonnait comme une  
lumineuse apparition de jeunesse et de santé! Elle  
portait une de ces admirables toilettes parisiennes  
qui prêtent au corps des grâces plus fines, des sou¬  
plesses plus troublantes, une toilette rouge comme  
celle dans laquelle elle s’était montrée à Paris, mais  
riche, cette fois, et qui l'entourait de reflets. La  
chaude carnation de son teint effaçait les blancheurs

T A T1A N A LEILOF.

15 7

factices étendues sur les figures ridées de ses nou¬  
velles compagnes; sa chevelure fauve se détachait  
comme une auréole parmi les postiches jaunes visi¬  
blement peints; ses yeux avaient un éclat qui se  
passait du Kohl, et le sourire de ses lèvres rouges,  
— ce sourire indéfinissable qui lui donnait une  
expression contradictoire d'enfant cruelle et de  
savante sirène, — avait une fraîcheur, une.fran¬  
chise, une séduction, que les lèvres vicieuses des  
autres n'avaient jamais eues.

Ces avantages étaient si évidents, qu'ils furent  
d'abord universellement reconnus. A mesure qu’elle  
avait accueilli ses invités, que lui présentait Quen¬  
neville et qui la saluaient, — les hommes avec une  
politesse un peu impertinente, les femmes cérémo¬  
nieusement, en prenant des airs \* comme il faut »,  
Tatiaua les voyait se grouper dans des coins, parler  
bas entre^ux en la regardant : quand ils furent tous  
arrivés, elle se sentit étrangère dans son propre  
salon. En réalité, c'était elle qu'on introduisait, elle  
qui restait isolée et gênée; les autres se connais¬  
saient entre eux, s'étaient tous mêlés dans des pro¬  
miscuités changeantes; qui sait? peut-être qu'une  
de ces femmes, la giosse Berlhe Duval ou la fluette

158

TATIANA LEILOF.

Rose Tampon, avait eu pendant un temps ce même  
meuble dans un de ses salons de hasard !

Un groupe s'était formé autour de Quenneville,  
debout contre la cheminée. À certains regards qui la  
cherchaient en évitant le sien, Tatiana comprit qu’on  
parlait «belle. Aux félicitations des autres, à leurs  
questions, Quenneville répondit d’abord d’un air dis¬  
cret, en paroles rares, jouant son rôle habituel d’im¬  
passible. Puis, comme le souper se faisait attendre,  
il s’anima : Tatiana le vit se pencher, baisser la  
voix, sourire de ce sourire fat et hypocritement  
réservé dont les hommes accompagnent leurs confi¬  
dences intimes sur une femme. Alors un sentiment  
encore inconnu de pudeur révoltée lui fouetta le  
sang, comme si cet homme l’eut déshabillée pour la  
montrer à tous les yeux. Chez elle, la honte se  
changeait vite en colère, et l’action suivait bientôt :  
elle quitta brusquement Berthe Bavai, qui venait  
de l’aborder, et marcha droit à Quenneville, les  
lèvres frémissantes, prête à lui crier :

— Taisez-vous!

Mais Quenneville, en la voyant venir, avait  
changé de conversation avec une telle facilité; les  
trois jeunes gens qui l’entouraient lui donnaient la

TA T IA NA f.EfLOF.

15»

réplique avec tant d’aisance; tous accueillirent  
Tatiana d’un air si convenable, qu’elle s’arrêta  
gauchement devant eux, sans trouver rien à dire ^  
et Quenneville dut venir à son aide en lui jetant  
une phrase banale comme planche de salut. D’ail¬  
leurs, on annonçait : « Madame est servie. » Et elle  
prit le bras du baron Boll, qui se trouvait le plus  
près d’elle.

Pendant le repas, l’admiration que Tatiana avait  
tout d’abord inspirée se refroidit. Elle était trop  
jeune, trop naïve, trop belle, et même trop inaccou¬  
tumée à des fêtes semblables, pour conserver long¬  
temps ses avantages. Elle n’avait ni le bagout, ni  
les gaietés, ni les gros rires de ses nouvelles com¬  
pagnes, mille fois plus à leur aise et plus « drôles »,  
malgré leur laideur usée. Au commencement du  
souper, tous les regards, toutes les paroles avaient  
été pour elle. A mesure que, les plats et les vins se  
succédant, le vernis de convenance disparaissait, on  
la délaissait pour s’occuper des autres, de Uose Tam¬  
pon surtout, dont l’esprit faisandé était plus excitant  
qu’une beauté simple et fraîche. Au dessert, toutes  
les oreilles furent pour une grande fille rousse qui,  
avec des inflexions canailles, chanta la chansonnette

160

T A T IA N A LEl LOF

de la saison dont le refrain courait Paris depuis  
des mois, émoustillait le boulevard et faisait, à cetle  
heure, se pâmer d'aise les sept jeunes dandys qui le  
reprenaient en chœur.

Seul, le voisin de droite de Tatiana, le baron  
Boll, continuait à s'occuper d’elle, l'admirait et l'ob¬  
servait.

C'était un grand et beau garçon, au visage un  
peu lourd, assez ordinaire, mais à la voix sonore et  
au geste franc. Sans être, au fond, supérieur à ses  
compagnons, il différait d'eux sur quelques points.  
On lui savait des tendances littéraires; il avait même  
publié un volume de contes écrits en une langue  
précieuse toute semée de néologismes et remplie  
d’allusions à des choses assyriennes; il parlait sou¬  
vent de ses goûts d’écrivain, défendait contre les  
jugements de ses amis les peintres impressionnistes,  
se croyait un esprit distingué et une âme artiste. A  
chaque instant, dans la conversation, il refaisait un  
de ses contes ou ramenait ses termes favoris, tou¬  
jours des expressions affectées et mièvres. La « toi¬  
son fauve » de Tatiana lui fournit un motif à plu¬  
sieurs madrigaux, puis ses regards et son sourire :  
mais les fadeurs de ses compliments quintessenciés

T A TI A N A LKILOF.

161

ne touchaient pas plus la jeune fille que la bêtise des  
chansons de café-concert.

Quoiqu’elle ne fut point, par nature, à l’abri de  
la perversion, l ien ne l’avait encore préparée a cette  
immersion dans les goûts d’un monde déliquescent :  
on parlait autour d’elle une langue qu’elle ne com¬  
prenait pas; son esprit, encore droit et simple, se ré¬  
voltait contre ces mièvreries, comme un estomac sain  
contre des mets trop recherchés; et elle se sentait aussi  
supérieure à ce faux poète qu’à ces femmes vendues et  
à ces viveurs vulgaires, —tous tellement au-dessous  
d’elle, que sa honte d’être tombée se compliqua de la  
honte nouvelle d’avoir si mal choisi le terrain de sa  
chute. Un moment, elle cessa d’écouter le baron Boll ;  
elle n’entendit plus les plaisanteries de Rose Tam¬  
pon, qui sonnaient haut et faisaient rire; elle ne vit  
plus les visages qui s’échauffaient et se marbraient, et  
des tableaux d’une autre existence passèrent devant  
ses yeux : elle songeait aux orgies des royales cour¬  
tisanes dont elle avait lu quelques descriptions ou  
que certaines peintures lui avaient représentées, à  
Cléopâtre, à Lucrèce Borgia, à toutes celles qui pou¬  
vaient vouloir et faire jaillir de leurs caprices des spec¬  
tacles assez éblouissants pour les enivrer un instant...

162

T A T IA N A LE1L0F.

On quitta la table pour passer au salon : le feu  
des gaietés s éteignit peu à peu en des lassitudes  
qui faisaient tomber les invités dans des fauteuils ou  
les étendaient à demi sur des sofas, en poses incor¬  
rectes. On fumait partout. Les hommes étaient chez  
eux, à peine polis, soudain brutaux, quand le besoin  
leur venait d’affirmer leur supériorité. Les femmes  
enlaidissaient d’heure en heure : leur fard tombait,  
leurs visages apparaissaient ravagés et malsains.  
Rose Tampon se taisait dans un coin. Et Tatiana  
remplissait machinalement ses devoirs de maîtresse  
de maison, allait de l’une à l’autre, cherchait à  
ramener un peu d’entrain dans les groupes, — déjà  
plus lasse qu’elles toutes de cette vie qu'elle avait  
choisie.

Enfin, les invités partirent en groupe fatigué. Le  
salon resta vide et silencieux. Comme Tatiana s’as¬  
seyait pensivement dans un fauteuil, Quenneville  
s’approcha d’elle, les mains caressantes :

— Je suis très-lasse, dit-elle, je voudrais rester  
tranquille.

Mais il ne s’en alla pas.

On était au beau moment de la saison; les fêtes-

TATIANÀ LEILOF.

16 k

se succédaient, bals, soupers, redoutes, premières,  
laissant après elles leurs fatigues et leurs dégoûts.  
Tatiana devenait une des étoiles du ciel parisien : on  
citait son nom chaque fois quelle allait quelque part;  
on vendait sa photographie en robe de ville, en cos¬  
tume de théâtre, en pied, en buste, en carte longue,  
en carte-album; on décrivait ses toilettes en leur  
trouvant a un grand cachet d’originalité » : et elle  
mesurait la disproportion de ses désirs et de ce  
qu’elle atteignait, elle se perdait dans le vide de  
cette existence dissipée en plaisirs sans grandeur  
dont le tapage ne l’étourdissait pas. L’ennui pesait  
sur elle, lui créait par moments une atmosphère  
d’un poids insoutenable, son imagination enfantait  
des rêves étranges : tantôt, brisant ses entraves,  
elle poussait sa vie au niveau de son tempérament  
et se livrait à des fantaisies d’impératrice, tantôt elle  
retournait dans son pays mourir en héroïne pour  
n'importe quoi, et toujours elle se retrouvait dans  
son petit hôtel, comme tenue en laisse par Quenne¬  
ville indifférent, correct et supérieur.

Les journaux avaient annoncé qu’elle créerait le  
rôle principal dans la prochaine pièce de Louvier, et  
cette perspective seule la maintenait encore, dans

164

T A TIA N À LE I LOF.

le monde du théâtre, au-dessus de la simple galan¬  
terie. Elle aurait voulu se préparer à cette nouvelle  
lutte, qui pouvait la tirer de sa fausse position et  
lui rendre l’indépendance. Mais quand et comment  
travailler? Ses journées étaient toutes des lendemains  
de fête, où le corps est rompu, l’esprit las. Elle se  
levait tard, la tête bourdonnante encore des amuse¬  
ments insipides de la veille, et, à peine habillée,  
était reprise par l’engrenage où ses forces s’épui¬  
saient. Son professeur, M. Landry, commençait à  
croire qu’on s’était trompé sur son compte, qu’elle  
était une créature vulgaire, bonne au plaisir. Elle  
ne pouvait compter sur aucun appui : à peine le  
baron Boll lui débitait-il quelquefois, d’un ton demi-  
sérieux, des paradoxes rebattus sur l’art drama¬  
tique, et, quand elle parlait à Quenneville de vivre  
moins publiquement pour avoir le loisir nécessaire  
à la poursuite de sa carrière, il ne voulait pas la  
comprendre ou il affectait de la plaisanter :

— Votre carrière? mais vous la poursuivez! Vous  
êtes célèbre, n’est-ce pas? Le seriez-vous si vous  
étiez encore au théâtre?

Elle se récriait :

— Comment! si j’étais encore au théâtre?... J’y

TATIÀNA LE I LOF.

165

suis, s'il vous plaît, et j'entends y rester... Seule¬  
ment, il faut que je puisse travailler, que je corrige  
mon accent.

Alors Quenneville l'imitait en riant :

— Garrrdez-vous-en bien... II vous rrrend plus  
charrrmante... Vous perrrdrrriez trrrop en le perrr-  
dant.

Un jour qu'elle lui refusait absolument sa soirée»  
ü s’impatienta et lui dit brutalement :

— Ne comprendrez-vous donc jamais que, comme  
artiste, vous n'existez pas?... Vous êtes une jolie  
femme, voilà tout!,.. C'est déjà quelque chose:  
il y en a tant qui sont laides et qui n’ont pas plus  
de talent que vous !...

Rarement Quenneville s'oubliait jusqu'à lui man¬  
quer d’égards à un tel point. Mais, pour être plus  
polie, sa conduite n'en était pas ni moins dédai¬  
gneuse ni moins blessante. Il méprisait Tatiana, non  
parce que c'était elle, mais comme il méprisait les  
autres femmes, comme il méprisait, par lassitude,  
ce qui cédait à ses caprices et, par vanité, ce qui lui  
résistait. Il ne l'aimait pas, il ne tenait pas même à  
ello; il Peut quittée sans plus de peine qu'il n’en  
avait à vendre un cheval, en lui laissant un \* sou-

166

TATIANA LKILOF.

venir « et en l'oubliant. Elle le savait, et c’était là  
une blessure dont son orgueil saignait sans trêve.

Ce n était pas la seule. Partout où Quenneville la  
conduisait, des hommes venaient rôder autour d’elle  
en laissant percer leur convoitise, en l’outrageant  
par le sans façon de leurs manières ou l’insolence de  
leurs regards. Certes, sa coquetterie s’en serait fort  
bien accommodée : elle était trop femme pour deviner  
le mépris sous l’hommage, et, d’ailleurs, ces désirs  
qui la frôlaient caressaient ses secrets instincts. Mais  
ce qui l’irritait, c’est que Quenneville ne s’aperce¬  
vait jamais de rien : il n’était pas jaloux, il ne dési¬  
rait pas qu elle fût respectée, il se contentait de la  
traîner à sa suite comme un chien de race et de pas¬  
ser une nuit avec elle quand il n avait rien de mieux  
sous la main.

Une après-midi que Tatiana, un peu souffrante,  
restait chez elle, sa femme de chambre vint lui  
demander si elle voulait recevoir M. Jacques Lavi-  
gnol. Ce nom réveilla en elle les souvenirs si vifs de  
ses grandes espérances et de sa grande déception, et  
d’autre échos plus profonds encore.

— Faites entrer tout de suite! dit-elle vivement.

Uaviguol avait un peu changé : six mois de chro-

T A T I A N A LEILOF.

167

niques et de boulevard sont une rude école. Son  
geste était plus saccadé, son regard plus fiévreux;  
toute sa personne portait le cachet d’une continuelle  
inquiétude. 11 saluaTatiana avec une parfaite aisance,  
l’appela madame après une imperceptible hésitation,  
et, quand elle l’eut prié de s’asseoir, exposa l’objet  
de sa visite : il venait lui demander son concours  
pour une fête de bienfaisance, — bal, concert, ker¬  
messe, tombola, — que son journal organisait à l’hôtel  
Continental au profit d’un comédien retiré, récem¬  
ment ruiné par une faillite. Puis, quand la jeune  
femme eut promis d'en être, il aborda un autre sujet  
sans une seconde de gène, sans même soupçonner  
qu’il allait toucher à des plaies saignantes et faire  
vibrer des cordes douloureuses.

— Eh bien, madame, vous rappelez-vous notre  
conversation, la première et l’unique fois que j’ai eu  
le plaisir de causer avec vous?

Tatiana rougit un peu :

— Non, monsieur, répondit-elle sèchement, dans  
1 espoir qu’il s’arrêterait là.

Mais Lavignol n’était pas homme à sacrifier ses  
curiosités par discrétion :

— Vraiment? fit-il en prenant un air étonné et

IK8

T A T IA N A r, El LOF.

incrédule... Je suis sur pourtant que vous y avez  
pensé quelquefois. Le théâtre, vous disais-je à peu  
près, n'est pas une carrière pour une femme, il ne  
saurait être un but en lui-même. 11 conduit à la grande  
vie, —où vous êtes déjà presque arrivée, ajouta-t-il  
en jetant autour de lui un regard qui estimait le  
mobilier... Avais-je tort?

Tatiana garda le silence un moment, un peu hon¬  
teuse et désirant pourtant continuer cette étrange  
conversation :

— Non, dit-elle enfin; vous aviez raison.

— Là, vous voyez... Oh! je savais bien!... et je  
suis sûr qu’au fond vous ne regrettez pas trop de ne  
pas m’avoir écouté?

Elle le regarda fièrement :

— Je ne regrette rien.

— Comme vous vous révoltiez, pourtant, quand  
je tirais votre horoscope!... Vous parliez de talent,  
de génie, dW/l... L’art! l’art! c’est très-beau, bien  
sûr; mais quelle arme inutile dans la lutte pour la  
vie!... L’art, moi aussi, je l’ai rêvé, et j’en ai eu  
l’illusion : j’ai fait des vers quan 1 j’étais très-jeune,  
je me suis cru poète... Je l’étais peut-être : ça ne  
m’aurait pas empêché de crever de faim : il fallait

TATIANA LEILOF.

169

trouver autre chose... C’est plus difficile pour les  
hommes que pour les femmes; mais...

Tatiana eut un geste de colère. 11 reprit naïve¬  
ment :

— Est-ce que je vous fâche?... Mon Dieu, je n’en  
ai pas l’intention, soyez-en sûre... Mais il faut bien  
me permettre de constater que j’ai prédit juste...  
Pensez-vous encore à provoquer les journalistes?...  
Faites-vous toujours des armes? Non... Vous vous  
civilisez sur tous les points... Dans quelques mois  
vous serez tout à fait raisonnable... Vous êtes sur la  
bonne voie... L’avenir est à vous, comme à moi,  
comme il est à tous ceux qui savent prendre Paris !...

Elle supportait ce verbiage sans rien dire, par  
crainte de paraître prude ou ridicule; et Lavignol  
interprétait mal son silence, la jugeait apprivoisée  
définitivement, méditait un second article sur elle,  
où il aurait montré Paris se l’assimilant en quelques  
mois comme un irrésistible dissolvant qui fondrait en  
une matière unique un mélange disparate des corps  
tes plus grossiers et des métaux les plus rares.

Quand il fut parti après avoir encore prolongé sa  
visite, Tatiana se mit à méditer certaines de ses  
paroles qui l’avaient frappée. « Vous êtes sur la

10

170

T A T t A N A LEILOF.

bonne voie », avait-il dit... Elle pensait qu’en sui¬  
vant ce chemin elle serait bientôt, comme il disait  
aussi, « comme les autres », comme ces créatures  
qu’elle voyait tous les jours et qui l’appelaient leur  
« amie », prêtes toujours à livrer leur corps sans  
passion ni dégoût, n’ayant plus d ame, — véritables  
femelles de ces mâles sans cœur qui tuent en elles  
jusqu’à la faculté d’aimer.

— Non, jamais, jamais! murmura-t-elle. Je ne  
descendrai pas jusque-là!... Je me suis vendue une  
fois. C’est assez!... Et si un jour j’accepte un autre  
amant, alors, c’est que j’aimerai!...

Elle croyait toujours qu’on peut revenir sur le che¬  
min parcouru; elle croyait encorequ’on dirige sa vie...

Souvent, ainsi, cette pensée de l’amour possible  
l’assaillait. L’imagination, chez elle, ne s’était pas  
éveillée avant les sens, comme c’est le cas chez les  
jeunes filles élevées dans des milieux ou des lectures  
délétères; c’étaient les dégoûts mêmes de ses rela¬  
tions avec Quenneville qui la faisaient aspirer à  
quelque chose d’autre, d’inconnu, de splendide,  
dont la vision traversait à chaque instant le vide de  
ses journées. Son amant la poussait à rêver des  
caresses qui auraient été jusqu’à son cœur; dans ses

T A TIA N A LE I LOF.

171

bras, elle cherchait à l’oublier, à se figurer qu’un  
autre était à sa place, un autre qu’elle ne connaissait  
pas, qu’elle ne voyait pas et qui la possédait tout  
entière. Souvent, en rencontrant une nouvelle  
figure, n’importe où, elle se demandait dans un fris¬  
son intérieur : « Sera-ce lui? » Des idées mysti¬  
ques lui venaient : elle songeait à des rencontres  
fatales, à des prédestinations qui poussent tout à  
coup l’un à l’autre deux êtres étrangers et les mêlent  
pour la vie. Il lui arriva de suivre des inconnus dans  
les rues, soudain remuée jusqu’au fond d’elle-même.  
Et si elle fut préservée des amours clandestines, ce  
fut par l’insuffisance trop évidente des hommes qui  
la fréquentaient : tous lui semblaient des Quenne¬  
ville, souvent moins corrects, moins élégants, moins  
fins, toujours aussi impuissants de cœur, aussi froi¬  
dement égoïstes, aussi calculément vicieux, quelque¬  
fois plus usés encore.

Ce bal de bienfaisance auquel Lavignol l’avait  
conviée, quoiqu’il ne fut pas le premier, fut une  
distraction pour Tatiana : dans certaines disposi¬  
tions d’esprit, l’amusement le plus vide, s’il nous  
arrache une heure à notre milieu habituel, n’est-il  
pas presque un plaisir?

72

T A TI A NA L E I LOF.

Elle se composa un costume russe, et, au samedi  
fixé, vêtue comme elle l’avait été pendant sa pre¬  
mière jeunesse, son admirable chevelure tombant du  
diadème national en deux tresses épaisses sur sa  
chemisette brodée, sans autre bijou qu'un collier  
oriental de peu de prix et des pendants d’oreilles  
rapportés de Samara, elle se rendit à l’hôtel Conti¬  
nental. En s’habillant, elle avait évoqué mille sou¬  
venirs qui l’entraînaient bien loin du milieu bruyant  
où elle allait se plonger.

On lui donna une corbeille de bouquets et des  
billets de tombola, qu’elle devait vendre, et elle se  
x mit à girer par les salles déjà pleines, dans la chaleur  
croissante et le rhythme des danses.

Depuis une dizaine de jours, des affiches vert  
perroquet placardaient sur les colonnes Morris un  
programme varié et une liste de noms connus, et  
tout le public de la charité tapageuse avait répondu  
à l’appel : c’étaient quelques personnages plus ou  
moins officiels, attirés par des sollicitations irrésis¬  
tibles; une vingtaine d’infatigables Parisiens, venus  
là en allant ailleurs; un plus grand nombre de purs  
boulevardiers, figures qu’on rencontre partout où  
il y a des femmes; quelques familles bourgeoises,

TATIANA LEIL0F.

173

Massées dans des coins où parfois un valseur aux  
abois s'égarait; des « sociétés » appartenant à  
ee monde mal défini qui reçoit peu et prend ses  
rendez-vous aux bals de l’Opéra, avec des billets  
donnés, aussi bien qu'a, ceux des ministres; enfin,  
l’essaim des jolies vendeuses, dans des déguisements  
excentriques ou en costumes de théâtre, épaules  
nues, bras nus, jupes courtes, courant de salle en  
salle, bousculées par les couples dansant, se cam¬  
pant devant les portes, s’accrochant aux habits noirs  
ou les poursuivant de leurs offres, guettant des  
auris qui les fuyaient, jusqu’à ce que leur corbeille  
fût vide, satisfaisant encore sous le manteau de la  
bienfaisance, « pour les pauvres », leur éternel  
besoin d’exploiter l’homme et de lui soutirer son  
argent.

Tatiana, qu’on se montrait, chercha d’abord une  
figure connue, n’en distingua aucune, se trouva  
isolée et mal à l’aise. Elle n’osait pas offrir ses  
bouquets, hésitait quand on lui en demandait le  
prix, fuyant avec des airs de sauvagesse ceux  
gui voulaient entrer en conversation. Son costume  
lui pesait comme s’il l’eût ramenée à ses goûts  
anciens. La foule l’effarait. Le bruit, la chaleur, les

10.

174

TATIANA LEILOF.

parfums dégagés ne l’avaient jamais tant étourdie.

Pourtant, peu à peu, elle vit plus clair; elle eut  
positivement honte de sa corbeille qui restait pleine;  
elle craignit de paraître ridicule avec ses gaucheries  
et s’anima. Au bout d'un moment, gagnée par la  
contagion, elle riait haut, courait vite, exécutait des  
contre-marches pour tromper la stratégie de quelque  
pauvre diable qui, la boutonnière vide ou effronté¬  
ment ornée d'un bouquet de violettes acheté deux  
sous avant d’entrer, errait sans autre plaisir que de  
ne rien payer.

— Monsieur! monsieur! comment!... vous n êtes  
pas fleuri! C’est honteux! et je parie que vous n'avez  
pas de billet de tombola?

— Si, j’en ai; j’en ai déjà trois.

— Montrez un peu! Vous voyez qu'il vous en  
faut... Et les miens vous porteront bonheur!...

Tout à coup, Tatiana reconnut Julien s'avan¬  
çant à travers la foule, au bras d’un jeune homme  
quelle n'avait jamais vu. Aussitôt, un grand trouble  
l'envahit, — un trouble indéfinissable, angoissant à  
la fois comme une honte et délicieux comme une joie  
vive. Un instant, elle ne vit, elle n'entendit plus  
rien : un éblouissement la frappait. Puis, obéissant

TATIANA I.EII.OF.

175

à une impulsion inconsciente, elle marcha au-devant  
de lui. la main dans sa corbeille, prêle à lui offrir  
des fleurs, — pas pour les pauvres, celles-là, mais  
en présent de bon revoir.

Julien l’avait vue et la regardait venir, pâle  
jusqu’à la racine des cheveux. 11 continuait de  
marcher en serrant le bras de son compagnon.  
Quand il fut à deux pas d’elle, — elle lui souriait  
déjà, — il détourna les yeux et, d’une voix qui  
tremblait, mais haute, que d’autres purent entendre,  
il dit :

— Partons d’ici... il y a trop de filles!

Tatiana eut un élan de colère indignée, bouleversée  
soudain comme en un accident tragique. Elle faillit  
courir sur cet homme qui l’avait servie et qui l’insul¬  
tait, et lui crier : « Valet! » Mais ses jambes trem¬  
blaient, sa décision se perdait, et sa colère tomba  
dans un sentiment plus poignant et plein de douleur,  
indicible regret de bonheurs à jamais perdus, aspi¬  
ration haletante et condamnée à des choses qu’elle  
n’avait pas, quelle ne pouvait espérer. La ritournelle  
des Lanciers faisait avancer, puis reculer les couples;  
la foule bariolée circulait entre les quadrilles, et le  
rhythme banal de l’orchestre emportait ses pensées :

TÀTIANA LKILOF.

17 6

elle était seule, dans un vide immense où des flots  
de lumière l’éclairaient soudain jusqu’au fond d’elle-  
même et révélant des abîmes inconnus...

— Mademoiselle Leïlof !

Une voix connue l’appelait par son nom pour la  
seconde fois, et Quenneville était devant elle, respec¬  
tueux, incliné en un geste poli, son chapeau-claque  
à la main.

11 venait là pour lui être agréable, parce qu’elle  
l’avait demandé, un peu ennuyé de pénétrer dans  
des couches sociales si loin de lui.

— Ah! c’est vous! s’écria-t-elle comme s'il la  
ramenait de très-loin... Voulez-vous des fleurs?...

11 tendit la main.

— Des fleurs, monsieur le comte, reprit-elle folle¬  
ment, des fleurs!... Elles sont chères aujourd’hui,  
très-chères...

Elle le haïssait. Elle aurait voulu lui déchirer le  
visage à coups d’ongles.

— Combien? demanda-t-il d’une voix tranquille.

Elle tenait encore le petit bouquet de tubé¬  
reuses et de violettes choisi pour Julien. Elle le lui  
tendit :

— Voulez-vous celui-là?... Eh bien, pour vous

TATIANA LEILOF.

177

(elle pesa sur ces deux mots), pour vous, ce sera  
cinquante louis!...

Elle avait dit ce chiffre sans y penser, comme elle  
aurait dit cent francs ou cent sous, désireuse seule¬  
ment de l’irriter. Le comte, avec un regard venimeux,  
tira un billet de son portefeuille. Elle le prit sans  
rien dire et lui tourna brusquement le dos. L’anecdote  
courait déjà la salle : on se montrait Quenneville,  
qui continuait à circuler, impassible sous le feu des  
regards, et qui s’esquiva quelques minutes après, sans  
que personne le vît disparaître.

Pour son amant, Tatiana restait un problème, qu'il  
ne prenait guère d’ailleurs la peine d’étudier. Il la  
jugeait simplementcapricieuse(ildisait « hystérique »,  
et son ami le baron Poil disait «lunatique»), un peu  
folle en tout cas. Mais ses fantaisies, toujours inatten¬  
dues et coûteuses, le gênaient. Après l'avoir écartée du  
théâtre par égoïsme, il l'y aurait volontiers ramenée  
par intérêt. Par malheur, elle semblait en avoir perdu  
le {jOût. De temps en temps, elle allait au foyer, cau¬  
sait avec ses camarades qui, la détestant, la blessaient  
sans cesse, quelquefois même sans le vouloir; ou bien,  
die écoutait d’un air distrait Louvier parler de sa  
nouvelle pièce. Elle travaillait encore, mais sans

178

T A T I A N A LEILOF.

entrain, dégoûtée des grands alexandrins classiques  
comme des creuses tirades du répertoire moderne,  
étourdie par le bruit de ces passions de théâtre qu'il  
fallait « rendre » et quelle ne comprenait pas, inca¬  
pable d’aliéner sa vivace nature pour s'incarner, sur  
un signe de son professeur, en la vertueuse Andro-  
maque ou en l’honnête fille de M. Poirier. Certaines  
pièces de Victor Hugo l'exaspéraient particulière¬  
ment. Elle s’indignait contre Blanche, qu’elle trou¬  
vait \* mazelte ».

— Y a-t-il au monde, demandait-elle en répétant  
sur un ton ironique les derniers vers du rôle, une  
femme assez lâche pour pardonner, quand elle est  
sûre de n'avoir jamais été aimée?...

. ..Puisse,

Dans sa félicilé que rien ne doit tarir,

Vivre longtemps celui pour qui je vais mourir!.,.,

...Qu'est-ce que cela me fait, a moi, qu’il vive  
ou qu’il meure, qu'il soit heureux ou malheureux,  
l'homme qui ne m'aime pas?...

Quand le vieux Landry lut pour la première fois  
l'admirable duo du cinquième acte d'Hernani, elle  
dit froidement :

— L'amour n'est pas une chanson !

TATIAN'A LEILOF.

179

Mais, deux au trois jours plus tard, en relisant  
chez elle cette même scène, elle éclata en sanglots  
en criant désespérément :

— Cette femme était trop heureuse!...

Elle vivait ainsi dans un complet désarroi, passant  
par violentes saccades, sans raison appréciable, à  
lies sentiments extrêmes. À chaque instant, aussi,  
c'était un souci, un regret, un désir, une crainte qui  
l'obsédaient pendant des heures. Son existence de  
hasard, absorbée par des riens, ballottée et déséqui¬  
librée, émoussait son caractère et diminuait son  
intelligence. Elle n’était plus la créature prime-sau-  
tière et géniale qui, quelques mois auparavant, se  
jetait dans l'inconnu avec une si belle confiance en  
elle-même : des arrière-pensées ou des calculs para¬  
lysaient le jeu de sa volonté, gênaient ses paroles,  
dénaturaient ses actes. Oh! le perfide génie de la  
légende russe!... Mais ici, Kastcheï n'était point  
seulement le démon de la steppe, faisant seul sa  
besogne de corruption, accessible encore aux prières  
et relâchant parfois ses proies ou se les laissant  
arracher par un génie plus fort. Kastcheï avait pour  
complice la ville entière, dont l'atmosphère et le  
tourbillon l'aidaient dans son œuvre. Ses victimes,

T A TIA N A LEILOF.

120

celles sur lesquelles sa main s’était une fois posée,  
attirées par des mirages toujours renouvelés, entraî¬  
nées en de vertigineux maëlstroms, tournaient et  
descendaient, poussées par un millier de forces plus  
inflexibles que la Destinée, aussi loin, aussi bas qu’il  
plaisait au monstre de les rouler.

Pendant deux jours, le souvenir de sa rencontre  
avec Julien hanta Taliana. La cruelle parole du jeune  
homme l’avait atteinte en plein cœur, et son cœur,  
plus encore que son orgueil, saignait. Julien Loysel  
était mêlé à tous ses bons souvenirs, plus que son  
père et ses frères, qu’elle avait oubliés, plus que sa  
tante Pélagueïa, dont le souvenir allait s’effaçant  
comme celui d’une chose. IN’était-ce pas lui qui avait  
éveillé sa pensée, et n’était-il pas resté à côté d’elle,  
des années, l’entourant d’une sollicitude de frère?  
Plus tard, au moment du malheur, il l’accompagnait  
dans son voyage, partageait ses premières amertu¬  
mes, la protégeant si bien, qu’elle ne devinait que plus  
tard ses sollicitudes, en sorte qu’il faisait partie de sa  
propre existence. Puis, après s’être effacée un temps,  
voilà que cette figure amie se dressait de nouveau,  
sortant inattendue d’une foule hostile, non plus pro¬  
tectrice et douce, mais grandie, irritée, méprisante.,f

TATIANA LE1L0F. I8(

Oui, Julien l’avait jugée, repoussée, et il la mépri¬  
sait. C’était là une idée qui tournait dans la tête de  
Tatiana comme une vrille intolérable ramenée sans  
cesse parles circonstances les plus futiles. Un homme  
l’avait insultée : et elle ne le haïssait pas ! Bien au  
contraire, elle se sentait attirée à lui par une force  
inconnue; elle rêvait souvent qu’il lui demandait  
pardon et quelle pleurait dans ses bras; parfois,  
elle l’admirait, pour cet affront même qu’il lui avait  
fait, dont le souvenir lui brûlait le visage. Comme  
aucun de ces fades dandies qui l’entouraient de  
leurs adulations ne se serait oublié jusque-là ! comme  
cette injure, jaillie d’un sentiment fort, révélait une  
âme vibrante, qui sait? un cœur peut-être rempli  
ll amour!...

Par une coïncidence qui devait aggraver son état,  
Tatiana se retrouvait elle-même dans les rôles quelle  
étudiait : elle la reconnaissait sous les draperies des  
alexandrins classiques, cette honte d’être dédaignée  
Hui grossit en un désir toujours plus violent et peu  
a Peu transforme en passion le besoin d’une sympa¬  
thie refusée; elle les comprenait, les suggestions  
fatales qui affolaient les reines de la tragédie, les  
fantaisies haletantes de l’esprit tournant toujours

U

182

T A TIA N A LE I LO F.

dans le même cercle, les hésitations infinies, les  
résolutions extrêmes aux heures les plus troubles,  
les appels exaspérés des sens; et c'était l’éternelle  
lutte de la pudeur et de l’amour qui ravageait son  
cœur, comme celui de Phèdre et comme celui d’lier¬  
ai ion e :

crois que je n’aime plus, vante-moi ma victoire,

Hélas î et, s’il se peut, fais-le-inoi croire aussi!

Tu veux que je te fuie? Eh bien, rien ne m’arrête.

Allons, n’envions plus son indigne conquête :

Que sur lui sa captive étende son pouvoir.

Fuyons... Mais si l’ingrat entrait dans son devoir;

Si la foi dans son cœur retrouvait quelque place;

S’il venait à mes pieds me demander sa grâce;

Si sous mes lois, Amour, tu pouvais l’engager;

S’il voulait... Mais l’ingrat ne peut que m’outrager...

Et son cœur s’exaspérait à celte école.

Un jour qu’elle se remémorait pour la centième  
fois les détails de l’hôtel Continental, elle fut comme  
frappée par une explication qu’elle jugea tout de  
suite inadmissible, quelle repoussa, et à laquelle  
elle revint pourtant et se rattacha désespérément :  
Si Julien n’avait pas parlé pour elle?... Alors, son  
esprit malade se mit à travailler sur cette donnée,  
construisant chaque jour des échafaudages de rai¬  
sonnements compliqués, évoquant les figures qui

TATIANA LEIl.OF. I3:>

rentouraient au moment fatal et les expressions  
qu’elles avaient prises, essayant tour à tour de dimi¬  
nuer la honte qu’elle ressentait toujours aussi vive  
et l’amour plus fort que la honte, et demeurant  
quand même amoureuse et humiliée. Sans cesse elle  
se répétait : « Il faut que je sache à quoi m’en tenir,  
il faut que je le voie, il faut que je lui parle! C’est  
impossible qu’il m’ait insultée, c’est impossible qu’il  
me méprise ! » Parfois, une voix en elle, qui la faisait  
r°ugir, lui soufflait cette idée, toute pleine de dou¬  
leur et d’espérance : » S’il te méprise, c’est qu’il  
1 aime ! De temps en temps, elle allait au quartier  
latin pour le rencontrer par hasard, et, chemin fai¬  
sant, elle se livrait à des calculs superstitieux : « Si  
je devine le numéro de cette maison là-bas, c’est  
que je dois le rencontrer... S’il passe plus de quatre  
fiacres avant que j’aie tourné la rue, je lui par¬  
lerai... »

Aucune circonstance ne semblait devoir la tirer  
fie cette hésitation : elle en sortit pourtant, toute  
seule, par suite d’un de ces mouvements intérieurs  
fiont le pourquoi nous échappe, et alla chez Julien.

Julien habitait toujours la même chambre, la  
chambre banale des garnis.

184

TATIANA LEILOF.

Mais si c'étaient, comme partout, le lit d’acajou,  
le fauteuil Voltaire, l’armoire à glace reflétant quelque  
piteuse garniture de cheminée, les livres qui garnis¬  
saient des rayons de bois blanc cloués dans un ren¬  
foncement de muraille, embarrassaient le guéridon  
où seulement une petite place pour écrire avait été  
ménagée, s’empilaient même sur la cheminée, entre  
la pendule jaune et les flambeaux, les livres don¬  
naient à la pièce un aspect presque intime, et chan¬  
taient le poème du travail, de la pensée jeune qui se  
forme et se développe.

Julien était assis à sa table de travail. En voyant  
entrer Tatiana, il se leva, très-pâle, et resta un  
moment debout devant elle :

— Je ne m’attendais pas à votre visite, ma...  
madame, fit-il enfin.

Tatiana, qui respirait fort, essaya d’assurer sa voix  
pour répondre d'un ton léger :

— Mais... il faut bien que je vienne vous voir,  
puisque vous ne venez jamais chez moi...

Et elle s’assit...

— Chez vous? dit Julien en la regardant en face.

11 avait un tel accent dans ces deux mots, que

Tatiana sentit des larmes lui monter aux yeux.

TATIÀNÀ LE I LOF.

185

Comme il devait la mépriser! Elle fit un effort pour  
continuer :

— Mais oui, chez moi... Vous me raconteriez ce  
que vous faites, vos succès, vos espérances, et nous  
causerions du passé...

Il répondit simplement :

— A quoi bon?...

Cette froide parole déconcerta Tatiana : s'il lui  
eût fait des reproches, elle aurait essayé de se justi¬  
fier; mais que dire pour vaincre cette indifférence?

— Quand on a vécu comme nous, reprit-elle dou¬  
cement, presque humblement, comme frère et sœur,  
il ne faut pas se séparer.

Julien ne la regardait plus. Il tisonnait le feu de  
coke. 11 murmura à demi-voix :

— Nos chemins sont si différents!...

Puis, comme s'il se décidait tout à coup à provo¬  
quer ou à accepter la discussion, il demanda :

— Et pourquoi ne nous séparerions-nous pas?  
Pourquoi nous verrions-nous encore? Nous sommes  
des étrangers l’un pour l'autre, à présent, bien plus  
que si nous ne nous étions jamais connus. Vous avez  
choisi votre milieu et disposé de votre vie : je n'ai  
pas à vous juger, mais je vous évite parce que...

186

T A TIA N A L E I L 0 F .

11 eut un geste douloureux :

-— ...Parce que ma présence chez vous if ajoute¬  
rait rien à votre bonheur.

11 avait parle lentement, cherchant des mots qui  
ne trahissent rien de ses souffrances intimes. Le mot  
bonheur, qu'il prononçait d’un ton calme, indifférent,  
fit sourire amèrement Tatiana :

— Allez ! je ne suis pas heureuse! dit-elle d’une  
voix profonde.

Et, devinant rémotion que cette plainte, qui venait  
de s’échapper sans quelle l’eut calculée, provoquait  
tout à coup chez Julien, elle continua :

— Vous m’avez vue... disparaître, et vous vous  
êtes dit, comme tout le monde : a Elle est ambitieuse,  
capricieuse, ou elle aime?... » Eh bien, non, je n’ai¬  
mais pas, et je me suis trompée... J’ignorais, com¬  
prenez-vous?... Je ne voyais point les choses sous  
leur vrai jour, et surtout, —0I1! oui, surtout! —je  
me méconnaissais!... Je croyais marcher au-devant  
d’une sorte de gloire, et je ne savais pas que tout ce  
qui m’attendait n’était que vide et dégoût !... Ah ! si  
une voix amie m’avait avertie!... Si vous m’aviez  
parlé..., ce triste soir où ma vie s’est décidée..., et où  
je vous ai vu..., trop lard !... Vous rappelez-vous ?...

T A TIA NÀ LEÎLOF

IS7

Mais non : je tombais, je sentais comme des forces  
mystérieuses qui m’entraînaient et me poussaient, et  
j’étais seule!... Seule : voilà l’explication, voilà  
tout!... Et à présent?... A présent, c’est fini : on  
m’a jugée, classée, condamnée!... Je suis attachée à  
l’existence où le hasard — oui, c’était le hasard! —  
m’a jetée... Je la hais, mais n’importe! j’y suis atta¬  
chée, je vous dis!... Je vaux mieux qu’elle : qui le  
croira?... Et j’y resterai si...

Elle s'était levée et rapprochée de lui; elle se mit  
presque à ses pieds :

— Ah! Julien, Julien, ne m’abandonnez pas!...

Son visage brûlait, ses mains étaient moites et  
convulsives, aucun aveu ne pouvait être plus pas¬  
sionné que ses paroles entrecoupées. Mais certaines  
blessures sont si profondes, que la main qui les a  
ouvertes ne peut les guérir. Julien n'avait plus de  
rancune, ni de colère, ni de mépris : longtemps il  
avait aimé dans le secret de son coeur, jusqu’au jour  
où un horrible déchirement lui avait à la fois décou¬  
vert et tué son amour. A présent, le souffle de la  
femme si mystérieusement aimée passait sur son  
Vlsage, sa main tenait sa main, il n’avait qu’à se  
pencher pour rencontrer sa bouche... Pourtant il ne

188

T A T IA N A LE J L 0 F.

se pencha pas : entre elle et lui se dressait T Impos¬  
sible. 11 aurait donne' sa vie pour pouvoir lui dire :  
« Je te pardonne Je t’aime. Oublions! » Mais, Famé  
secouée de tendresse et de pitié', il restait paralyse',  
comme par une volonté supérieure, par le doute que  
toute parole qu’il dirait et tout geste qu’il ferait  
seraient mensonges.

Et des secondes interminables tombèrent jusqu’à  
ce que Tatiana reculât en vaincue, comme dans  
une déroute, étonnée, honteuse. Elle attendit un  
instant encore, debout, haletante, vit qu’il ne disait  
rien, qu’il ne bougeait pas, qu’il restait mort. Alors,  
recouvrant peu à peu son sang-froid, sa fierté  
réveillée par cet accueil qui repoussait son abandon,  
elle chercha des paroles calmes pour atténuer la  
franchise de son aveu. Elle revint à Julien et lui  
tendit la main avec un sourire simple :

— Enfin, nous sommes toujours amis, n’est-ce  
pas?

11 répéta d’une voix lente :

— Sans doute, nous sommes toujours amis...

Elle ajouta :

— C’est lout ce que je voulais... Donc, au revoir!

Ils pensaient l’un et l’autre ne se revoir jamais.

TATIANA LEILOF.

189

Pendant quelques semaines, Tatiana s’étourdit du  
bruit de sa vie.

11 semblait qu’elle ne résistât plus aux entraîne¬  
ments de son milieu. Ses allures devenaient plus  
hardies : elle avait des rires de fille, des gestes ner¬  
veux, des paroles libres; comme assoiffée de réclame,  
elle voulut imiter quelques-unes des excentricités  
tapageuses des favorites de Paris : elle entra avec  
un dompteur dans une cage de lions; le bruit courut  
quelle devait monter en ballon. Jusqu’à ce jour, elle  
s’était contentée de son bien-être bourgeois. Brus¬  
quement elle changea, rêva des satisfactions rares,  
des raffinements de luxe. Le mobilier loué de son  
petit hôtel ne lui parut plus un décor suffisant : elle  
acheta des meubles anciens, des bibelots de prix, des  
étoffes d’Orient dont les capricieuses broderies, les  
riches couleurs mariées en de savantes gammes et  
les reflets chatoyants la ravissaient d’aise. Elle  
renvoya sa cuisinière, prit un chef, exigea des mets  
recherchés. Elle ne consultait pas Quenneville et  
faisait porter les factures chez lui avec un sans façon  
de femme entretenue accoutumée aux privautés de  
son état. Quenneville payait sans un reproche; il ne  
laissa jamais soupçonner à Tatiana que ses procédés  
u.

TATIANA LEILOF.

I »)

II étonnaient ou l'irritaient ; seulement, à mesure  
qu'elle s'étourdissait davantage, il s’éloignait d’elle,  
insensiblement, comme s’il eût eu le projet de dis¬  
paraître peu à peu. Comme elle n’aimait pa>, elle  
ne voyait rien : mais, en la rencontrant seule partout  
où précédemment on la rencontrait avec son amant,  
ceux qui avaient intérêt à l’observer prévoyaient  
une rupture prochaine. Or, plusieurs, parmi les  
hommes qui fréquentaient Tatiana, guettaient la  
succession de Quenneville : non par passion, non  
pas même que sa beauté la rendit a leurs yeux plus  
désirable que n’importe quelle divette, mais comme  
ils eussent convoité quelque pouliche sortant d’une  
écurie à la mode.

Dans ce steeple-chase, le baron Bull tenait la tête.  
Il suivait Tatiana comme une ombre. Bile, paraissait  
l’écouter.

Louis Boll, quoiqu’il fût de deux ou trois ans l’aîné  
de Quenneville, était son imitateur 1 ; plus assidu,  
son compagnon le plus empressé. 11 tenait à cette  
amitié, l'affichait en toute occasion, essayait de s’en  
servir pour cacher ou pour faire oublier les antécé¬  
dents révolutionnaires et mercantiles de sa famille,  
dont l’histoire le poursuivait comme un héritage

X AT IA NA LEILOF.

191

fatal. On la rappelait souvent, derrière lui, en riant  
de ses prétentions nobiliaires. Son arrière-grand-  
père, en effet, François Roll, était un simple maître  
d'école qui, envoyé à la Convention par un des  
départements de l'Est, vota la mort de Louis XVI et  
joua un rôle assez actif, sinon prépondérant, dans le  
parti jacobin. Après le 18 brumaire, il se retira de la  
vie publique et s'intéressa à une fabrique de produits  
alimentaires; mais, pendant les Cent-Jours, il fut  
de nouveau élu à la Chambre des représentants.  
Les dangers de la patrie le rattachèrent à Napoléon,  
qu'il essaya de défendre contre les haines ou les ter¬  
reurs de la presque unanimité de ses collègues, lors  
des discussions passionnées qui suivirent Waterloo.  
Proscrit, comme régicide, par la seconde Restaura¬  
tion, il réussit pourtant à sauvegarder en partie ses  
intérêts et laissa à son fils unique, non une fortune,  
mais un petit capital qu; permit à celui-ci de fonder  
et de faire prospérer une raffinerie. Peu de temps  
avant la révolution de Juillet, le petit-fils du conven¬  
tionnel, Xavier Roll, qui continuait avec un succès  
croissant les affaires de son père, essaya vainement  
de se faire envoyer aux Chambres sous le pavillon de  
^orléanisme le plus dévoué. A la suite de son échec,

192

TAXI A NA LE 1 LOF.

que des circonstances particulières rendirent plus  
bruyant, le séjour dans le département lui parut  
difficile : il liquida ses affaires et vint s’établir à  
Paris. Après avoir assisté à la révolution de Juillet  
avec inquiétude et sans un frémissement de son sang  
républicain, il salua le coup d’Etat, crut à l’étoile du  
troisième des Napoléon, se jeta à corps perdu dans  
les spéculations qui marquèrent les premières années  
de l’Empire. Il décupla ses capitaux et fut créé baron  
peu de temps avant sa mort, qui précéda de deux ans  
la chute de l’échafaudage impérial. Son fils unique,  
Louis-Marie, se trouvait donc à la tête d’une superbe  
fortune. Mais les origines de cette fortune le gênaient  
et le troublaient. Sa préoccupation principale était  
de les cacher, et, par une désolante ironie, toute sa  
personne semblait porter la marque de son origine  
plébéienne : de haute taille, il avait la forte carrure,  
les attaches lourdes, les pieds larges, la figure assez  
belle, mais trop ronde, du fondateur de la dynastie;  
malgré le soin qu’il mettait à se surveiller, ses allures,  
ses manières mêmes le trahissaient aussi par moments,  
comme si un vieux levain de rustre se fût obstiné¬  
ment développé en lui; et son tailleur ne parvenait  
pas à lui donner un air distingué. Tous ses efforts

TAT1ÀNA LEILOF.

193

pour combattre les fatalités de sa nature ne servaient  
qu’à les mieux mettre en évidence : à côté de Quen- \*  
neville il paraissait plus vulgaire encore, plus « par¬  
venu N ; ses prétentions à la délicatesse et son dilet¬  
tantisme d'art semblaient une affectation mal choisie.  
Mais il persévérait : il se déclarait légitimiste et  
chrétien «par conviction personnelle autant que par  
tradition de famille », souscrivait pour des sommes  
considérables à toutes les « œuvres » du parti, se  
disait volontiers prêt à mourir pour toutes les causes  
généreuses, avait été à Rome se faire bénir par le  
Pape, et à Frohsdorff, sans d’ailleurs réussir à voirie  
comte de Chambord. L'ardeur qu'il mettait à se com¬  
poser une attitude ne le gênait pourtant en rien dans  
le scepticisme de sa vie privée, et si on lui eût  
demandé comment il accordait ses plaisirs avec sa  
foi religieuse, il se fût contenté de répondre que  
c étaient là des choses différentes.

Tatiana le recevait en tête-à-tête, faisait avec  
toi de longues promenades à cheval, riait à ses  
libres propos, sans jamais lui donner aucune prise  
sur sa personne, et, quoique Boll ne lui épargnât  
ui les compliments libertins, ni les allusions senti¬  
mentales, l'idée ne lui vint jamais que ce gros gar-

194

TATIANA LKILOF.

çon songeât â autre chose qu’à marivauder avec  
elle. Aussi l'accueillait-elle toujours bien, parce qu’il  
l’amusait. Elle se plaisait surtout à le contredire,  
risquait parfois, — non sans une certaine crainte  
intérieure, comme pour s’étourdir elle-même, — un  
mot sceptique sur la religion, et riait comme une  
folle de le voir tout à coup prendre un air grave en  
disant d’un ton conciliant :

— Non, non, ne touchons pas à cela; c’est sacré !

Boll mettait une bonne grâce extrême à lui servir  
de patito. Le bruit avait couru à son cercle que  
Tatiana trompait pour lui son amant en titre : en  
attendant mieux, il se contentait de celte fumée, et,  
d’ailleurs, comme il connaissait les projets de Quen¬  
neville, il ne doutait pas que son tour ne vînt.

Pour Qenneville, en effet, Tatiana était un acci¬  
dent calculé. Lorsqu’il l'avait prise, il comptait que  
leur liaison durerait quelques mois, peut-être une  
année, et maintenant des circonstances pressantes  
le poussaient à en hâter la fin : d’une part on le  
sollicitait à un mariage; mais surtout les exigences  
nouvelles et les fantaisies de sa maîtresse l’inquié¬  
taient. Pour rompre, il n’attendait qu’une occasion,  
ou peut-être espérait-il que la rupture se ferait toute

T A T IA N A LE I LO K

195

seule, qu’ils se sépareraient un jour sans violence,  
Je lien qui les unissait étant usé et tombant de lui-  
même.

Tatiana ne s’attendait point à un tel dénouaient :

1 idée de la rupture la blessait trop au vif de sa vanité  
Pour qu’elle ne l’écartât pas comme importune chaque  
lois qu’elle se présentait. Sans doute, elle nejiouvait  
se faire aucune illusion sur les sentiments de Quen¬  
neville : elle savait qu’il ne l’aimait pas; elle s’avouait  
quelquefois, avec des soubresauts révoltés, qu’il ne  
lavait jamais estimée, et, dans les détails les plus  
intimes de leur vie commune, elle pouvait voir qu’il  
ne faisait guère de différence entre elle et ses maî¬  
tresses de hasard. Mais elle évitait de songer à  
1 avenir, elle se complaisait dans sa sécurité du  
moment, ne voulait tenir compte d’aucun symptôme.  
Un jour, pourtant, les approches de la crise lui  
turent brusquement révélées. Elle était allée chez  
son couturier pour commander une nouvelle toilette,  
ot lui en expliquait la façon. D’abord, 1 homme fei¬  
gnait de ne pas comprendre : elle prit un crayon et  
traça une esquisse. Il se mit à la discuter, criti¬  
quant les détails, le choix des étoffes. Comme elle  
insistait, il s’écria tout à coup :

196

TAT IANA LEILOK

— Et puis, ce serait très-cher ! -

Elle le regarda d’un air étonné :

— Qu’est-ce que cela fait?...

Alors, les yeux baissés, la voix embarrassée, le  
couturier lui déclara que son crédit était dépassé  
depuis longtemps ; que même « M. le comte en avait  
été avi^éet n’avait pas donné l’ordre de le renouve¬  
ler ". Elle rougit d’abord jusqu’à la racine des che¬  
veux ; puis, s’efforçant de cacher son émotion, elle ré¬  
pondit d’un ton dédaigneux, en haussant les épaules:

— Je vous payerai comptant!

Et les excuses de l’homme qui la croyait seule¬  
ment blessée et se disait prêt à lui ouvrir, à elle,  
tous les crédits qu’elle voudrait, expliquait qu’il  
avait cru devoir la prévenir, mais qu’il ne deman¬  
dait rien, rattrapait comme il pouvait ses critiques  
du projet de Tatiana, ces plates excuses de mar¬  
chand en frayeur n’amortirent pas le coup inattendu  
qui la frappait. Elle acheva sa commande d’un air  
distrait : elle ne songeait déjà plus qu’à l’explication  
quelle allait avoir avec Quenneville.

Mais justement Quenneville était absent pour plu¬  
sieurs jours, et Tatiana s’exaspérait dans l’attente,  
torturée par mille suppositions où se condensaient

T A T IA N A L K 11,0 F.

197

les dégoûts de sa vie, prenant en haine tout ce qui  
1 entourait, tous les visages qu’elle voyait. En un  
Je ces moments où le besoin de se délivrer d’une  
obsédante pensée est irrésistible, elle eut la faiblesse  
de confier quelque chose de son souci au baron  
Boll, qui redoublait d’assiduité auprès d’elle. Ce fut  
comme un cri d’angoisse qui lui échappa, rien de  
plus; mais Boll le prit pour une parole lancée en  
ballon d’essai et tout de suite se mit à son entière  
disposition si, par hasard, elle se trouvait dans 1 em¬  
barras, n’importe comment. Ayant cru deviner que  
la question d’argent jouait son rôle dans l’inquiétude  
de Tatiana, et craignant que ses paroles ne fussent  
Pas assez claires, il insista là-dessus en termes déli¬  
cats et transparents. A mesure qu’il parlait, le visage  
de Tatiana prenait une singulière expresion de mé¬  
pris et de joie amère; elle le regarda bien en face et  
lui demanda d’une voix incisive :

— Comment vous rembourserais-je si Qcnneville  
venait à me quitter?

Il fit un geste :

— Mais vous ne m’avez pas compris...

Elle ne l’écoutait pas; elle continua en s’animant  
tout à coup :

193

T À TIA N A LEILOF.

— Que vous me connaissez mal, mon Dieu!...  
Depuis quatre mois vous me voyez tous les jours,  
et vous en êtes encore à me confondre avec les filles  
de concierges dont vous faites vos compagnes habi¬  
tuelles?... Vous arrivez en un moment où j’ai peur,  
— peur de mille dangers, de moi-même, de la soli¬  
tude et de tout le monde; en un moment où la vie  
m’écœure, où je cherche désespérément une appa¬  
rence de sympathie. J’ai la naïveté de me confier à  
vous, et vous me répondez : « Ne craignez rien,  
je suis là, je suis riche et je suis moi, c’est tout ce  
qu’il vous faut... »

Boll voulut se défendre, parler de son « dévoue¬  
ment respectueux » ; elle lui coupa de nouveau la  
parole :

— Taisez-vous!... vous ne me connaissez pas  
assez pour me respecter!... Et d’ailleurs, savez-  
vous ce que c’est que le respect?... De ce que je  
vous ai dit, vous avez conclu que je cherchais à  
savoir si vous voudriez de moi au cas où je reste¬  
rais seule... Comme vous vous trompez!... C’est à  
croire que je parle une langue étrangère, tant vous  
me comprenez peu!... 11 s’agit bien de vous, en  
vérité! Je ne sais que trop ce que vous êtes, ce que

TAT1ANA LKILOF.

1)9

vous voulez, ce que vous valez!... Qui vous a dit  
que Quenneville songeait à me quitter? Je ne veux  
pas qu’il me quitte, moi, et je suis sûre qu'il n'en a  
jamais eu l'idée... Il n’en a pas le droit, il n’est pas  
plus le maître de sa personne que moi de la mienne...  
Je vous dis que nous ne pouvons pas nous quitter,  
entendez-vous?

Ces phrases incohérentes amenaient, par moments,  
un sourire sceptique sur les lèvres de Boll. Tatiana  
s’en exaspérait : elle aurait voulu le convaincre pour  
se rassurer elle-même, et, au lieu de cela, elle sen-  
lait qu'il ne prenait au sérieux ni ses « droits », ni sa  
colère.

Quand il fut parti, elle regretta de s’étre ainsi livrée  
et se dit avec découragement que Quenneville la  
croirait encore moins que Boll. Six mois plus tôt, elle  
jugeait sa volonté inflexible; les événements sciaient  
chargés de lui apprendre à douter de ses forces. Des  
projets, des rêves qui l'avaient poussée à la chute,  
rien ne restait; elle n avait aucune prise sur son  
aniant; elle le voyait fuir et ne pouvait le retenir, et  
son orgueil se roidissait contre ce sentiment d'im¬  
puissance, saignant à cette insupportable idée qu’elle  
serait « lâchée » comme la plus banale des créatures.

200

T A T I A N A LE I LO F.

Elle craignait à la fois de hâter le dénoûment  
par une explication qu’elle voulait pourtant. Et, dès  
le retour de Quenneville, elle la provoqua, sans  
ruse, sans détour, avec sa maladresse de fille sau¬  
vage :

— Vous ne devineriez jamais, commença-t-elle,  
la singulière aventure qui m’est arrivée pendant  
votre absence?... Figurez-vous que je suis allée  
chez mon couturier, — celui que vous m’aviez  
recommandé... C'était pour une toilette qu’il doit  
me livrer la semaine prochaine... Eh bien, cet  
homme m'a dit, comme la chose du inonde la plus  
naturelle, que mon crédit était épuisé... Comprenez-  
vous cela?

Quenneville, à qui Tatiana n'avait jamais parlé  
argent en face, ne s'attendait pas à une attaque  
aussi directe : il revenait décidé à rompre et, par  
conséquent, à éviter les explications inutiles; au  
lieu de relever le gant, il se contenta donc d'ébau¬  
cher un geste vague en prononçant le mot « malen¬  
tendu ».

— Un malentendu, s'écria Tatiana, à la bonne  
heure ! C'est bien ce que je pensais, d'autant plus  
que le couturier m’a affirmé qu’il vous avait averti,

201

TATÏANA LEILOF.

et que vous n’aviez pas répondu... Sans doute, la  
lettre s’est égarée : cela arrive quelquefois...

Il était difficile de la laisser dans une telle certi¬  
tude. Quenneville comprit la nécessité d'éclaircir,  
au moins en partie, leur situation :

—- Si fait, dit-il, je l’ai reçue, cette lettre.

— Alors, vous avez oublié d’y répondre?...

Il hésita une seconde encore, puis, de sa voix  
calme, prononça lentement :

— Non... Je n'ai pas répondu parce que je n’avais  
pas à répondre.

Elle resta maîtresse d’elle-méme :

— Je ne comprends pas très-bien, fit-elle... Expli¬  
quez-vous...

Trompé par l’apparente tranquillité deTatiana,  
Quenneville crut qu’elle avait déjà pris un parti,  
peut-être même des précautions, en vue d’une solu-  
tl°u qu’elle pressentait sans doute :

— Mon Dieu, ma chère, dit-il, c’est bien simple!...

H s’arrêta un instant, la regardant en dessous pour  
chercher à lire ses pensées : elle était impénétrable,  
assise sans un geste, remuant à peine et comme  
Machinalement son pied droit posé sur un coussin. On  
Pouvait la croire impassible ou résignée. 11 reprit :

202

T A TIA N A L El LO F.

— Je suis content que vous provoquiez une expli¬  
cation devenue nécessaire, et je suis d’autant plus  
à mon aise pour vous la donner, que vous me sem-  
blez l’avoir prévue... Vous vous rappelez notre con¬  
trat, valable pour une année?... L’année n’est pas  
écoulée, c’est vrai... Mais... Permettez-moi de vous  
parler franchement et d’appeler les choses par leurs  
noms... Mais est-ce ma faute si vous avez épuisé  
en cinq mois un crédit calculé pour douze? 3Non,  
n’est-ce pas?... Vous êtes trop intelligente pour  
avoir agi à l’étourdie ; vous saviez, je pense, ce  
que vous faisiez... Eh bien, l’année aura eu cinq  
mois au lieu de douze, voilà tout!...

Après un instant de silence pénible, Tatiana ré¬  
pondit, la voix tremblante, mais contenue :

— En effet, ce serait bien simple si j’avais pu  
prendre un instant au sérieux votre idée de con¬  
trat d’une année... Mais c’était une plaisanterie...  
D’abord, nous n’avons pas fait de contrat : je me  
suis donnée à vous sans condition; et quand vous  
m’avez exposé vos projets à mon égard, — avec  
des détails plus circonstanciés peut-être qu’il n’eut  
été nécessaire, —je n’ai pas discuté, je n’ai rien  
répondu... Ensuite, on fait des contrats pour un

T A TIA N A LEILO F.

2P3

appartement ou avec un loueur de voitures, niais  
pas avec... avec une jeune fille à qui l'on a parlé  
d'amour... Non, ce contrat n'existe pas, nous n'en  
avons pas besoin, nous sommes liés par des liens  
plus forts... que nous ne pouvons pas briser.

Elle s'embarrassait; ses efforts pour garder son  
sang-froid la fatiguaient, le sang lui montait à la  
tête; elle ajouta maladroitement :

— Ou bien, si vous tenez à votre plaisanterie, si  
vous voulez absolument parler de contrat... rien ne  
nous empêche, je pense, de renouveler le nôtre...

— Je vous demande pardon! répliqua Quenne¬  
ville, il y a beaucoup de choses qui nous en empê¬  
chent... Vous me rendrez cette justice, Tatiana, que  
j ai toujours évité avec vous les questions... embar¬  
rassantes. Aujourd'hui, cela n'est plus possible, il  
faut absolument être précis... Eli bien, le grand  
obstacle qui doit forcément nous séparer, c'est que  
Je ne possède pas, comme M. Mackay, des mines  
inépuisables... Je ne suis pas aussi riche qu'on le

croit; je...

Elle crut qu’il mentait et voulut l'embarrasser.

—Et c'est cela qui vous gêne ! s'écria-t-elle... Mais

réduirai mes dépenses autant que vous voudrez !

201

T A TIA N À LEILOF.

Quenneville secoua la tête :

— Vous le dites, mais vous ne le pourriez pas...  
Vous avez de nouvelles habitudes et de nouveaux  
besoins : loin de diminuer, vos besoins augmentent  
sans cesse... Et puis (sa voix prit une légère inflexion  
ironique), est-ce que je vous rends assez heureuse  
pour vous tenir lieu de luxe et de plaisir ?

D’un geste brusque, Tatiana repoussa le coussin  
qu’elle avait sous les pieds.

— Là n’est pas la question ! fit-elle impétueuse¬  
ment... Je ne veux pas que vous me quittiez...  
L’argent! l’argent! Ce n’est pas d’argent qu’il  
s’agit!... Au besoin je saurais vivre de mon théâtre.  
J’ai vécu de moins...

Quenneville l’interrompit en raillant :

— Une chaumière et un cœur, alors!... Est-ce  
que vous m’aimeriez donc ?

Celte insolence gratuite lui avait échappé. 11 la  
regretta : Tatiana s’était levée, et, debout devant  
lui, le visage en feu, laissait éclater sa colère :

— Oh! non, non, je ne vous aime pas et je ne  
vous ai jamais aimé : vous n’ètes pas de ceux qu’on  
aime!... Mais vous m’avez prise, vous me garderez;  
voilà tout!... Ah! vous avez cru que vous pouviez

TATIÀNA LE 1 LOF\*

205

me louer comme l'hotel, le mobilier, la voiture et les  
valets!... Vous vous êtes dit que, quand vous auriez  
assez de moi, vous ine passeriez avec le reste à  
quelque ami de bonne volonté, qui reprendrait aussi  
fe bail à son compte! J'étais un joli jouet, une gen¬  
tille poupée, n'est-ce pas?... On parlait de moi, ou  
me prédisait le succès de Rachel, on me trouvait  
un « charme exotique », on m'appelait la « jolie  
Cosaque » !... J’étais une curiosité... Vous m’avez  
voulue comme vous auriez voulu quelque femme  
prodige qui aurait fait courir Paris... ou parce  
que mon type manquait à vos mille et trois!...  
Oh! le triste, le piteux don Juan !... Comme il est  
vil dans ses calculs !... Comme il est lâche avec ses  
victimes!...

Quenneville écoutait sans sourciller.

— Avouez-moi, dit-il froidement, que vos raisons  
ue sont pas faites pour me retenir.

—~ Oh! s'écria-t-elle, je ne cherche pas mes  
disons, je ne tiens pas à vous persuader! Seule¬  
ment je vous défends de me quitter, entendez-  
vous?... Je ne vous rends pas votre liberté!...

111 interrompit en haussant les épaules :

’— Je veux bien que le diable m’emporte si je

12

206

T AT IA N A LEILOP.

comprends un mot à tout ce que vous me dites.  
Vous m’affirmez que vous ne m’aimez pas, et vous  
vous cramponnez à moi. Vous me dites clairement  
que je suis un monstre d’égoïsme, un être très infé¬  
rieur à vous, un don Juan de bas étage, et vous me  
défendez de vous quitter comme si j’étais votre  
chose!... 11 faudrait pourtant mettre un peu de  
logique en tout cela et raisonner avec quelque bon  
sens. Dans le monde où vous êtes entrée, ma chère,  
dans le monde où je vous ai connue, on se prend  
quand on se convient, on se quitte quand on ne se  
convient plus. Or, nous ne nous sommes jamais  
assez convenu, permet tez-moi de vous le dire, pour  
qu’il nous soit bien difficile de nous quitter... Je  
vous croyais prête à la rupture. Vous ne l’êtes pas.  
Remettons-la de quelques jours ou de quelques  
semaines, si vous y tenez. Mais sachez qu’il faut  
quelle vienne, et qu’elle ne saurait beaucoup tarder.

11 s’était levé en parlant et mettait ses gants :

— Je suis sûr, conclut-il, qu’eu réfléchissant un  
peu, vous reconnaîtrez vous-même que le mieux est  
de nous quitter sans tapage, en amis...

Eu le regardant partir, elle ne put que crier :

— Sans tapage !... Prenez garde !... Vous verrez!

TATIANA leilof.

20:

Dans l’état d'inquiétude ou cette conversation  
Savait plongée, Tatianaput cependant se rattacher  
a d'autres espérances : la pièce de Louvier, dont  
elle devait créer le rôle principal, venait d'entrer en  
répétition. C'était le moment de se reprendre à  
rêveries succès de la rampe.

La nouvelle œuvre du célèbre dramaturge, écrite  
exPrês pour Tatiana, ou du moins adaptée à ses  
Moyens, s'appelait la Comtesse Qhja.

CT était une de ces études de psychologie sociale  
auxquelles Louvier doit le meilleur de sa réputation,  
(ll,i mettent en scène un caractère étrange, déclassé  
Partout et se débattant sous des influences perni¬  
cieuses et des passions contradictoires. L'héroïne,  
Veuve à vingt-deux ans d'un général assassiné par  
\*es nihilistes, fuyait à Paris le souvenir de cette cata-  
st,’ophe. Riche, belle, possédant un charme singulier,  
se trouvait dès l'abord en butte à toutes les séduc¬  
tions de la ville, les forces mystérieuses qui gouver-  
oaîent sa destinée l’ayant naturellement poussée  
(,aus les milieux les plus aptes à son développement.  
Les rencontres de hasard, les conversations, les  
1 °nians lus, la musique même qu elle adorait et qui  
^ troublait jusqu a Pâme, l'atmosphère ambiante, en

208

T A T IA N A LE I LOF.

un mot, faisait croître et s’épanouir les germes de  
perversion latents en elle. Tout un travail intérieur  
l’entretenait dans un continuel état de fièvre, mûris¬  
sant son cœur pour quelque passion extraordinaire.  
Et bientôt, en effet, elle se trouvait prise entre deux  
amours, jetée et ballottée en hésitations infinies :  
d’un côté, un brillant mondain ruiné, Gaston de  
Bernac ; de l’autre, un de ces grands hommes rotu¬  
riers et géniaux, qui sont en général ingénieurs,  
explorateurs ou officiers de marine ou de spahis.  
Jacques Àubernier était ingénieur. Ces deux hommes  
se partageaient lame passionnée de la comtesse  
Olga : Aubernier ne s’en doutait pas et regardait  
à elle comme à une déité trop haute; Bernac, aven¬  
turier sans conscience, l’avait devinée et la fascinait  
de son regard d’aspic. Un jour elle se trouvait seule  
avec Aubernier, les circonstances pressaient sur  
eux, la timidité du grand homme inconnu s’exaltait  
soudain en un lyrisme irrésistible, et, comme Bidon  
dans la grotte, Olga s’abandonnait. Mais, dès le  
lendemain, sa nature complexe, loin d’accepter le  
fait accompli, se révoltait avec horreur; en sorte  
que, quanti Aubernier venait lui offrir son cœur, sa  
main, tout ce quelle voudrait île lui, elle l’accablait

tatiana lbilof.

209

de reproches et le chassait de sa présence : « Je ne  
vous aime pas, je ne vous ai jamais aimé! N Peu de  
temps après, le malheureux ingénieur trouvait dans  
Un journal l’annonce du prochain mariage d’Olga et  
de Bernac. Son sens honnête se morfondait sur  
1 énigme de cette conduite, qui lui arrachait à jamais  
son bonheur, et il se jurait d’en avoir le mot : le jour  
de la signature du conlrat, il arrivait sans être  
mvité, comme le sire de Ravenswood. Il avait  
d’abord, dans le «. petit salon », une explication  
nvec Olga, qui l’avait accueilli comme un spectre,  
en reculant mélodramatiquement sous son regard.  
Mais ses supplications passionnées se brisaient  
contre une froideur glaciale, ou plutôt contre une  
haine méprisante : affolé, hors de lui, il rentrait  
dans le grand salon, errait un instant parmi les  
Çroupes en roulant des projets sinistres; puis, au  
Moment où Bernac prenait la plume pour signer le  
contrat, il lui arrêtait la main. « Vous n avez pas le  
droit d’épouser cette femme! » L’aventurier le  
^poussait et achevait froidement d apposer son  
paraphe, au milieu du désarroi causé par cette bru¬  
tale intervention. Ces événements remplissaient les  
trois premiers actes. Le quatrième et dernier se pas-

12.

210

T A TIA N A L El LO F.

sait le jour du mariage. Dans l'intervalle, Bernac  
avait tué Aubernier d'un coup d’épée et mis ainsi  
fin à de belles espérances. Mais un étrange revire¬  
ment sétait opéré en Olga; elle haïssait maintenant  
le meurtrier de son amant, et cet amant d'une heure,  
cet amant chassé et qui n'était plus, elle l'aimait  
avec frénésie, elle le désirait comme une nature  
excessive peut désirer l'impossible. La fête des noces  
tirait à sa fin; dans quelques minutes il faudrait  
partir avec l'époux auquel elle appartenait. Elle se  
retirait dans un nouveau « petit salon », où Bernac  
ne tardait pas à la rejoindre. Ils avaient alors une  
étrange scène d'amour, traitée par Bouvier avec ur e  
incontestable puissance, qui exaspérait jusqu'au  
désespoir les remords et les terreurs d’Olga. Restée  
seule de nouveau, dans un long monologue elle  
récapitulait sa vie : l'indifférence de son passé l’épou¬  
vantait presque autant que le vide de son avenir ;  
les rires des invités et les éclats de la musique dans  
la salle à côté lui jetaient d’ironiques menaces ; elle  
aspirait à fuir ce monde où son cœur s'était perdu  
dans des duperies; la voix d’Âubernier l’appelait  
dans les pures régions de l'infini; affolée enfin, elle  
se happait d'un petit poignard russe qu'elle portait

211

TATIANA LEILOF.

toujours. Sa chute amenait la foule autour d’elle. On  
la relevait. Et elle trouvait la force, avant d’expirer,  
de prononcer quelques-unes de ces phrases qui sou¬  
lèvent toujours une vive émotion.

Grâce à la nationalité de l’héroïne, Tatiana pou¬  
vait conserver jusqu’à un certain point cet accent  
u auvergnat » dont les journaux s’étaient tant moqués.  
Mais le rôle restait en dehors de ses moyens, bien  
au-dessus de sa portée. Pour le comprendre, elle  
^ait encore par trop de points une jeune fille; elle  
]gnorait tous les mystères delà vie ardente et n’était  
Point assez exercée pour suppléer par l’étude à l’expé¬  
rience. Elle n’en sentait que les situations violentes,  
elle n’en pouvait rendre que les gros effets, qui,  
pour qu’on put les accepter, devaient précisément  
être préparés par une interprétation graduée et  
savante des scènes préparatoires. Louvier, qui avait  
si bien deviné la nature de son interprète, s était  
Pour ainsi dire trompé sur son âge : quelques années  
plus tard, Tatiana aurait pu créer un tel rôle dans la  
plus complète acception du mot; aujourd’hui, il était  
pour elle lettre morte, tant elle était encore loin de  
sa propre réalisation. Elle se mit pourtant au travail  
avec ardeur, creusant ce rôle qui l’enthousiasmait

212

T A T I A N A LEILOF.

et dépassait ses forces. Les hou res libres que lui  
laissaient les répétitions, elle les employait en (le  
patients exercices. On ne la voyait plus nulle part.  
Elle renonça même à ses promenades à cheval, et,  
dans cette préoccupation continue, dans cette con¬  
centration de toutes ses forces sur un but unique,  
que rendait plus pénible la reconnaissance soudaine  
de ce qui lui manquait, ses nerfs se surtendaient  
péniblement. Elle perdit l’appétit et se plaignit d'un  
poids dans la poitrine, d'une angoisse pareille à un  
pressentiment funeste, qui l’et raflait, la faisait tres¬  
saillir à des bruits même connus, la plongeait tout à  
coup, die si vive, en des mélancolies effrayées, et  
paralysait son énergie.

Quenneville la voyait quelquefois : dès qu’elle  
entendait sa voiture s'arrêter devant la maison, elle  
pressentait quelque chose d’indéfini et de mauvais  
quil apporterait; quand il partait, elle se sentait  
soulagée; mais une heure après, elle aurait voulu  
le revoir. Il ne parlait plus de rupture : il venait  
de perdre aux courses d'Auteuil des sommes consi¬  
dérables, et il évitait tout ce qui, pouvant faire  
croire à sa ruine, aurait pu le gêner dans le mariage  
quil poursuivait. Celte affaire, d’ailleurs, ne tarda

T A T! A WA LBILOF.

2t)

pas à se conclure; le bruit circulait déjà sous le man¬  
teau que le comte de Quenneville allait épouser la  
fille unique d'un Hollandais « richissime «, — super¬  
latif dont les journaux avaient fait l'épithète insépa¬  
rable du nom de Bloomfeld.

Tatiana ignorait cette nouvelle, et Quenneville ne  
Se hâtait pas de l'en avertir : malgré son assurance  
et son habitude de tels conflits, il craignait, non de la  
désespérer, mais de la pousser peut-être à quelque  
violence compromettante, et il attendait que son  
Mariage fût assez solidement établi pour braver un  
scandale. Quoi quil en dit, cette jeune femme qui  
ne 1 aimait pas et à laquelle cependant, depuis sept  
m°is qu'ils vivaient ensemble dans le milieu le plus  
corrompu, il n'avait « rien à reprocher », cette femme  
Pleine de désirs, en laquelle il devinait un travail inté¬  
rieur dont le sens lui échappait, cette femme dont  
1 imagination pouvait bondir de manière à dérou¬  
ter tous les calculs, lui causait de vagues inquié-  
tedes. Il n'espérait plus guère qu’elle lui fournirait  
Un prétexte de rupture; il comprenait qu’il devrait  
entrer en matière sans motif plausible, et, en la  
v°yant si excitée par son travail, il retardait, comp¬  
tant vaguement qu’un hasard complaisant dénoue-

214 T A TIÀ N À LE t LOF.

rait la situation ou que, si Tatîana réussissait au  
théâtre, l'enivrement du succès la rendrait plus trai¬  
table.

Leurs relations se tendaient «le plus en plus.  
Tatiana en arrivait à un tel degré d'irritabilité, que  
les plus légers incidents de la vie commune Vexas¬  
péraient. Toutes les paroles de Quenneville la frois¬  
saient; dans ses actions les plus indifférentes, elle  
voyait une intention blessante; les jours où elle  
avait répété, surtout, elle était toute vibrante, non-  
seulement prête à la colère, mais en éprouvant un  
véritable besoin. Pointant, à mesure que la pièce  
avançait, elle y produisait une impression plus favo¬  
rable. Son intelligence artistique et l'espèce de pas¬  
sion qu'elle apporta t au travail enchantaient tout le  
monde. Au bout de peu de temps, elle rendait déjà  
si bien les scènes à effet, qu'on admit quelle par¬  
viendrait à comprendre toutes les transitions, les  
finesses et les dessous. À vrai dire, son accent per¬  
sistait; mais on s’accordait à reconnaître que, loin  
de déparer le rôle, il lui donnait au contraire une  
saveur particulière de vérité, et elle trouvait elle-  
même des intonations, des poses, des gestes d'une  
grâce un peu sauvage, d'une indépendance prime-

215

TATIANA LE ! LO F.

sautière, parfois géniale, qui prêtait un singulier  
relief au rôle de la comtesse Olga.

— Je savais bien, disait Louvier, que cette petite  
fille deviendrait une artiste !... Ce qu elle nous donne  
est déjà très-beau, n'est-ce pas? joliment supérieur  
a ce que nous voyons tous les jours! Et il n y a pas  
besoin de lui apprendre une à une les moindres  
inflexions, il n'y a pas besoin de lui montrer les  
gestes comme aux autres... Eh bien, je vous dis que  
Ça n’est encore rien!... Elle n’est pas formée, elle  
est encore plus vierge que femme!... Vous verrez  
plus tard, quand toutes les forces qui sont en elle se  
ser°nt développées, quand elle aura vécu!... Elle a  
1 étoffe des grandes actrices comme celle des grandes  
courtisanes... Qui sera-t-elle? Peut-être Rachel, ou,  
si elle aime, peut-être Marie Duplessis! Ou bien elle  
Se jettera dans le mysticisme... Ou encore, qui sait?  
elle se tuera en un jour de spleen, pour un homme  
fln elle n’aimera pas!...

En accident imprévu vint encore ajouter au trouble  
âc Tatiana : par un billet de Julien Loysel, — billet  
bref rédigé sur un ton de faire part, — elle apprit  
Un Matin la mort de cette Maria Lidine quelle avait  
connue en arrivant à Paris, et dont le fanatisme

216

T A T1A N À L EI LOF.

avait un instant exercé sur elle sa dangereuse fasci¬  
nation. En un autre moment, cette nouvelle l'aurait  
peut être à peine affectée : mais elle tombait là  
comme un excitant de plus; elle jetait tout à coup  
une note tragique qui faisait tressaillir Tatiana. À  
peine avertie, elle courut acheter des fleurs et les  
porta à la morte, non sans un espoir inconscient de  
trouver Julien auprès d’elle.

Maria Lidine avait expiré dans sa triste chambre du  
boulevard de Port-Royal, dans la lumière grise qui  
filtrait à travers les vitres sans rideaux, parmi ses  
pauvres choses, sous ses minces couvertures qu elle  
avait, pour combattre les frissons de la fièvre, aug¬  
mentées de ses vêtements. A celte heure, elle dormait  
à jamais dans sa chétive robe noire qui drapait ses  
membres rigides avec un faux air de houppelande,  
et son visage aux traits lourds, amaigris par la  
maladie, semblait anobli et raffiné par la majesté de  
la mort. Sur ses pieds, une couronne d’immortelles  
était posée : rien que des immortelles, comme si ces  
fleurs sévères et froides, et qui sont à peine des  
fleurs, eussent seules convenu à cette morte qui  
n’avait connu de la vie ni les grâces ni les parfums.

Deux personnes la veillaient : une jeune fille

T A T IA NA LEILOF.

217

yetue aussi de la robe étroite, les cheveux d un  
blond indécis, coupés court, encadrant une figure  
Mi rappelait celle de F étudiante, et un homme à  
ta barbe inculte, à F épaisse chevelure, aux yeux  
sombres : tous deux assis vis-à-vis l’un de l'autre,  
dans une pose accablée, et muets.

Us se levèrent en tressautant à l'entrée de Tatiana,  
M ils dévisagèrent avec des regards ennemis, comme  
S1 cette brillante apparition venait insulter aux mi¬  
sères de leur deuil. Et Tatiana disposait déjà sur  
1 humble couche les fleurs funéraires qu elle appor¬  
tait : camélias froids comme l’indifférence des choses,  
chrysanthèmes aux fins pétales étoilés autour des  
famines d'or, grands lys dont les pistils tremblaient  
longuement, roses blanches et tubéreuses qui déga¬  
gèrent aussitôt leurs subtils parfums. Et, entourée  
do toutes ces blancheurs odorantes, la morte parais-  
Sait une autre morte, plus belle, qui aurait connu le  
taxe ou le bonheur.

latiana la contempla longtemps en murmurant  
des fragments d’anciennes prières, puis, avant de se  
\*etirer, s’informa de l’enterrement. Après une hési¬  
tation de quelques secondes et après avoir consulté  
des yeux son camarade, la femme répondit que

13

218

T À TIA N A LEILOF.

Maria faisait partie d’une Société' pour la dissection,  
<et que son corps devait être d’abord remis à l’Hôtel-  
Dieu...

En se retrouvant dehors, Tatiana croyait sortir  
d’un cauchemar; mais mille pensées extrêmes la  
poursuivaient encore. Elle compara sa vie à celle  
qui venait de finir là-haut; et combien cette exis¬  
tence de malheur lui sembla plus belle!... La moite  
parlait avec plus d’éloquence que n’en n’avait jamais  
«u la vivante; son dernier sacrifice, celui de son  
corps sans vie quelle abandonnait dédaigneusement  
au scalpel, la grandissait encore dans l'imagination  
éperdue de sa compatriote; de nouveau, mais cette  
fois avec une autorité comme irrésistible et poi¬  
gnante, elle imposait à l’âme de la jeune Russe, si  
fatiguée du tourbillon qui l’entraînait, la magnétique  
poésie de la souffrance, la fascinante aspiration au  
martyre. Oh! quitter Paris, s’en aller là-bas, dans  
le grand pays douloureux, agir, et mourir après!...

Toute une nuit, Tatiana roula le programme de  
son avenir, tantôt conquise par la fièvre du sacrifice,  
puis reprise par une poussée d’ambition, puis encore  
décidée au départ. Mais le lendemain, de nouveau  
elle flottait au courant.

TATIANA LE I LO F.

219

Tatiana haïssait ce monde d"autour du théâtre  
qu’elle coudoyait dans les coulisses ou au foyer,  
monde interlope dont les plus dignes représentants  
participent du marchand de contre-marques, du  
proxénète et du calomniateur, s’infiltrent partout,  
ont quelquefois leurs journaux, agissent jusque sur  
la grande presse, sur la finance, sur la claque, con¬  
naissent tout Paris, sont si répandus et si importuns,  
que personne ne leur refuse la main, qu’on les  
écoute et qu’on les croit en les sachant menteurs. Sa  
loyale nature, si naïvement forte, se révoltait contre  
la puissance de tels êtres pernicieux, et elle affec¬  
tait de les mépriser. Celui qui lui répugnait le plus,  
précisément parce qu’il tournait depuis quelque  
temps autour d’elle avec des airs de convoitise, était  
un petit homme toujours en mouvement, dont le  
visage glabre, aux yeux bigles, n’avait pas d âge.  
Cet individu, nommé Antoine Ferréol, rédigeait à  
lui seul une venimeuse gazette des théâtres ou plutôt  
des scandales des théâtres, une de ces feuilles dont  
on crie sur le boulevard les titres appétissants du  
sommaire : le Foyer. Les articles de Ferréol, ses  
tt portraits de femmes » surtout, qu’il signait du pseu¬  
donyme de Gros-René, — le cuistre avait d’instinct

220

TÀTIANA LEILO F.

pris un nom de valet,—manquaient absolument, cela  
va de soi, d'esprit et de style; mais le cynisme de  
leurs indiscrétions suffisait à piquer la curiosité pari¬  
sienne, si facile à éveiller dès qu’il s’agit d'alcôves.  
Ferréol était fort redouté des actrices. Admirable¬  
ment renseigné, grâce à ses talents d’observation  
qui lui valaient une police secrète, il connaissait par  
le menu toutes leurs histoires : il savait le chiffre de  
leurs dettes et celui de leurs appointements, quelles  
étaient les autres sources de leurs revenus; leurs  
aventures de hasard avec les pompiers et les machi¬  
nistes; dans quelles maisons certaines d’entre elles  
se glissent aux heures de détresse; leurs vices  
intimes, leurs goûts secrets, leurs penchants ina¬  
voués : toutes les petites monstruosités enfin qui  
fleurissent souvent et fatalement dans cette atmo¬  
sphère surchauffée d’ambitions ardentes, de succès  
longtemps convoités, de féroces jalousies, de conti¬  
nuelles excitations, et que sublime encore, pour  
ainsi dire, le frottement répété avec les passions du  
répertoire. Quand il ne savait rien, il inventait. Il  
inventait cruellement, souvent juste, —sans scru¬  
pule, sans pitié, sans songer au mal qu’il pourrait  
faire, quelquefois même sans intérêt immédiat, pour

T A TIA NA LEILOF. 221

s entretenir la main ou pour maintenir sa réputa¬  
tion. Plus d’une débutante entrée au théâtre avec  
des ambitions d’artiste lui devait d’être déchue jus¬  
qu’au café-concert, et les grands journaux: avaient  
enregistré souvent des scandales qui n’étaient que  
le résultat de ses calomnies. Si quelque rivalité se  
produisait entre deux actrices d’un même théâtre, —  
rivalité de rôle, de toilette, de succès ou d’amant, —  
Ferréol se hâtait d’intervenir, attisait le feu, rem¬  
plissait le Foyer de révélations perfides, y publiait  
au besoin des lettres anonymes émanées de lui,  
e&ayé pour plusieurs jours et triomphant comme  
d une victoire personnelle quand les deux ennemies,  
Pendant un entracte, se prenaient aux cheveux.

C était lui encore qui dénonçait les perles fausses,  
,es fausses dents, les faux cheveux, les tailles cor-  
pi&ées, lui qui dévoilait la baisse des recettes malgré  
le$ chiffres officiels fournis aux grands journaux,  
les dessous des collaborations ou des distributions  
de rôles, les tripotages secrets des droits et des  
billets d’auteur. Souvent, en faisant ce métier, il  
Invoquait la morale, Xhonnêteté, le respect de l art.  
b ailleurs, il avait aussi des opinions littéraires,  
eertaines « idées » pour lesquelles il se passionnait

222

TATÏANÀ LEILOF,

tout à coup, peut-être sincèrement, certaines anti¬  
pathies qui faisaient soudain surgir dans son journal  
quelque article inattendu où Ton pouvait lire les  
mots de beau, de bien, de vrai, d1 optique de la  
scène et d'esthétique théâtrale.

La simple rencontre de ce personnage faisait plis¬  
ser à Tatiana les lèvres de dégoût, comme la vue  
d'un insecte répugnant. Indignée des concessions  
qu'on lui faisait, de l'espèce de royauté dans laquelle  
les complaisances de ses camarades se plaisaient à le  
maintenir, elle disait, quand on lui signalait Ferréol  
comme un de ces hommes qu' « il faut avoir dans sa  
manche » :

— Qu'il me demande seulement quelque chose :  
il verra !...

Et Ferréol, auquel sans doute cette menace fut  
rapportée, ou que cette résistance inattendue exci¬  
tait, semblait la couver plus souvent de son regard  
ironique, affectait de lui adresser la parole avec une  
obséquiosité moqueuse, souriait à ses airs de mépris  
et se trouvait toujours sur son chemin en des poses  
de cavalier servant. Enfin, peu de temps avant le  
jour fixé pour la « première » de la Comtesse Olga,  
sans l'en avoir avertie, il se présenta chez elle.

TA TIA NA L E IL O F .

223

Fa froideur de l’accueil ne le rebuta: pas. Très à  
f aise, il s’assit sans en être prié, s’enveloppant d?un  
Üux de phrases, plaisanteries vulgaires, madrigaux  
Prétentieux, calembours, vantardises.

latiana, qui restait dedout, l’interrompit d'un  
&este d’impatience, — un geste de reine, — en Lui  
demandant l'objet de sa visite.

Ferréol s'expliqua sans honte : Tatiana était déjà  
célèbre ; elle le serait bien plus dans quatre ou cinq  
jours; donc, le Foyer voulait publier son « por¬  
tait \*. Après avoir prononcé ce mot en le souli-  
ff^ant d'un clignement d’yeux, il s’arrêta quelques  
secondes, comme pour lui laisser le temps d'en  
approfondir le sens... Or, mille bruits contradic¬  
toires circulaient sur elle...

Habitué aux platitudes des adoratrices de la  
réclame, il s’attendait à la voir changer de manières  
et> selon une expression qu’il employait volontiers^  
tt s humaniser „. Mais elle resta debout, toujours  
dédaigneuse, et demanda simplement :

Que voulez-vous savoir?... Mon âge, peut-  
être?...

Ferréol eut un méchant sourire :

' de voudrais savoir, dit-il, ce qu’il faut croire\*

221

T A T IA N A LEII.OF.

des renseignements que m’a fournis sur vous ma  
petite police...

Et, de sa voix sûre, sans une hésitation, les yeux  
levés avec autant d’aplomb que s’il eût calomnié une  
tierce personne, avec l’effionterie de ces modernes  
industriels qu’on appelle, d’un nom très-vieux, des  
maîtres chanteurs, il se mit à raconter le roman  
qu’il avait forgé sur Taliana d'après quelques indi¬  
ces. Cela dépassait de beaucoup les imaginations de  
Lavignol, le grand seigneur terrien, les courses à  
travers la Russie, toute la légende qui avait piqué la  
curiosité de Paris; mais c’était moins innocent. Après  
de scandaleuses aventures dans un petit théâtre de  
PétersLourg, mademoiselle Leïlof (un faux nom)  
serait venue à Paris avec un individu louche sortant  
on ne savait d'où; là, elle aurait vécu pendant trois  
mois dans les bas-fonds de la débauche du quartier  
latin, servant de modèle à des peintres et de maîtresse  
à des étudiants valaqucs, jusqu’au jour où s'était  
trouvée une tante d’emprunt, jusqu’à la rencontre  
de Beermann, de Bouvier et aux premiers succès. À  
présent, ayant passé des sphères infimes dans les  
plus hautes, elle habitait un hôtel d’un luxe oriental,  
où la u gomme » se livrait à des orgies romaines.

225

TATIANA LE 1 LOF.

— Voilà ce qu’on dit... dans Paris ! conclut Fer-  
réol après avoir raconté longuement, à travers des  
expressions à peine voilées, ce tissu de calomnies...  
Je suis sur qu’il y a dans tout cela beaucoup de  
Mensonges : le « luxe oriental » (il jetait autour de  
lui des regards de commissaire-priseur), le « luxe  
oriental », par exemple, me paraît exagéré... Seule¬  
ment, vous comprenez que toutes ces choses, si on  
les ébruitait, vous feraient beaucoup de tort... Le  
Public a sa pruderie : il est encore susceptible d’in¬  
dignation ; on peut le soulever en parlant de mo-  
rale... On nous croit plus démoralisés que nous ne  
sommes : nous tenons encore aux apparences, je  
Vous assure, et nous demandons quelque respect  
humain à celles que nous applaudissons...

Tatiana l’interrompit enfin en exclamant avec  
véhémence :

— Mais il ne se trouvera pas un homme tenant  
One plume pour se faire l’écho de ces infamies!...

Ferréol fit claquer deux ou trois fois ses lèvres et  
se mit à balancer son pied d’un air indifférent.

— Peuhl... peuh!... peuh!... Infamies!... infa¬  
mies!... On prend son bien où on le trouve..., et  
<piand il ne s’agit que d’un portrait de femmes siffla

13.

22S

TATIANA LÜILOF.

presque ces mots et prononça femme sur ce ton de  
mépris que seuls savent prendre les viveurs sans  
âme et leurs pourvoyeurs de plaisirs), quand il ne  
s'agit que d’un jmirait de femme, ou n’y regarde  
pas de si près.

...Oh! le public, ce public indifférent qui l’avait  
déjà repoussée une fois, ce public respectable qui  
laissait les filles se prélasser aux meilleures loges et  
les admirait en les croisant dans les couloirs, tout  
heureux de frôler du vice, ce public honnête, friand  
dç scandales, nourri de scandales, vivant de scan¬  
dales, ce public « artiste », aux froides curiosités  
malsaines, Tatiana ne le redoutait guère, sachant  
jusqu’où va sa pudibonderie et quelles sont les limites  
de ses indulgences. Si elle n avait eu que cette foule  
distraite à redouter, elle aurait chassé le misérable  
qui venait l’insulter ainsi, sans se soucier des calom¬  
nies qu’il pouvait écrire et signer. Mais ces infamies  
qu’il osait lui dire en face et quelle voyait déjà  
imprimées, constellées de culs-de-lampe convenable¬  
ment polissons, en tête de sa misérable feuille, elles  
éclaboussaient Julien de leur boue... Il les lirait, les  
croirait peut-être, se battrait, qui sait?

Elle capitula.

TAT1ANA L E I LOF.

227

— Combien voulez-vous pour vous taire? de¬  
manda-t-elle violemment.

Ferréol, dont l’œil sournois la dévisageait et la  
devinait, bondit, s’agita, pâlit même, et bégaya en  
sa feinte indignation :

— Ve l’argent!... de l’argent!... Vous osez T...  
Mais pour qui me prenez-vous donc?... Ve l'argent,  
à moi!... Et quand je viens ici en ami... vous  
sauver!... Vous ne me connaissez pas... Je suis prêt  
à vous défendre, je suis prêta faire tout ce que vous  
voudrez, je suis prêt à écrire ce que vous me dicte¬  
rez et à le signer des deux mains... C’est pour vous  
dire cela que je suis venu... Et vous m'offrez de  
l’argent, à moi qui...

Tatiana l’interrompit. Comme si la souillure de ce  
désir encore balbutiant l’eût brûlée, elle reculait à  
mesure qu’il parlait, les lèvres plissées. A la 5ny  
elle se dressa et lui cria, avec un grand geste :

— Alors, sortez!... Si vous ne voulez pas d’ar¬  
gent, je n’ai rien d’autre à vous offrir!... Mais sortez:  
vite, ou j’appelle !

Quelques secondes, Ferréol demeura stupéfait.  
Son excitation tomba : avec des mouvements lents,  
il arrangea sa cravate, boutonna son pardessus^

228

T A T IA N A LE1L0F.

— Prenez garde! fit-il d’un air encore mena¬  
çant .

Elle haussa les épaulés.

Alors il sourit et, sans répliquer, se dirigea vers  
la porte ; sur le seuil il s’arrêta, prit une pose de  
comédien et dit :

— Je vous apportais la paix ou la guerre... Vous  
avez choisi la guerre... À demain, ma belle!

Le lendemain matin, en effet, le « portrait »  
paraissait : et plus violent encore, plus perfide, plus  
émaillé de sous-entendus flétrissants que Tatiana ne  
pouvait l’attendre. Comme avec l’intuition du point  
sensible, Ferréol insistait sur » l’individu louche  
sortant on ne sait d’où » dont il avait parlé la veille,  
qu’il appelait un « bohème de lettres, un raté, un  
de ces êtres comme on en trouve toujours dans  
l’existence des femmes galantes, un Des Grieux plus  
moderne », et qu a la fin il désignait par ses initiales  
J. L. Il le représentait profitant des absences de  
Quenneville pour se glisser dans le petit hôtel  
« comme un de ces oiseaux de nuit qui déposent  
honteusement leurs œufs dans le nid des autres ».  
Puis, après avoir vilipendé la femme, il s’attaquait  
à l’artiste, s’extasiait sur la patience du public qui

TA T1A NA LEILOF.

229

avait toléré ses ridicules débuts sans la lapider de  
pommes cuites, et les lui prédisait, ces pommes,  
pour la fois prochaine. Il s'étonnait de la persistance  
qu'on mettait à lui confier un grand rôle, a tandis  
que tant de débutantes françaises, et qui ont fait  
leurs preuves, attendent en vain une occasion de  
déployer leur talent », pesant enfin sur tous les  
points qui pouvaient inspirer ou développer quelque  
prévention contre la jeune actrice.

Tatiana était d’une trop vaillante nature pour se  
croire à la merci de quelques calomnies, et pour les  
accepter. Sans douter un instant qu'en de telles cir¬  
constances Quenneville serait prêt à la défendre,  
elle lui envoya le journal en le priant de passer chez  
elle au plus tôt, et l'attendit. Vers onze heures, — sa  
femme de chambre étant revenue sans réponse, —  
elle ne voulut pas attendre plus longtemps et se fit  
conduire chez son amant.

Quenneville était encore en déshabillé, portait un  
élégant coin de feu en soie mauve, une chemise de  
nuit à jabot et à manchettes de dentelles. Il reçut  
Tatiana sans aucun embarras, s’assit vis-à-vis d’elle,  
la remercia de sa visite, comme s’il n’en soupçonnait  
pas la cause, avec unepointe d’ironie.

230

TATIANA LEILOF.

— Je n'ai pas souvent le bonheur de vous voir  
chez moi...

Elle répondit nerveusement à ces politesses, se  
demandant s'il n’avait pas reçu sa lettre, cherchant  
comment aborder la question. Puis, tout à coup,  
décidée, honteuse de dissimuler ainsi, dédaignant  
les circonlocutions, elle lui dit brusquement :

— Vous avez lu le Foyer de ce matin?

Quenneville hésita une seconde et répondit, avec  
un sourire ambigu :

— Oui, puisque vous me l’avez envoyé.

— Et...?

Il haussa les épaules :

— Mon Dieu! ma chère, commença-t-il, c’est un  
article comme on en fait chaque jour...

Tatiana le regardait avec des yeux stupéfaits,  
attendant les paroles qui tombaient lentement. Et  
lui, renversé dans une causeuse, les yeux errants  
dans le vide, continuait, en balançant son pied chaussé  
d’une babouche orientale :

— ...Il y a des gens qui en vivent, de ces arti¬  
cles-là... C’est leur métier... J'ai songé un instant  
à calotter ce Ferréol... mais on se salit les mains à  
laver ces têtes-là... Et puis, à quoi cela servirait-il?

T A TIA N A LEILOF.

231

Un peu plus de scandale, voilà tout!... Or, dans des  
cas pareils, il faut faire le moins de bruit possible...  
Moi, d’ailleurs, je me trouve dans des circonstances...  
hue je vous expliquerai bientôt... et qui rendent  
difficile nlon intervention...

Elle ne releva pas ou ne remarqua pas l’allusion  
cachée dans ces derniers mots :

— Ainsi, s’écria-t-elle d’une voix contenue, je suis  
pour vous si peu de chose, que vous ne sentez pas  
nies injures!

Quenneville se remit à dévider l’écheveau em¬  
brouillé de ses explications, d’une voix doucereuse,  
comme s’il cherchait à voiler par des déclarations  
amicales la brutalité de son indifférence.

— Vous savez bien, Tatiana, que vous n’êtes pas  
pour moi peu de chose..., et j’ai senti vivement ce  
maudit article, je vous assure... Mais il y a des néces¬  
sités auxquelles je suis forcé d’obéir; je ne puis pas  
me commettre avec n’importe qui... Je ne porte  
pas un nom qui puisse traîner dans les journaux...  
D’ailleurs, cela n’en vaut pas la peine.

Elle l’interrompit de nouveau :

•— À qui voulez-vous donc que je m’adresse, si  
Vous refusez de prendre ma défense?...

T ATI AN A LE 1 LOF.

232

Il y avait dans ce cri du désespoir et de la suppli¬  
cation, et Quenneville en fut troublé. Il n'était ni  
lâche ni vil, et il sentait que sa conduite, en ce  
moment, était lâche et vile; mais les laborieuses com¬  
binaisons de son mariage venaient enfin d’aboutir;  
on était à la veille de signer le contrat : un scandale  
renverserait tout...

— Je vous assure, reprit-il après un silence, qu’il  
m’est très-pénible... de ne pouvoir vous parler  
autrement... Nous ne sommes plus en un temps où  
il est nécessaire de se venger, surtout quand l’injure  
vient de trop bas. Ayez un succès demain, personne  
ne pensera plus à l’article de Ferréol... Vous l’ou¬  
blierez vous-même. D’ailleurs, je vous le répète, ma  
conduite m’est dictée par une impérieuse nécessité...  
Bientôt, vous saurez tout, et vous comprendrez,  
j’en suis sur...

— Assez! assez! fit-elle en l’interrompant... Vous  
m’en avez déjà trop dit... Oh! vous n’avez pas  
besoin de vous expliquer plus longuement. Je vous  
comprends : vous ne voulez pas vous compromettre,  
voilà tout!... La raison?... Qu’importe?... Une  
femme, un mariage, — un mensonge nouveau!...  
Je me doutais de tout cela, depuis longtemps déjà :

TA T f A NA LE I LOF.

233

<1 ailleurs, il faut vous rendre cette justice, vous  
avez eu celte franchise de me faire comprendre  
hue... Moi, j’avais juré que vous ne me quitteriez  
Pas !... Eh bien, vous êtes libre... C’est moi qui vous  
lâche, comme on dit dans votre monde... Je suis  
écœurée, voyez-vous, je n’en peux plus.

Quenneville fit un mouvement, voulut dire quel¬  
que chose. Elle l’interrompit du geste et continua de  
sa même voix lente :

— Oh! ne dissimulez pas!... Je suis sûre que  
vous êtes content de ce que je vous dis là : c’est une  
conclusion que vous n’auriez pas espérée !... D'abord,  
on pourra m’insulter tant qu’on voudra, maintenant;  
vous serez en droit de vous dispenser d’intervenir...  
Elus de rencontre compromettante à redouter... Qui  
sait? peut-être les articles du Foyer vous amuseront,  
comme les autres...

— ...Mais...

— ...Et puis, avouez que je vous inquiétais un peu?  
fout brave que vous êtes, vous aviez un peu peur.  
Vous pensiez : Cette fille sauvage est capable de  
me jeter du vitriol au visage, comme une Parisienne.  
Eh bien, pas du tout !... Cette fille sauvage s’en va  
d'elle-même, disparaît de votre vie, et, vous pou-

234

TATIANA LKHjOF.

vez être tranquille, elle ne vous fera pas de mal...  
Ni vitriol ni revolver!... C'est de dégoût, non de  
haine, que j'ai le cœur rempli... Le dégoût n'est pas  
dangereux!...

Elle s'était levée et, tout en parlant, ajustait sa  
visite. Quenneville voulut s’approcher d’elle.

— Comment pouvez-vous parler ainsi! com¬  
mença-t-il, vous qui savez...

Elle lui coupa la parole et l'écarta du même geste  
dont elle aurait éloigné un insecte importun.

— Ne dites plus rien, fit-elle, c'est inutile... Je  
sais tout ce que vous diriez, et ce seraient des men¬  
songes...

Son calme s'en allait, sa voix tremblait un peu.  
Elle ajouta :

— D'ailleurs, il me semble que vous êtes un  
étranger pour moi... et je n'aime pas le son de votre  
voix...

Puis, soudain, remuée par une brusque explosion  
de colère, avec un frémissement de tout son corps»  
elle cria :

— Ne me rappelez jamais que je l'ai trop entendue!

Elle sortit.

Reslé seul, Quenneville se promena un moment

235

TATIANA LE 1 LO F,

de long en large dans la pièce, les bras croisés, très-  
contrarié .\* ce n’était pas une rupture correcte. Puis  
d haussa les épaules et fit claquer ses dents avec un :  
Peuh! dédaigneux. Après tout, c’était fini quand  
mcme... Tant mieux!

Tatiana se retrouva chez elle, lasse et vaincue.  
Plie refusa de recevoir le baron Boll, qui sans doute,  
averti de la rupture, venait s’offrir. Déjà, la figure  
de Quenneville allait s’effaçant de son souvenir :  
elle ne le voyait plus à côté d’elle que connue un de  
ces mille indifférents qui l’accompagnaient quelque¬  
fois au théâtre ou au cirque, tous les mêmes dans  
leur même habit, avec leurs têtes fabriquées par le  
oiêine coiffeur et leurs mêmes paroles trahissant la  
oiême indigence d’esprit. En l’évoquant elle éprouvait  
une sorte de soulagement d’avoir rompu, comme si  
elle se sentait délivrée de cet étranger qui obstruait  
sa vie depuis sept mois, de tout ce milieu qui  
pesait sur elle. Pourquoi donc, peu de semaines  
auparavant, le retenait-elle comme si elle l’eût  
aimé?

Dans l’après-midi, une note de fournisseur étant  
arrivée, Tatiana s’aperçut qu’elle n’avait que peu  
d’argent devant elle ; de nouveau la terrible question :

236

T A T IA N A L E I LO F.

vivre? qui l avait fait frémir dès son arrivée à Paris,  
alors que pour la première fois elle errait parmi  
l’activité des foules, se dressa comme une menace.  
Mais elle réussit à l’écarter, et elle se cramponnait  
à sa dernière espérance : un succès, — car un succès  
serait l’indépendance, la mettrait hors de pair, ferait  
autour d’elle un peu de ce bruit qui ressemble à la  
gloire et tient lieu de bonheur. Elle s’était fait  
excuser à la répétition et le regretta : cela retardait  
peut-être d’un jour son triomphe; c’était en tout cas  
une faiblesse. Et, pendant la journée, un besoin  
romanesque de paraître forte la poussant, elle décida  
qu’elle irait, le soir, au théâtre.

Son entrée ail foyer fit sensation ; ses camarades,  
les uns en habit de ville, les autres en costume  
Louis XV, poudrés et fardés sous la perruque,  
l’examinaient en dessous et se communiquaient leur  
étonnement, réel ou feint, par ces gestes de panto¬  
mime que les comédiens conservent dans la vie  
ordinaire.

Tatiana s’était arrêtée une seconde et parcourait  
des yeux les divers groupes; puis, lentement, elle se  
dirigea vers une toute jeune fille, Lucie Henry,  
engagée à sa sortie du Conservatoire, d’où cepen-

TATIANA LEIL0F.

237

fiant un scandale avait failli la faire chasser, et qui  
rougit en la voyant s’approcher :

— C’est singulier, dit-elle en l'abordant, comme  
on parle peu ce soir !

L’ingénue balbutia, les lèvres pincées :

— Oui, c’est singulier, c’est singulier!...

La pauvre fille semblait mal à l’aise, si effrayée,  
connue du contact d’un pestiféré, que Tatiana la  
quitta avec un regard de pitié. Mais à peine lui  
avait-elle tourné le dos, qu’elle l’entendit, penchée à  
une oreille complaisante, dire à demi-voix d’un ton  
distinct :

— Je ne sais pourquoi cette créature s’obstine  
à nous traiter en égales. Après ce qui lui est arrivé,  
elle devrait comprendre que, quand on se respecte,  
on ne peut plus la fréquenter.

Elle se retourna et plaida ses yeux dans les yeux  
de l’actrice, qui devint pâle, mais se remit à rire en  
sourdine dès qu’elle ne se sentit plus regardée. Puis,  
traversant dans toute sa longueur la salle silencieuse,  
elle alla saluer son professeur, le vieux Landry, le  
seul, pensait-elle, qui aurait le courage et l’autorité  
de rompre la quarantaine. En effet, l'excellent  
homme lui prit la main, sans embarras; mais, au

238

TATIANA L EIL O F,

bout d'un instant, en faisant chevroter sa voix  
comme dans ses rôles de père noble, il commença ;

— Comment donc avez-vous pu, ma chère enfant,  
provoquer de...

Plus irritée peut-être de ce manque de tact qu'elle  
ne l'eut été d’une insulte brutale, Tatiana dégagea  
sa main et se retira brusquement en haussant les  
épaules. Elle était bien seule et toute prête à se  
complaire orgueilleusement dans cet abandon ; elle  
alla s’appuyer a la cheminée et se mit à passer en  
revue l'un après l’autre les divers groupes chucho¬  
tants. Etonnés d’abord de cette audace, gênés un  
instant par cette fière figure qui bravait leurs dédains,  
les comédiens retrouvèrent bientôt leur assurance :  
les chuchotements devinrent moins vagues, les con¬  
versations se rétablirent; un rire éclata, perlé, indif¬  
férent, puis d'autres : les groupes se reprenaient à  
causer comme si rien ne se fût passé, comme si  
Tatiana n'était pas là. Eu sorte que ce fut elle qui,  
à son tour, se sentit gênée et confuse, cherchant une  
contenance. Un journal du soir traînait sur la che¬  
minée. Elle le prit, et ses yeux tombèrent sur cet  
« écho » :

« On parle d’une rencontre imminente entre le

TAT IA NA LEILOF.

239

spirituel rédacteur du Foyer, M. A. F., et M. J. L.  
Cause du différend? Comme toujours, cherchez la  
femme! „

Alors, elle ne vit plus rien. Un long moment  
encore elle resta immobile, les yeux arrêtés sur ces  
%nes inattendues, indifférente aux regards qui, à  
Présent qu'elle ne les bravait plus, la fixaient,  
insolemment inattentive aux nouveaux visages qui  
se tournaient tous vers elle. Puis elle finit par s’en  
nller, lejournal à la main, sans regarder personne :  
et dans l’angoisse qui lui serrait le cœur il y avait  
nn peu de joie, une espérance soudain réveillée et une  
explosion d amour.

Son premier mouvement fut de courir chez Julien,  
Pour le remercier, non pour le retenir, car, à sa  
place, elle eût fait ce qu’il faisait. Elle fut arrêtée  
par une pensée toute féminine : elle devait le laisser  
dormir. Et, décidée à dévorer ses angoisses, elle  
rentra chez elle à pied, traversant d’un pas rapide,  
sans rien voir, les illuminations de Paris.

Quand elle sonna à sa porte, elle était, malgré la  
Marche, glacée : il lui fallut demander un grog,  
qu’elle prit très-fort. Puis elle congédia sa femme de  
chambre, et sa nuit commença.

240

TÀTIÀNA LEiLOF.

D’abord, étendue tout habillée sur une chaise  
longue, elle s’assoupit, le tourbillon de ses idées  
s’affaissant dans le calme de sa silencieuse chambre  
à coucher qu’éclairait seule une veilleuse trem¬  
blotante. Puis, tout à coup, elle s’éveilla en sursaut :  
un poids intolérable l’étouffait, et, haletante, les  
yeux agrandis par la peur, elle contemplait une  
figure monstrueuse, presque humaine, qui vacillait  
contre les rideaux, dans le reflet de la veilleuse.  
L’hallucination se dissipa, mais en laissant son  
épouvante derrière elle. Tatiana, immobile, clouée  
inerte sur sa chaise longue, regardait s’étendre et  
diminuer sur les tentures des lueurs vivantes qu’on  
eût dites projetées par une lune malade contre des  
parois de neige. Au bout d’un temps inappréciable  
elle put se lever, alluma les bougies des candélabres et  
marcha en murmurant des mots sans suite, en cher¬  
chant autour d’elle comme si de ces meubles connus  
devait tout à coup surgir une distraction puissante.  
Ses yeux s’arrêtèrent sur un exemplaire du Livre  
des chantsj posé sur sa table de nuit. Elle l’ouvrit,  
et ce fut pour tomber sur la troublante ballade qui  
revenait dans son rôle, mais dont elle comprit pour  
la première fois l’effroi désespéré.

TA T IA NA LEILOK.

241

Don Ramiro!... Don Ramiro!...

-•C’était la hantise du bonheur à jamais perdu  
dont le fantôme valsait à donner le vertige; c’était  
1 Irrémédiable étendant ses grands bras entre deux  
êtres pleins d’amour et les jetant en sens inverse  
dans l’éternité; c’était une terreur nouvelle que  
degagaient les strophes qui vivaient à leur tour,  
comme tout à l’heure les clartés de la pâle veilleuse,  
et pareilles à des paroles menaçantes de sibylle.  
O était la mort guettant...

<l ...Mais il ne mourra pas, lui, je ne veux pas  
qu’il meure!... J’irai, je le retiendrai; il ne mourra  
pas !... «

Et voilà que ce mot « mourir » accapara soudain  
toute l’attention de Tatiana comme un point brillant  
qui hypnotise. Plus rien de contingent, plus rien de  
sensible n’existait pour elle, plus de danger immi¬  
nent, plus d'autre angoisse; sa pensée tournait dans  
•e cercle étroit de ce verbe unique qui la magnéti¬  
sait et dont elle finit par oublier le sens. Et de nou¬  
veau elle s’endormit dans le fauteuil où elle était  
assise, mais d’un vrai sommeil, cette fois, de ce  
sommeil accablé qui, souvent, après des angoisses  
«perdues, entraine l’âme dans des profondeurs sans

14

242

T A TIA N A LEILOF.

rivage, la noie dans les eaux lourdes de l’oubli.

Quand Tatiana s’éveilla. six heures sonnaient.

Elle regarda autour d’elle, se rappela, et, rendue  
à sa vraie nature, de nouveau prompte à l’action,  
elle sonna sa femme de chambre et fit chercher un  
fiacre. Elle n’avait plus de pensée héroïque, elle ne  
songeait plus à remercier Julien de son dévouement.  
Elle ne voulait plus lui dire, comme une héroïne de  
comédie : « Va te battre! » mais lui défendre de la  
venger, mais lui commander de vivre au prix de  
n’importe quelle lâcheté. Une désespérante idée tour¬  
nait dans sa tête : « Il est trop tard !... trop tard !...  
trop tard!... » Et, se penchant à la portière, elle  
criait au cocher :

— Marchez!... mais marchez donc!... Tenez!  
voici de l’argent l

Quand elle arriva enfin dans l’hôtel, où on la re¬  
connut, la chambre était vide, le lit défait; quelques  
papiers traînaient sur la table, et dans la cheminée  
tremblaient les cendres noires des lettres brûlées...

Qu’y a-t-il de plus torturant pour un esprit déjà  
angoissé que la sensation des réveils de Paris dans  
les quartiers peuplés et tristes? Une aurore blafarde  
tache les toits comme un liquide graisseux. Des volets

TATIANA LE1L0F.

243

s’entrouvrent, et du trou obscur qu’ils creusent dans  
les maisons on voit pendre une couverture, un tapis,  
tandis qu’ici et là des têtes en bonnet ou décoiffées,  
entourées d’un envolement de cheveux gris, des  
têtes lasses de servantes usées, semblent coupées  
et suspendues dans des cadres d’ombres. Sur un  
halcon, un serin piaille dans une cage, ou c’est une  
chatte indifférente qui lisse ses poils. Des bruits  
Montent de la rue, mais assourdis comme si les sons  
perdaient leur clarté en gravissant des étages à tra¬  
vers une couche d’air trop lourd. Dans ce réveil  
hâtif, enfiévré déjà, d’une partie du quartier, dans  
le sommeil persistant de l’autre, derrière des murs  
gris tout pareils à des murs de caserne, on devine,  
vn respire les fatigues accumulées des nuits com¬  
mencées trop tard ou interrompues trop tôt. La  
pureté de l’atmosphère, que les miasmes de la  
journée n’empoisonnent pas encore, augmente, au  
lieu de l’atténuer, la lassitude qui pèse sur les toits  
avec les taches du jour levant. Et bientôt les pre¬  
miers maraîchers passent en jetant leurs cris mono¬  
tones qui se traînent avec des accents de mélopée,

A mesure qu autour d’elle le quartier s’éveillait,  
tandis que des remuements se produisaient dans les

24

TATIANA LEILOF.

chambres voisines et que des pas sonnaient dans l’es¬  
calier, Tatiana voyait se dessiner avec une netteté  
croissante l’image unique qu’elle évoquait : Julien,  
relevé, — quelque part au bois de Boulogne ou de  
Vincennes, — le front troué d’une balle. Dans sa  
rigidité de cadavre, avec sa pâleur morte et la roi-  
deur de ses poses, il lui apparaissait plus claire¬  
ment, plus matériellement qu’aucun des meubles de  
la chambre : on l’avait rapporté et couché sur le lit  
défait; son bras droit était étendu, serré contre lui,  
tandis que son bras gauche, replié, laissait sa main  
aux tons de cire se crisper sur sa poitrine ; un filet  
de sang avait coulé du trou du front, collé quelques  
mèches de cheveux et dessiné sur le visage des sillons  
noirâtres...

Et puis, le grand jour éclata, un jour clair, un  
jour chaud de matinée de printemps sans nuage  
au ciel. Un rayon de soleil tapait insolemment aux  
vitres et faisait danser, comme une musique de fête,  
des myriades de grains de poussière. Tatiana les  
regarda longuement, la tête vide.

Vers les neuf heures, le garçon de l'hôtel entra  
pour faire la chambre. 11 se retira en voyant une  
femme.

TA T IA NA LE I LOF.

245

Cette brève apparition d’une figure inconnue et  
tranquille fut pour Tatiana une minute de soulage¬  
ment. Mais la solitude recommença; et, à mesure  
que le temps marchait, à mesure que passait l'heure  
où Julien, à la rigueur, au plus tôt, pouvait rentrer,  
son attente s'exaspérait. Elle se mit à la fenêtre;  
elle guetta les fiacres qui filaient sans jamais s'ar¬  
rêter devant l'hôtel, les passants dont on voyait  
poindre au détour de la rue les figures toujours  
inconnues. Elle tressaillait au moindre craquement  
dans l’escalier, comme si quelqu'un eût pu entrer  
dans la maison sans qu'elle le vît. Elle courait à la  
porte, revenait précipitamment, et bientôt elle ne  
distingua plus entre les bruits réels et ceux qui  
bourdonnaient dans ses oreilles. A la fin, après avoir  
tourné un moment, à grands pas, dans la petite  
chambre où elle étouffait, elle tomba dans un fau¬  
teuil, résignée farouche, au milieu de l'essaim tour¬  
noyant de ses imaginations et de ses souvenirs.

Elle le voyait à la fois ici, dans la chambre pleine  
de lui, et là-bas, dans la maison russe, à Samara.  
Elle se voyait avec lui, toute petite, dans les vastes  
solitudes, puis plus grande, au bord du fleuve sans  
berge, puis effarée à son bras parmi les foules du

14.

216

TATIANA L E IL 0 F \*

boulevard. Et il était pâle, et il était mort, et il se  
ranimait pour l’aimer, et elle lui appartenait dans  
un éclair de bonheur, et il lui échappait de nouveau  
comme un souffle, comme un fantôme... Soudain elle  
tressaillit jusqu’à la racine des cheveux : la porte  
s’ouvrait.

Julien entra, suivi de deux étrangers qui se reti¬  
rèrent discrètement en reconnaissant Tatiana.

Elle ne les avait pas vus, elle tomba dans ses  
bras.

Ce fut une étreinte silencieuse, haletante, sans  
parole, sans caresse, une minute d’inconscience, un  
aveu éperdu. Puis, Tatiana se dégagea, et, comme  
si son mouvement n’avait pas tout dit, comme s’il  
lui tardait de se donner sans réserve et jusqu’à  
l’ame, elle s’écria :

— Ah! je t’aime!... II faut que je te le répète!...  
Il faut que tu le croies!... Je t'aime!... Je t’aime,  
et je n'ai jamais aimé que toi !...

Mais Julien, qui pourtant l’avait serrée contre lui,  
avait reculé et ne répondait pas; et, comme elle le  
regardait les yeux sur les siens, attendant la parole  
d’amour qui devait être son pardon, il dit len¬  
tement :

T A TIA N A LE1L0F.

2i7

— Je l’ai blesse'... grièvement... Le chirurgien  
dit qu’il reste peu d’espoir.

Elle semblait ne pas comprendre. Qu’importait ce  
misérable? que venait-il faire entre eux deux? Et  
Julien, avec un frisson qui trahissait le trouble de  
son âme toujours incertaine, ajouta :

— C’est terrible de tuer un homme!...

Alors, Tatiana l’interrompit impétueusement :

— Ah ! vous n’aimez pas ; vous ne savez pas ce  
que c’est que d’aimer, puisque vous parlez d’un  
autre!... Mais c’est de vous et de moi qu’il s’agit,  
de nous deux qui sommes seuls! Voyez-vous, nous  
vous sommes méconnus trop longtemps; il faut que  
cela finisse !... Vous m’aimez depuis longtemps, vous  
avez souffert pour moi, vous avez pleuré pour moi!...  
Et, quand je viens à vous, vous me dites que vous  
avez tué un homme !... Eh ! qu’importe cet homme?...  
Je vous dis, moi, que les autres ne comptent pour  
"ien!... C’est notre bonheur qui commence, et le  
passé n’existe pas !...

— Non, non, murmura Julien, vous vous trom¬  
pez!... Le passé n’est pas mort; le passé ne meurt  
jamais... 11 nous sépare... Il est entre nous plus  
encore que ce cadavre... C’est lui qui m’empêche de

248

T A TIA N A LEILOF.

parler..., et d’aimer aussi, mon Dieu! et d'aimer!...

— Oh ! fit-elle comme s'il lui revenait tout à coup  
un souvenir depuis longtemps oublié, je sais ce que  
vous voulez dire... Mais je ne l'ai jamais aimé, cet  
homme, je vous le jure... Il n'a rien eu de moi, et  
il ne se dressera jamais entre nous... Je l’ai oublié  
déjà comme si je ne l'avais pas connu!...

Elle s'était rapprochée de lui et lui prenait la main :

-— Et puis, nous partirons, si vous voulez... Nous  
quitterons Paris, nous irons bien loin, dans un coin  
du monde où nous serons seuls... Tout s'apaisera,  
vous verrez !...

Il l’écoutait et restait morne, comme si un poids  
qu’il ne pouvait écarter l'eût oppressé ; et elle, effrayée  
plus qu’irritée de celte inertie, de ce cœur mort qu'elle  
ne pouvait réchauffer, s'écria désespérément :

— 11 est impossible qu'il n’y ait plus de bonheur  
pour nous!... Parle!.., Dis quelque chose!... Dis-  
moi que tu es trop jeune pour ne pouvoir oublier!...  
Tu m'as pardonné : dis-moi que tu m’aimes!...

Et Julien répondit avec un grand geste découragé :

— Je ne peux pas !... Il y a le passé qui reste là !...  
Je vous aime!... je vous aime!... mais je me sou¬  
viens toujours!...

111

ÉVOLTE.

Le jour même, trois heures après les poignantes  
émotions de la matinée, Tatiana se rendit au théâtre  
pour répéter comme d’habitude. Et, brisée, malade,  
désespérée, il lui fallut subir des regards hostiles,  
des réticences, des gestes de mépris, des mots pro¬  
noncés à voix basse, assez haut pourtant pour qu’elle  
les entendît. Par un revirement naturel, le bas folli¬  
culaire auquel, la veille encore, on ne donnait la  
main qu’avec dégoût, devenait un personnage inté¬  
ressant, presque sympathique. Le théâtre entier,  
des machinistes aux ingénues, s’apitoyait sur son  
soi t. On fît taire avec indignation les deux ou trois  
voix franches qui disaient : « Après tout, il n’a que  
ce qu’il mérite! « On raconta des anecdotes tou¬  
chantes dont il était le héros; on lui prêta des traits  
de générosité. N'avait-il pas, un jour, organisé une  
souscription en faveur d’un pompier blessé? N’était-

TATIANA LEILOF.

2:0

ce pas lui qui avait fait adopter par le théâtre la fille  
d’une figurante morteencouches? Et Ton répétait que  
sur le terrain il avait été très-brave et qu’il souffrait  
horriblement de sa blessure. Toute la sensibilité gâtée  
qui fermente dans les milieux faux et malsains de la  
rampe s’épanchait ainsi sur Ferréol comme elle  
s’épanche chaque soir, dans les pièces à la mode,  
sur les filles victimes de la bonté de leur cœur et sur  
les scélérats repentants : les vaincus ont toujours  
raison, pourvu qu’ils soient indignes. De même, les  
calomnies du fameux « Portrait », qu’on répétait la  
veille avec plus de méchanceté que de foi, passaient  
maintenant pour d’irréfragables vérités. Comment  
douter d’assertions pour lesquelles le sang a coulé?  
Et l'on se soulevait contre cette étrangère, dont per ¬  
sonne ne connaissait l’origine et que tout le monde  
avait protégée, que de puissantes influences avaient  
imposée au théâtre quelle déshonorait par ses scan¬  
dales autant que par son manque de talent; et toutes  
les lèvres se plissaient de mépris en prononçant le  
nom de l’inconnu qui venait d’entrer si tragiquement  
sur la scène parisienne, ce Julien Loysel, un faux  
poète, un écrivassier de bas rang, un « monsieur »  
avec lequel Ferréol n’aurait jamais dû se battre!.,.

T A T l A N A LEILOF.

251

Tatiana, que cette hostilité soutenait un peu,  
répéta nerveusement, sous l’œil du directeur, qui ne  
lui fit pas une observation et qui semblait humer  
avec inquiétude l’atmosphère de haine et de méchan¬  
ceté de son théâtre. Louvier aussi la suivait de son  
regard clair, dont la curiosité se tempérait à peine  
d’une pointe de sympathie. A la veille de la bataille,  
comme toujours, il commençait à douter de sa pièce,  
dont les meilleures scènes lui semblaient plates èt  
banales. Mais son égoïsme d’auteur se tut un instant  
en présence du drame réel, bien plus puissant et plus  
humain que sa Comtesse Olga, dont il entrevoyait  
quelques péripéties et qu’il s’appliquait à recon¬  
struire. Sous l’air dédaigneux, sous le calme artifi¬  
ciel dont la jeune actrice se couvrait le visage comme  
d’un masque, il devinait une de ces tempêtes inté¬  
rieures qui secouent et transforment à jamais un  
tempérament de femme; et son esprit, accoutumé  
de longue date à transformer toutes les choses de la  
vie en littérature, combinait la suite de l’histoire.  
Et, de même que ses drames finissaient presque tou¬  
jours bien, confondant inconsciemment ses ambitions  
d’auteur avec ses déductions de psychologue, il  
voyait Tatiana sortir victorieuse de la lutte, applau-

252

TATIANA L E1 L 0 F.

die par toute la foule enfin conquise, oubliant dans  
une apothéose les injures subies, les inquiétudes de  
la veille, les angoisses, les hontes, se développant  
enfin librement selon la logique de sa nature, comme  
une plante superbe que le vent a tordue sans l’arra¬  
cher et qui, dès que le soleil reparaît, lance avec plus  
d’énergie vers le ciel éclairci ses pousses et ses  
fleurs épanouies.

Quand la répétition fut terminée, bouvier s’appro¬  
cha de Tatiana, désireux d’obtenir quelque confi¬  
dence. Volontiers il s’intitulait le « confesseur «  
des femmes, et, de fait, il savait, par des caresses de  
voix, par d’insinuantes paroles, les amener à lui  
ouvrir quelque chose de leur âme. Ce délicat com¬  
merce intellectuel lui remplaçait l’amour, dont il se  
méfiait, et il disait en tirer d’exquises jouissances.  
Mais Tatiana avait été trop durement secouée et  
souffrait encore trop pour s’abandonner à la con¬  
fiance : elle resta réservée, froide, feignant de ne pas  
comprendre les allusions discrètes et les offres de  
sympathie de Convier, en sorte qu’il la quitta un  
peu inquiet, étant de ceux qui redoutent le silence.

Rentrée chez elle, Tatiana voulut se faire conduire  
au Bois.

TATIANA LEILOF. 253

Sa voiture croisait et suivait les voitures de toutes  
formes qui, à cette heure, fourmillent dans la lon¬  
gueur de la grande avenuejusqu'au pied de l'Arc de  
triomphe, où, diminuées, elles ne semblent plus  
quun essaim de mouches tourbillonnant parmi des  
poussières dans un coup de soleil. Et leur bourdon¬  
nement ininterrompu, et des cris, des boniments, des  
orgues, et la succession des figures, des toilettes,  
des cochers, et les petits chevaux de bois tournant  
entre les baraques des marchandes de plaisir et les  
arbres à peine encore verts qui filent des deux cotes  
de l'avenue en allongeant leurs ombres mobiles, et  
les flâneurs battant le trottoir ou assis sur les chaises  
louées, et les gros omnibus bruyants aux impériales  
surchargées, toute cette symphonie de bruit, de cou¬  
leurs, de lumières, que le printemps chante aux pro¬  
cessions mondaines de Paris, berçait Tatiana comme  
une vraie musique et l'enivrait mollement. La tié¬  
deur de la soirée commençante, une tiédeur molle,  
très-douce, achevait d’endormir ses pensées. Après  
les agitations qui l'avaient fait vivre si vite pendant  
un temps qu'elle ne mesurait plus, elle s'abandonnait  
à cet engourdissement dans lequel son cœur se tai¬  
sait; elle jouissait de se sentir perdue dans ce va-et-

15

25 I

T A TIA N A L EI L O K.

vient de figures qui passaient trop vile pour qu'elle  
pût les reconnaître, de laisser se détendre à leur  
aise toutes les cordes de sa volonté, de n’avoir plus  
de rôle à jouer, plus de lutte à soutenir. Et quand,  
après la porte Maillot, les voitures qui précédaient  
la sienne se dispersèrent dans les avenues du Bois,  
tout à coup, sans doute amenée parce calme engour¬  
dissant, l'idée de la mort se présenta à elle pour la  
première fois...

Oh ! ce n’était pas la mort ennemie, la mort qu’on  
redoute et contre laquelle on se débat dans les affres  
de l'agonie, ce n'était pas la mort impitoyable qui  
vous arrache à ceux qui vous sont chers, à tout ce  
que vous aimez. Non. C’était la mort consolatrice, la  
dernière amie des affligés, la mort bienfaisante dis¬  
pensatrice du repos, de l’oubli, de l’inconscience,  
la mort dont la main caressante efface d’un geste  
amical les dégoûts et les hontes... Et Tatiana sourit  
doucement à cette apparition, comme sourient les  
malades rongés par d’intolérables douleurs quand,  
en de certaines heures de répit, lorsqu’ils sont trop  
fatigués pour souffrir encore, la même apparition  
vient se pencher à leur chevet...

La voiture fit le tour des lacs.

T A T IA N A L EI L 0 F •

255

Maintenant, Tatiana regardait deux beaux cygnes  
noirs qui, partis pour quelque voyage, voguaient côte  
à côte si lentement, si mollement, qu’on les eût dits  
immobiles, poussés à peine par les frissons de l’eau.  
Et, en les suivant des yeux, sans rien voir d’autre,  
elle se rappelait très-vaguement un poëme russe où  
des oiseaux mystérieux emportent les âmes à travers  
des distances infinies, dans le vide et dans l’obscu¬  
rité : ils planent sans un mouvement, sans qu’un  
souffle d’air soulève une de leurs plumes; ils passent  
à travers les nuages, à travers les étoiles, et jamais  
ils n’atteignent le soleil éteint auquel ils tendent.

Le cocher s’arrêta devant le restaurant des lies,  
où d’habitude elle descendait avec un de ses com¬  
pagnons qui la conduisait à quelque table bruyante.  
Et, comme il se retournait sur son siège, elle lui fit  
signe de continuer.

Le soleil baissait en rougeoyant à l’horizon, et les  
voitures devenaient plus rares... Peu à peu les départs  
rendaient au Bois sa physionomie ordinaire. Oh! ces  
bosquets peignés, ces chemins ratisses, ces gazons  
égalisés, ces arbres corrects, taillés, corrigés, toute  
cette nature artificielle, arrangée dans ses moindres  
détails par d’implacables jardiniers, Tatiana s’en

T À TIA N A LEÏLOF.

256

trouvait lasse jusqu’au dégoût. Ce n’était certes point  
un repos que de venir la contempler au grand trot,  
à Fheure officielle où Paris prend le frais : car dans les  
branches rognées des sapins façonnés sur le modèle  
des sapins en carton des boîtes à joujoux, car dans  
les brins d'herbe décapités par le ciseau régulateur,  
car dans le vert aigu des pelouses, un vert que les  
irrigateurs fabriquent pour imiter le vert des pelouses  
anglaises comme le fard fabrique le teint des femmes,  
elle retrouvait des symboles au sens clair qui lui  
représentaient encore l’existence réglée et tyran¬  
nique contre laquelle elle se débattait. 11 n’existait  
nulle sympathie, nul lien mystérieux entre elle et  
ces plantes domestiques, et ces bêtes apprivoisées  
qu’on nourrit dans les taillis ou sur les lacs pour le  
plaisir des promeneurs. Elle ne goûtait pas plus la  
beauté de cette fausse nature que celle des poupées  
à visage peint, à hauts talons, à cheveux postiches,  
que les parfumeurs, les dentistes et les couturiers  
fournissent à la consommation quotidienne de Paris.  
Pas plus qu’avec ces indifférents complaisamment  
étalés dans leur voiture et s’ennuyant là comme  
ailleurs, elle n’avait rien de commun avec les fleurs  
de serre transplantées pour la saison d’été dans

TATIANA LE I LO F.

257

leurs corbeilles aux nuances savamment assorties.  
En quoi ressemblait-elle à ces sapins alignés au bord  
des allées comme des conscrits dociles? Elle, était un  
bel arbre fort, poussé en pleine liberté, qui, ses  
rameaux irréguliers caressés et fouettés par des  
vents imprégnés d’étranges senteurs asiatiques,  
croissait dans la vaste plaine, aspirant par les  
bouches avides, de toutes ses racines étendues les  
sèves abondantes du morceau de terre qu’il avait  
pour lui seul. Mais voilà que soudain l’arbre isolé  
est transplanté très-loin, sous un ciel inconnu où  
l’air est toujours chargé de miasmes inféconds, parmi  
d’autres arbres dont les racines contrefaites se dis¬  
putent âprement les sucs maigres d’un sol usé. Il est  
gêné, il souffre de l’espace qui lui manque, de la  
poussière qui le souille; mais il menace de croître  
quand même, il grandit. Ses rameaux poussent dans  
tous les sens, étendant de l’ombre; ses racines se  
développent, et les arbres voisins sont en danger...  
Alors, les hommes du pays arrivent au secours de  
leurs pépinières menacées : « Que veut cet arbre qui  
ne ressemble pas aux autres ? pourquoi lui faut-il tant  
de place? pourquoi s’acharne-t-il à monter si haut? »  
Et des mains irrésistibles rattachent et le taillent :

258

TA T IA N A LEILOF.

ses branches tombent autour de lui, de ses blessures  
la sève coule comme du sang\*, le vent le cogne  
contre une branche morte à laquelle on l'a attaché  
pour diriger sa poussée : le voilà vaincu, domestiqué  
comme les sapins du bord du lac, comme les cyprès  
des cimetières; il ne lui reste plus qu'à végéter son  
existence d'arbre de jardin public, d'arbre indiffé¬  
rent et nul, bon à prêter son ombre aux mystères  
des amours prostituées... Non, non, non!... Si les  
plantes sont esclaves et doivent incliner le front aux  
caprices de leurs tyrans, les hommes sont indépen¬  
dants : eux du moins peuvent s’affranchir de toutes  
les entraves : un geste de leur volonté les fait libres.  
Quand la terre leur manque, ils ont encore les res¬  
sources de l’infini : « L'homme fort meurt et ne  
s'abaisse pas ! »

Maintenant le bourdonnement des rues recommen¬  
çait. Des odeurs de cuisine montaient des sous-sols ;  
des bruits d’assiettes et de couteaux sortaient de  
restaurants à demi champêtres; çà et là une famille  
dînait en tapageant autour de deux tables rondes  
sur le trottoir d'un marchand de vin. Et Tatiana  
aurait voulu être une de ces filles ignorées, en humble  
robe mal coupée, en pauvre chapeau, qui se réga-

TATIANA LEILOF.

2 59

laient d'un mauvais potage en respirant la poussière  
du retour du Bois, ignorantes des élégances qui  
les éblouissent sans qu'elles osent même les envier...  
Mais elle passait, filant avec la brillante cohue; le  
flot des victorias, des coupés, des phaétons, des  
calèches, l'entraînait, la roulait, allait, comme une  
vague, la déposer sur le perron de son hôtel d’où le  
hasard qui l’y avait portée l’arracherait demain pour  
la rejeter dans les bas-fonds de Paris avec bien  
d'autres victimes. Et des foules de pensées confuses  
se pressaient dans sa tête malade. Elle se revit toute  
petite, libre, heureuse, jouissant de ses longues  
courses, de ses peurs d'enfant, du silence de l’im¬  
mense plaine, du sourd murmure du large fleuve  
coulant dans son lit sans berge. Certains tableaux se  
dessinaient devant ses yeux avec une obsédante  
netteté, puis s'effaçaient soudain pour faire place à  
d'autres qui disparaissaient à leur tour. C'était une  
succession de paysages pareils à ceux quelle avait  
traversés dans son long voyage, dont certains étaient  
demeurés gravés dans son esprit, et lui revenaient à  
cette heure comme des vues familières : et partout  
elle se retrouvait, différente et pourtant la même,  
enfant, jeune fille, femme, et ses portraits tournaient

260

T ATI AN A LE 1 LO F.

autour d'elle comme une ronde spectrale. En même  
temps, quelques objets extérieurs attiraient un  
instant son attention : elle remarqua un mendiant  
qu'elle plaignit, un sergent de ville, l'étalage d’un  
tapissier, la devanture d’un marchand de comesti¬  
bles, et elle murmura « Qu'est-ce que je man¬  
gerai ce soir? » Certaines figures la frappèrent :  
elle se demanda : « Que pensent ces gens? me con¬  
naissent-ils? Eux aussi, ils mourront! » Et elle  
était tellement absorbée par les heurts rapides de  
sa pensée, qu’elle tressauta comme une personne  
qu'on éveille, quand sa voiture s'arrêta devant son  
hôtel.

» Je suis encore chez lui, se dit-elle. C'est hon¬  
teux ! »

Elle frissonna e «montant les marches du perron.

Sa femme de chambre lui remit une lettre du baron  
Boll, qui, la sachant libre, demandait la succession  
de Quenneville. La proposition était positive, quoi¬  
que enveloppée de phrases sentimentales, de décla¬  
rations enthousiastes qui en dissimulaient mal la  
brutalité. Et quand elle eut relu cette lettre, Tatiana  
se mita sangloter. Jamais encore elle n'avait senti  
sa serv itude comme à cette heure où le dilemme était

TAT1ANA LE I LOF.

261

posé : Se livrer comme une marchandise, ou retom¬  
ber dans la misère.

Oh ! les splendeurs de la prostitution ! les illustres  
courtisanes qui laissent un nom dans l'histoire! les  
reines d'amour des siècles éteints!... Mais les femmes  
comme elle, qu'on prend, qu'on quitte, qu’on se  
passe, Paris les désigne d’un nom ridicule et léger,  
d’un nom dont la futilité exprime bien le peu de cas  
qu’on fait de leur cœur et de leur choix, et qui rap¬  
pelle un jeu de mauvais écoliers : Paris les appelle  
des cocottes. Oui, elle n’était pas même une courti¬  
sane; elle n’était qu’une cocotte... Et, de nouveau,  
elle songea à la mort.

L’idée de la mort est pareille au point noir qu’on  
ne peut fixer sans que le sommeil vous fasse battre  
les paupières. Tantôt c’est un effroi qui vous hypno¬  
tise, tantôt une mystérieuse attraction qui vous  
appelle comme un chant de sirènes, ou, encore,  
c’est une paix très-douce qui descend en votre cœur,  
pareille à la paix des hautes solitudes que le cré¬  
puscule enveloppe peu à peu. Tatiana sentit d’abord  
ses anxiétés s’apaiser. Ses larmes séchèrent. Elle se  
résigna comme si elle eût déjà été morte, et sourit.  
Ce fut une heure d’oubli et de silence intérieur dans

15

T A T ï A N A LE1L0F.

2(2

le calme de la décision prise, une de ces heures pré¬  
cieuses dont la vie est avare... Mais de nouveau des  
voix rappelèrent, des voix inquiètes qui lui clamaient  
les noms des choses quelle ne connaissait pas.

Autour même de cet hôtel où s’étaient amassés  
tant de souvenirs mauvais, il y avait des maisons  
tranquilles, des murs discrets derrière lesquels  
s’abritent des joies familiales, des foules de petits  
bonheurs très-grands quelle ne connaîtrait jamais.  
Tous les jours, en passant, elle rencontrait des  
femmes dont les traits reposés sous la voilette  
racontaient la paisible existence. Comment vit-on  
quand on est épouse, quand on est mère? Comment  
aime-t-on l’homme auquel on a livré son existence  
tout entière, les petits êtres chétifs sortis de vous  
qu’il faut protéger? Elle ne le saurait jamais! Puis,  
elle se rappela une inconnue quelle voyait quelque¬  
fois sortir d'une maison voisine, long-voilée, la  
démarche inquiète, dégageant de ses allures et de  
toute sa personne comme une fièvre de passion. Oh !  
le triomphe d’être aimée au-dessus de tout, au-  
dessus des lois, dans un mensonge dédaigneux qui  
écrase les pauvres usages où les sentiments s’étiolent,  
avec des ardeurs qui vous injectent dans les veines

TA TI AN A LE1L0F.

263

les flux d’un sang plus chaud, elle ne le connaîtrait  
jamais! Et que d’autres choses encore, plus grandes,  
plus nobles, plus vagues! Toutes les pages de ce  
livre de la vie, que quelques-uns peuvent épeler  
jusqu’à la dernière ligne et qui allait se fermer pour  
elle sans rien lui dire de ses secrets! Oh! vivre!  
vivre jusqu’au bout! jusqu’à ce que la mort vienne  
d’elle-même, comme une amie qui se présente à son  
heure!... Vivre quand même!...

Après tout, une chance lui restait, et qu’il fallait  
courir : le succès. Qui sait ce que deviendrait son  
existence, plus tard, si elle pouvait attendre l’in¬  
connu? Et le succès, c’était le moyen d’attendre,  
c’étaitl’indépendance,uncommencementde bonheur,  
un avant-goût de gloire... Mais le succès ne vien¬  
drait pas : Paris la sifflerait demain, Paris la rejette¬  
rait dans la foule de celles qui servent à ses médiocres  
plaisirs, Paris lui refuserait tout ce qu’elle deman¬  
dait à l’avenir, jusqu’au pain qu’il faut pour vivre !...  
Alors, alors, il faudrait plier à jamais sous la main  
trop forte, accepter l’infamie de la destinée ou  
mourir.

Au moins, elle ne mourrait pas comme meurent  
les désespérés vulgaires, les humbles, les résignés,

TATIANA LEILOF.

264

ceux qui allument un réchaud ou attendent une nuit  
obscure pour se jeter à la Seine. 11 fallait que sa  
mort fût un cri de protestation. Elle jetterait son  
sang à la foule, elle en éclabousserait Paris, ce Paris  
meurtrier quelle voulait punir. Elle tomberait en  
plein théâtre, avec Théroïne qu’elle allait incarner,  
mettant parmi les factices émotions de la comédie  
une brutale émotion réelle. Oui, les femmes auraient  
des attaques de nerfs, les hommes pâliraient. Qui  
sait? on la plaindrait peut-être!... Ce serait la mort,  
mais ce serait au moins une belle mort!...

Une fois son parti pris, Tatiana fut plus calme.  
Les heures s’écoulaient lentement. Elle en faisait le  
compte avec tranquillité. À peine, de temps en temps,  
une soudaine angoisse amenait la sueur à ses tempes,  
comme si l’heure tragique eût approché. Sa pensée  
errait toujours, ressuscitant le passé. Au théâtre,  
excitée par les apprêts de la \* première », elle était  
nerveuse, violente, trouvait des mots méchants, par¬  
lait beaucoup et se plaisait à blesser ses camarades.  
A la maison, elle défendait sa porte et s’apaisait en  
errant de pièce en pièce. Une fois, pourtant, elle fut  
dérangée : c’était un bijoutier, son créancier pour  
une forte somme, qui, ayant appris sa rupture avec

T A T ! A N A LEIL0F.

265

Quenneville, s’inquiétait et força sa porte. Elle  
écouta ses réclamations polies, et lui répondit brus¬  
quement :

— Poursuivez-moi!... Je n'ai pas d’argent, je  
n’en ai plus, je ne puis pas vous en donner... Eh  
bien, faites-moi saisir!...

L’homme était accoutumé à des prières, à des  
larmes, quelquefois à des complaisances. Il éleva le  
ton pour intimider.

— Je vous dis de me faire saisir, répéta Tatiana.  
Que voulez-vous de plus?

— Mais vous n’avez rien! cria-t-il...

— J’ai vos bijoux... ils sont toujours là... Je ne  
les ai pas encore mis en gage... Voulez-vous que je  
vous les rende?...

Il n’aurait eu garde de les reprendre. Il mit son  
chapeau sur sa tête avec un air insolent et partit en  
grommelant :

— Vous verrez!... je trouverai bien un moyen  
de vous faire payer!...

Et Tatiana resta souriante, presque égayée en  
songeant à la meute de ses créanciers qui accourraient  
à la curée : le couturier après le bijoutier, puis le  
tapissier, le parfumeur et la gantière, et les autres,

266

T A TIA N A LE l LO F.

toute la bande des marchands rapaces qui vivent  
honnêtement sur le vice et le crédit des femmes.

A la répétition générale, Tatiana eut un jeu iné¬  
gal, incorrect, coupé d’éclats et d’effets inattendus.  
Un petit public d’amis, occupant les fauteuils, les  
balcons et les loges, applaudissait à chaque signal  
donné par une claque renforcée, dont les secs batte¬  
ments de mains descendaient des dernières galeries  
dans la salle vide. On trouva la pièce passionnée  
et l’interprétation brillante. Personne n’éleva un  
doute sur le succès. Seul le directeur avait un air  
inquiet :

— Vous verrez que mon public n’acceptera  
jamais le jeu de cette jeune fille, dit-il à Louvier...  
Il n’admettra pas ce sans façon, ces hardiesses...  
Vous auriez du la faire engager sur un vrai théâtre  
de boulevards... Ici, c’est un four assuré...

Le dramaturge, qui retrouvait toujours toute sa  
confiance au moment décisif, haussa les épaules :

— Nous verrons, nous verrons bien! fit-il... Je  
n’ai pas eu souvent la main malheureuse dans mes  
découvertes, vous savez!... Si elle joue demain  
comme elle vient de jouer aujourd’hui, nous pouvons  
être sûrs d’un triomphe... Le public n’est pas aussi

TA TI A NA LEII.OF.

267

mouton de Panurge qu’on le croit : il lui faut, de  
temps en temps, un peu de nouveauté...

Et il affirma encore que jamais aucune de ses  
héroïnes n’avait eu d’interprète aussi réelle, aussi  
délivrée de toute grâce cabotine, de toute affectation  
théâtrale; et il s’en allait répétant :

— ...Et elle est loin de donner toute sa mesure...  
Elle deviendra une grande actrice, comme je l’ai  
toujours dit, parce quelle est une vraie femme, sans  
rien de commun avec les filles de concierges qu’on  
dresse pour nos théâtres... Et puis, elle est Russe...  
Rappelez-vous Irène Ratmirof, dans Fumée... Vous  
représentiez-vous ce qu’aurait fait à la scène cette  
admirable créature?Eh bien, mademoiselle Leïlof est  
de la même race; elle a un tempérament analogue, elle  
est susceptible dépassions aussi complexes... Seule¬  
ment, elle est trop jeune... Elle ne sait encore rien...  
Elle se développera plus tard, quand elle aura vécu !...

Une actrice, qui entendait, murmura méchamment :

— Ah ! s’il lui suffisait de vivre pour avoir du  
talent!...

Dans ces inimitiés qui se manifestaient autour  
d’elle, comme dans les éloges qui la caressaient, et  
dans toute l’excitation du théâtre en pleine fièvre,

T A TI A N A LEiLOF.

2(8

Tatiana puisait une nouvelle force et de nouvelles  
espérances. D’ailleurs, comme ses chances de succès  
semblaient augmenter, ses camarades, plus aimables,  
se rapprochaient d’elle l'un après l'autre. Et ces  
petites griseries, ces menues joies quelle savourait  
la rattachaient à la vie : il y a tant de bonnes choses  
sur ce chemin dont elle connaissait à peine encore  
les premier s contours ! La lutte même n est-elle pas un  
suprême bonheur, puisqu’il y a la victoire au bout?

Pourtant, quand, après la répétition, elle se retrouva  
seule chez elle, dans la mélancolie du soir, envahie  
de nouveau par ses craintes habituelles que les applau¬  
dissements avaient un moment apaisées, oppressée  
par le sentiment de son abandon, de ses peines, de  
ses hontes, doutant du succès et du goût quelle  
prendrait au succès, n’ayant auprès d’elle personne  
pour encourager ou partager son espoir, elle voulut  
se tenir prête pour le lendemain, et, comme si sa  
mort était irrévocablement décidée, die écrivit ses  
dernières lettres.

Elle écrivit d’abord à sa tante, qu elle n'avait pas  
revue depuis le soir des débuts, et de qui elle avait à  
peine eu quelques nouvelles. Ce fut une confession,  
le récit complet de huit mois de sa vie d’artiste, un

TATÏANA LEÏLOF.

369

récit au cours duquel elle s'attendrit plusieurs fois. À  
mesure que sa plume les évoquait, ses souvenirs se  
fixaient un instant pour s’éloigner, se perdre et dis¬  
paraître, dès qu’elle tournait les pages, comme des  
paysages fuyant sous le regard des deux côtés d’un  
rapide. Et que de sensations, que de désirs, que de  
rêves condensés en cette si courte période! Que de  
journées qui pesaient sur elle d’un poids très-lourd,  
du poids de leurs heures perdues, de leurs efforts  
vains, de leurs mensonges, de leurs lassitudes, de  
leurs dégoûts! Combien, combien qu’il faudrait pou¬  
voir effacer, et qui étaient vécues, etqui subsistaient,  
immuables, et dont aucune puissance ne pourrait  
jamais détruire la mémoire !...

Quand elle eut ainsi parcouru la phase suprême  
de son existence, Tatiana essaya de se comprendre  
et de se juger. Elle ne put. À cette heure, ses  
propres inconséquences l’étonnaient comme si elles  
eussent été d’une autre, et vainement elle cherchait  
les mobiles qui l'avaient dirigée. Pourquoi, elle qui  
croyait et aspirait à l’amour, s'était-elle livrée sans  
amour? Comment avait-elle pu supporter l'amant au  
cœur grossier qui la possédait sans la connaître, et  
puis, après l'avoir retenu violemment et presque de

270

TATIANA LE I LO F.

force, rompre tout à coup pour sejeter dans l'inconnu ?  
Pourquoi, aujourd’hui, reculait-elle devant les con¬  
séquences de sa première erreur, quelle avait cepen¬  
dant prévues? Pourquoi n avait-elle pas su lire en  
elle-même le soir où, libre encore de choisir, elle  
rencontrait le regard de Julien au moment de monter  
dans la voiture de Quenneville? Oh! ce jour-là,  
pourquoi? pourquoi?... Et maintenant, pourquoi tant  
de dégoût d'une vie dont tant d'autres, après tout,  
s'accommodent? Comment avait-elle le courage de  
mourir, elle qui n'avait pas eu la force d’éviter la  
chute? Et de quoi donc était-elle si lasse?... Et puis,  
d'autres questions encore : Etait-elle vile et coupable?  
Que dirait-on de sa mort? Comment la jugerait-on?  
Son suicide la réhabiliterait-il aux yeux de tous?  
Reconnaîtrait-on quelle valait mieux que sa vie?  
que son âme était au-dessus de ses actions?... Et  
puis, le grand problème, ses croyances d'autrefois  
et jusqu'aux superstitions de tante Pélagueïa reve¬  
nant à travers l'atmosphère de doute qui s'était  
amassée autour d'elle et que les angoisses de la der¬  
nière heure trouaient comme des coups de vent  
furieux, le mystère effrayant de l’au delà, toutes les  
folles questions qui se résument dans la torturante

TA T IA NA LE I LO F.

211

inquiétude d’un mot unique et terrible : Après?...  
Après?... Et ces idées de justice, d’effroi, d’orgueil,  
l’entraînaient avec des violences de tourbillon jusque  
dans les mystérieux abîmes de sa conscience. Elle  
murmura : « Je saurai demain ! « et frissonna de  
tout son corps, tandis qu’un pli d’angoisse tordait sa  
bouche...

Elle rêvait sur son papier. Un bruit, dehors, la  
réveilla. Elle se rappela qu'il fallait encore écrire à  
Julien, et secoua ses obsessions.

Elle composa d’abord une longue lettre de justifi¬  
cation; mais ce plaidoyer lui parut si peu concluant,  
qu’elle le déchira. Elle recommença, voulant racon¬  
ter son cœur; mais elle ne trouvait que des phrases  
déclamatoires dont les grands mots lui firent horreur.  
Et elle comprit qu’elle ne réussirait jamais à expri¬  
mer sa suprême pensée. Mourrait-elle sans lui laisser  
un mot d’adieu?... Une inspiration lui vint : elle prit  
un de ses portraits et écrivit au verso :

A Julien Loysel  
Dernier souvenir d'une amie  
TATIANÀ

(Écrit la veille de la première de la Comtesse Olga.)

272

TATIANA LEILOF.

Plus tard, sur le matin, vint enfin le sommeil  
lourd qui succède tardivement aux fièvres. Tout  
court qu’il fut, ce sommeil suffit pourtant à réparer  
les forces de Tatiana : en sorte qu’en s’éveillant, le  
lendemain, énergique de nouveau, décidée à lutter  
jusqu’au bout de toute sa puissance, forte comme  
une de ces malades trop jeunes que la mort veut  
enlever trop tôt, elle ne pensait plus qu’à s’armer  
pour la suprême bataille ; et les approches du danger  
lui donnaient une émotion poignante et presque  
agréable, comme à un jeune soldat qui marche au feu  
pour la première fois.

La journée fut longue et mouvementée.

Après une matinée qu’elle remplit tant bien que  
mal par de menus soins, Tatiana se rendit au  
théâtre, la voix brève, le rire saccadé, presque  
convulsif; elle causa avec le concierge, avec le secré¬  
taire général, avec le directeur, avec tous ceux,  
quelle rencontra; et tous, nerveux eux-mêmes,  
inquiets, se sentaient remués encore par celte anxiété  
plus vive que la leur, par ces joues moites d’une  
sueur d’angoisse, par ce regard fiévreux et ce rire  
innaturel.

Le soir, quand le moment fut là, tous ses nerfs

T À TIA N A LfilLOF.

273

vibraient comme des cordes trop tendues : elle ne  
savait plus bien ce qu'elle allait faire et sentait  
seulement que la crise suprême était là.

— Eh bien? lui demandait-on.

Elle répondait :

— Oh! je suis très-brave!... «le n'ai pas peur!...  
Vous verrez!...

Et pendant qu'elle s’habillait, par un de ces phé-  
nomèmes de la liaison des idées dont nous ne pouvons  
percevoir que les effets, tout à coup elle s'aperçut  
qu’elle fredonnait, sur les paroles françaises, la  
mélancolique romance de Schubert :

La mort est une amie  
Qui rend la liberté—

Et elle eut peur, comme si ce chant qui sortait  
d’elle était une réponse envoyée de l'au delà, comme  
si cette douce et plaintive mélodie était un glas  
funèbre de condamnation...

Le premier acte n'était qu’une exposition, habile  
comme toutes les expositions de Louvier, mais labo¬  
rieuse, écrite en style heurté et rapide, dans cette  
langue particulière que les spécialistes appellent  
« langue de théâtre ». Les comparaisons saugrenues  
qui émaillaient les tirades, les images paradoxales

274

T À TIA N A LKILOF.

finement développées et la vivacité des répliques,  
pouvaient voiler F ennui des explications nécessaires.  
Mais tout cela exigeait une science des effets, une  
habileté à ménager les nuances que la jeune actrice  
ne possédait point. Ce premier acte l’avait toujours  
épouvantée. A cette heure où sa vie même était en  
jeu, la crainte qu’il lui inspirait devint presque,  
quand le rideau se leva, de l’affolement. Elle  
exécuta machinalement ses premiers jeux de scène,  
ouvrant et refermant un livre, prenant et repo¬  
sant son ouvrage. La gorge serrée, elle prononça  
les quelques phrases de son monologue, si bas, qu’on  
l’entendit à peine. Elle tremblait comme une feuille.  
La mémoire lui échappait.

Pourtant, quand madame de Bannes fut entrée en  
disant : « Bonjour, chère belle, comment allez-vous  
depuis hier? « quand Tatiana eut entendu une voix  
résonner à côté de la sienne, quand elle ne se sentit  
plus seule exposée aux feux des regards, elle rede¬  
vint maîtresse d’elle-même et fut correcte, mais sans  
relief. Le public toussait pendant les tirades et  
remuait, visiblement impatient, mais sans parti pris,  
ne demandant rien si ce n’est de n'être pas ennuyé.

On comptait, pour ce premier acte, sur une

T A TIA N A LEILOF.

275

réplique ardente d’Olga à Aubernier, que Tatiana  
disait d’habitude avec une vigueur fruste, presque  
sauvage, qui la colorait chaudement :

« C’est que, moi, je ne suis pas comme vos Pari¬  
siennes. Regardez-moi, je n’ai pas des mains d’enfant,  
je n’ai pas des pieds trop petits... J’ai couru les  
plaines, etc. »

Elle récita ces choses d’une voix morte, sans  
gestes, et, quand elle eut fini, les applaudissements  
de la claque résonnèrent lugubrement dans le silence  
glacial de la salle.

En somme, l’impression de ce premier acte était  
déplorable : le public ne s’était un peu déridé que  
pour la scène assez vive où Bernac, à l’aide d’une  
fine comédie de passion, essaye de séduire les millions  
de la comtesse Olga. Au foyer des acteurs, les inter¬  
prètes se promenaient à pas nerveux, sentant peser  
sur eux la menace d’une chute, les murmures, les  
grognements, les sifflets peut-être, les quolibets des  
journaux du matin. Au café du théâtre et dans les  
couloirs, les spectateurs s’abordaient en hochant la  
tête, et l’on n’entendait que les mots four et enterre-  
ment de troisième classe. Les amis de la répétition  
générale, revenus de leur premier enthousiasme et

276

TAT1ANA LEILOK.

anticipant sur la suite, convenaient que la pièce était  
longue; qu'il n’y avait guère qu'une situation par  
acte, le reste étant du remplissage; que Louvier,  
décidément, baissait. Sur la première interprète, on  
était unanime : une nullité absolue, une mauvaise  
élève, tout au plus bonne à venir dire, en ouvrant la  
porte du fond : « Madame est servie ! »

Le second acte commençait par une série de  
courtes scènes entre Olga et plusieurs personnages  
secondaires : des conversations roulant toutes sur  
Aubernier, dans lesquelles on plaisantait fort la  
naïveté, l’ignorance du monde, les vertus rustiques  
du malheureux savant. Puis, Aubernier entrait en  
scène, tout différent de ce qu'il était la veille, rayon¬  
nant, exultant de bonheur.

11 y avait quelque chose de délicat et de choquant  
dans la situation de ces deux êtres qui, après s'être  
donnés l'un à l'autre, se retrouvaient avec des sen¬  
timents si différents. Le public n’accepta pas cette  
a inconséquence ». Dès qu'OIga eut repoussé l’élan  
passionné d'Aubernier, des murmures coururent  
dans la salle. Pourquoi cette femme voulait-elle se  
reprendre après s'être livrée, sans que nulle raison  
expliquât son changement? Et non-seulement elle le

TATIANA LK1L0F.

277

repoussait : elle l’accablait, elle l’injuriait presque.  
Loin de chercher à atténuer son rôle, Tatiana le  
jouait avec une violence subite, qu’aucune grada¬  
tion n’avait préparée et qui tranchait crûment avec  
l’atonie de son jeu du premier acte. Elle fut superbe.  
Elle traduisit avec une impétuosité magnifique les  
tragiques hésitations d’une femme qui ne sait plus  
lire dans son propre cœur, qui s’agite sous la tyran¬  
nie d’une passion qu’elle méconnaît et d’idées artifi¬  
cielles qu’elle s’impose. Elle eut des gestes hardis,  
des intonations farouches, un jeu « cosaque »,  
comme on dit au foyer pendant l’entracte. Mais  
l’éloquence de ce talent déréglé, éclatant soudain, ne  
trouvait aucun écho dans un public accoutumé à des  
traditions d’élégance, de correction et de goût. A un  
moment donné, Olga dit : « Oh! j’ai honte! j’ai  
honte! » Au lieu de se cacher le visage dans ses  
mains, de baisser sa voix et de la faire trembler,  
Tatiana mit dans ce cri toutes ses colères, toutes ses  
indignations. Le mot changeait de sens et prenait  
une autre portée. Ce n’était plus la protestation tar¬  
dive d’une femme quelconque qui s’est oubliée;  
c’était la révolte d’un être supérieur qu’écrasent  
tout à coup les basses fatalités de la condition

16

278

TATIANA LEILOF.

humaine, qui se cabre devant la boue où ses pieds  
ont trempé et se redresse après une chute. On la  
trouva fausse et brutale. «J’ai honte! » Est-ce quon  
crie ces choses-là?

Pendant tout Tentr acte, Louvier, qui commençait  
à perdre sa belle confiance, s’entretint avec son  
interprète :

— Je vous en supplie, lui dit-il, modérez-vous...  
Vous allez tuer la pièce.

Tatiana le regarda sans répondre, avec un sourire  
amer : ce n’était pas la pièce qui agonisait, c’était  
elle. Elle le laissa pourtant lui expliquer son rôle  
une fois de plus :

— C’est vous qui portez tout le troisième, répétait-  
il... On peut encore sauverlajournée...Maisécoutez-  
moi! écoutez-moi!...

Et, dès le lever du rideau, la déroute s’accentua,  
jusqu’à la grande scène d’Olga et d’Àubernier, où  
presque chaque réplique fut soulignée par des mur¬  
mures. Le oui surtout, le fameux oui qu’un critique  
devait plus tard comparer au moi de Médée (Auber-  
?aVr:Vousm’avezdoncoublié?—Olga: Oui.),Tatiana  
l’avait répété des centaines de fois, avec un geste de  
recul, d’une voix « brisée », comme le régisseur le lui

TATIÀNA LE I LO F.

279

recommandait sans cesse. Au lieu de cela, elle le pro¬  
nonça crûment, sans rien de féminin, comme si son  
brusque revirement inattendu était chose naturelle et  
pouvait se passer d'explication. Ce oui, dit de cette  
façon, parut révoltant de cynisme et de niaiserie;  
jamais une femme ne répond un tel oui à l'homme  
qui l’a possédée la veille. On ne siffla pas, par res¬  
pect pour Convier; mais des « oh! » indignés cou¬  
rurent de fauteuil en fauteuil; les éventails s'agi¬  
tèrent bruyamment; il y eut des rires étouffés et  
mécontents.

A cette houle de la salle, dont elle entendit le mur¬  
mure à travers son trouble, Tatiana comprit que la  
partie était bien perdue, et ce fut presque un soula¬  
gement : la lutte était finie; le repos serait bon.  
Pour la première fois depuis qu’elle était en scène,  
elle regarda les spectateurs : ces têtes chauves pavant  
l’orchestre, ces têtes de femmes encadrées dans les  
loges ou suspendues au balcon, ces têtes qui se  
détachaient mal sur un fond vague et comme pou¬  
droyant, et qu’elle reconnaissait pourtant, pourquoi  
ces têtes l’avaient-elles tant effrayée? Elles étaient  
indifférentes et vides, elles ne comprenaient pas.  
Qu’importaient donc leurs hochements approbatifs

280

T A TI A NA LEILOF.

ou leurs rires railleurs? La seule figure amie que  
Tatiana put espérer de voir, la figure loyale de Julien  
Loysel, elle ne la distingua pas; sans doute, il  
n'était pas venu...

Le dernier entracte fut long et pénible. Depuis  
quelque temps déjà le Ihéâtre jouait de malheur ;  
c'était la troisième pièce qui tombait à plat. Et les  
acteurs, les habilleuses, les machinistes, tout ce  
monde qu'une faillite jette dans la rue, épiait avec  
des mines inquiètes la figure du directeur. Et tous  
les groupes accusaient Tatiana :

— La pièce était bonne... C'est la faute de cette  
créature!...

— Qu'attendre de filles pareilles, sorties on ne sait  
d’où, qui n'entrent au théâtre que pour se mettre en  
montre!...

— Louvier n’a que ce qu'il mérite... Ça lui  
apprendra à se méfier des étoiles... polaires!

Elle, s'était assise dans un fauteuil, derrière un  
portant, et fermait les yeux. Elle n'entendait pas le  
bruit des décors qu'on roulait, ni les causeries qui se  
tenaient dans tous les coins sur elle. II lui sembla  
qu’elle agonisait, et que son agonie était très-douce.  
Sa vie était déjà loin d’elle, comme une côte d'où

TA TIA NA LE 1 LO F.

281

Ton s'éloigne. Un instant, elle eut l'impression quelle  
était sur un traîneau, par une nuit obscure, et se  
lançait à travers une plaine de neige. L'attelage  
glissait silencieusement; on n'entendait pas le galop  
étouffé des chevaux; devant soi, on ne voyait que  
les vagues blancheurs de la steppe noyées dans de  
mystérieuses ténèbres. Pas un bruit. Rien de vivant,  
si loin que les yeux pouvaient fouiller l'obscurité,  
que l’attelage filant avec sa vertigineuse rapidité.  
Et le vent, le froid, la course, tout cela se fondait  
en un engourdissement délicieux... Puis Tatiana  
s'éveilla toute seule, sans secousse, de ce rêve, le  
dernier qu’elle faisait avant le grand sommeil vide  
de toute image. On criait déjà :

« En scène, s'il vous plaît! »

Elle passa sous les regards de groupes hostiles,  
et, au moment d'entrer, murmura :

— Comédie !

La grande scène du dernier acte, qui appartenait  
à Bernac, releva un instant la pièce. Et pendant que  
le comédien jouait devant elle son rôle de faux  
amoureux, Tatiana songeait à sa vie. Cette scène en  
était l'image, les tirades hypocritement passionnées  
de l'aventurier en traduisaient le fond. Mensonge!

L83

T A TIA N A LEILOF.

mensonge ! Quenneville lui avait parlé comme par¬  
lait Bernac; tous les hommes tenaient les mêmes  
discours à toutes les femmes; les mots tintinnabu¬  
laient dans le vide du cœur, et jamais rien de grand  
dans ces jeux honteux ou infâmes. Oui, mensonge  
et comédie : on quitte cela sans regret.

Ce furent ensuite quelques scènes coupées et  
nulles, des répliques calculées par Fauteur pour pré¬  
parer l'attention au grand effet final, comme un  
musicien prépare par une banale série d'accords la  
rentrée du motif dominant.

Tatiana débitait platement les plates phrases de  
son rôle, l'esprit ailleurs. Puis, quand la scène se fut  
vidée pour son suicide, quand elle ne se trouva plus  
■séparée de la mort que par son dernier monologue,  
comme si tout son sang, son sang jeune et qui voulait  
vivre, eût brusquement afflué à son cerveau, elle  
■se sentit éperdue, sans mémoire, sans force. Son  
agonie, si calme jusqu'alors, devint douloureuse.  
Les affres de la mort commencèrent. Ce fut sans  
doute le souvenir persistant de son rôle, un effort  
pour se rappeler et pour dire, la peur aiguë des  
sifflets, qui la firent un instant aller et venir à tra¬  
vers la scène avec des gestes fous. Personne ne

TATIANA LEILOF.

sifflait d’ailleurs. Le public, attentif pour la première'  
fois, restait comme en arrêt, haletant, devant l’extra¬  
ordinaire pantomime de l’actrice : et dans cette inno¬  
vation singulière de terminer une pièce par une  
sorte de monologue silencieux, on retrouvait la  
hardiesse de Louvier, de même que, dans les mouve¬  
ments terriblement expressifs de Tatiana, on décou¬  
vrait soudain la comédienne. C’était du nouveau r  
cela, c’était un clou. Sans s’en douter, Tatiana fai¬  
sait passer dans la foule la terrible anxiété qui la  
peignait elle-même. A ce moment-là, si elle avait  
regardé, si elle avait pu voir, elle eut été sauvée :  
toutes les têtes étaient immobiles, comme fixées et  
serrées par une attention proche de la terreur, et la  
houle de la salle s’était brusquement apaisée en un  
de ces silences lourds d’enthousiasme. Mais elle ne  
regardait, elle ne voyait que le poignard apporté par  
elle, le poignard à gaine d’argent posé comme par  
hasard sur un guéridon. Elle marchait à lui, traver¬  
sant la scène avec une lenteur somnambulique.  
Quand elle le saisit, un frisson passa dans tous les:  
bancs; des gens se levèrent. Sa volonté, d’ailleurs,,  
n’existait plus. Elle exécutait simplement une décision  
prise depuis longtemps, à laquelle elle ne pouvait

284

T A TIA N A LEILOF-

plus se soustraire. Elle se frappa violemment et  
tomba, non sur le sofa, comme l’exigeait son rôle,  
mais par terre, en renversant avec elle un candélabre  
auquel sa main gauche s’était crispée. Comme sa tête  
donna contre un tabouret, un murmure effrayé se  
mêla aux applaudissements qui éclataient de toutes  
parts.

Bernac rentrait en scène, avec de faux gestes  
éperdus, ne sachant ce qu’il allait dire, ni comment  
achever cette fin tronquée. 11 se pencha sur elle et  
poussa un cri :

— Mortel...

Puis, soudain :

— Baissez le rideauI... Elle s’est frappée!...  
Elle est morte!...

Et dans le grand murmure qui sortait des loges,  
des fauteuils, des coulisses, on entendit un cri aigu,  
terrible, poussé par une voix d’homme, un cri de  
douleur fauve et de désespoir sans nom.

PARIS. — T'Y P. E. PLOH, NOURRIT ET C", RUE GARASCltRE, 8.

FIN.

1 Î”T \* ' ■ I

r\*

37502016756787